THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT CHAPEL HILL

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

PQ1954
.A5
1822
t. 3

a 00000 35418 2

This book is due at the LOUIS R. WILSON LIBRARY o
last date stamped under "Date Due." If not on hold it m
renewed by bringing it to the library.

DATE DUE	RET.	DATE DUE	R

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
University of North Carolina at Chapel Hill

https://archive.org/details/oeuvresdefranois03andr

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS GUILLAUME JEAN STANISLAS

ANDRIEUX.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

OEUVRES

DE

FRANÇOIS GUILLAUME JEAN STANISLAS

ANDRIEUX,

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE,
ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME TROISIÈME.

PQ1459
.A5
1822
t.3

ak
11-80
c

A PARIS,

NEPVEU, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

MDCCCXXII.

LE VIEUX FAT,

OU

LES DEUX VIEILLARDS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

AVERTISSEMENT.

Cette pièce a été jouée en cinq actes, au Théâtre-Français, pour la première fois, le 6 juin 1810. Elle a aussi été imprimée en 1810, conformément à la représentation. Elle n'a point encore paru en trois actes, telle que je la donne ici. Je la fais précéder d'un Prologue en vers qui tiendra lieu de préface.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

JULIE, sa fille.

UN INCONNU.

M. BAPTISTE aîné, comédien français.

La scène se passe chez l'auteur.

PROLOGUE

DU

VIEUX FAT,

OU

LES DEUX VIEILLARDS.

SCÈNE I.

L'AUTEUR seul.

Plus je songe à ma pièce, et plus je suis tremblant...
Qu'il est heureux, l'auteur, épris de son talent,
Qui, charmé de lui-même, et fier de son ouvrage,
A chacun de ses vers prodigue son suffrage!
C'est quelquefois le seul qu'il obtienne!... mais quoi!
Il en jouit du moins tranquillement... et moi,
Pour fruit de mes travaux et de ma longue étude,
Je n'ai que de la crainte et de l'incertitude...!
Par la peur du revers je renonce au succès...
Qui s'abstient de plaider ne perd pas son procès...

Pour quitter la partie, elle est trop avancée!
La pièce est pour demain affichée, annoncée!
N'importe; il en est temps encor... retirons-la,
Et quittons pour jamais ce méchant métier-là.

SCÈNE II.

L'AUTEUR, JULIE.

JULIE.

Tiens, mon papa, voici...

L'AUTEUR.

Qu'est-ce, ma bonne amie?

JULIE.

J'ai de tes *Deux Vieillards* fini cette copie.
Je viens te l'apporter.

L'AUTEUR.

Je te suis obligé.
Donne...

JULIE.

Mais tu parais soucieux, affligé!
Tu n'es pas ce matin comme à ton ordinaire!

L'AUTEUR.

Eh! non, vraiment... je prends un parti nécessaire,
Mais chagrinant... ma pièce... on ne la jouera pas.

JULIE.

Qu'est-ce que tu dis donc? quel nouvel embarras...?

L'AUTEUR.

Aucun; mais je le veux; moi seul j'y mets obstacle.

JULIE.

Voyez!... ma sœur et moi n'irons point au spectacle;
Nous y comptions pourtant... mais quelle est la raison?

L'AUTEUR.

C'est que je ne crois plus mon ouvrage assez bon;
Je craindrais une chute en le laissant paraître.

JULIE.

Je dis qu'il est très-bon; je m'y connais peut-être.

L'AUTEUR.

Oh! sans doute, tu dois le trouver excellent,
Et croire que ton père a beaucoup de talent.
Mais...

JULIE.

Tandis que j'étais occupée à l'écrire,
Ta pièce tour-à-tour m'a fait pleurer et rire.
Tiens, ce monsieur Rollin, ce bon père, c'est toi;
Nous nous le sommes dit, d'abord, ma sœur et moi.

L'AUTEUR.

Mes enfants, ce discours sied bien dans votre bouche;
Et comme il est sincère, il me plaît et me touche.
Oui, je suis un bon père, et qui vous aime bien;
Votre cœur, je le vois, a deviné le mien.
Quand je faisais parler ce père de famille,
Quand ma plume écrivait ce qu'il dit à sa fille,
C'est vous qui m'inspiriez; j'avais sur vous les yeux.
Quelque jour, mes enfants, vous le sentirez mieux;

J'ai voulu vous léguer cet ouvrage, et j'espère
Qu'il vous rappellera quelquefois votre père.

JULIE.

Tu vas me faire encor pleurer.

L'AUTEUR.

Non, mon enfant.
La pièce est un peu triste.

JULIE.

Elle l'est un instant;
Mais, n'as-tu pas aussi ton vieillard ridicule
Dont on doit s'amuser et rire sans scrupule?
Un pareil personnage est comique, je croi.

L'AUTEUR.

Eh! oui, si le public en jugeait comme toi.
Au moins n'aurai-je pas travaillé sans modèle;
Et que l'image soit ou plus ou moins fidèle,
L'original en France en est assez commun.

JULIE.

Je ne suis pas bien vieille, et j'en ai vu plus d'un.
Par exemple, monsieur...

L'AUTEUR.

Paix donc; qu'allez-vous dire?

JULIE.

Mais j'allais te citer...

L'AUTEUR.

Non, non, point de satire;
Point de méchanceté, mon enfant, s'il vous plaît.
Je tâche d'imiter, mais sans faire un portrait.

Gardez par vos discours que jamais on soupçonne
Que votre père en scène ait immolé personne.
Notre illustre Molière eut ce tort, j'en convien;
Il faut lui ressembler en ce qu'il a de bien...
Ressembler!... si l'on peut! la chose est difficile.
Voici quelqu'un.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN INCONNU.

L'INCONNU.

C'est bien ici le domicile
De monsieur Damis?

L'AUTEUR.

Oui.

JULIE.

Quand il sera parti,
Je reviendrai.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

L'AUTEUR, UN INCONNU.

L'INCONNU, à l'auteur.

C'est vous?

L'AUTEUR.

Oui.

L'INCONNU.

Bonjour, mon ami.
Je fais fuir une dame?

L'AUTEUR.

Eh! mais non. C'est ma fille.

L'INCONNU.

Ah! charmante... mon cher, vous êtes en famille,
A ce que je puis voir?

L'AUTEUR.

Oui; j'ai plusieurs enfants.

L'INCONNU.

Le bonheur de la vie!... Oh! ça, depuis vingt ans,
Oui, vingt ans tout au moins, si j'ai bonne mémoire,
Nous ne nous sommes vus; cela se peut-il croire?
Des amis comme nous! vous savez bien mon nom?
Vous vous rappelez bien...?

L'AUTEUR, à part.

Je n'ose dire non.

L'INCONNU.

A l'esprit naturel je joins quelque lecture;
J'ai toujours eu du goût pour la littérature.
Vous allez obtenir, dit-on, un beau succès?
Vous nous donnez demain une pièce aux Français.

L'AUTEUR.

Eh! mais, la chose encor n'est pas bien décidée.

L'INCONNU.

Elle réussira; car je l'ai dans l'idée.
Moi j'aime les auteurs!... J'ai compté, s'il vous plaît,

En m'adressant à vous, avoir loge ou billet;
Notre ancienne amitié fait que je me hasarde...

L'AUTEUR.

Vous me faites honneur.

L'INCONNU.

Ah! combien il me tarde
D'aller vous admirer! J'aurai bien du plaisir;
Je ne suis pas ingrat, et je sais applaudir.

L'AUTEUR.

Mais, encore une fois, j'ai des craintes, j'hésite...

L'INCONNU.

Vous l'avez corrigée, en trois actes réduite,
Car elle était en cinq autrefois.

L'AUTEUR.

Il est vrai.

L'INCONNU.

On donne aux boulevarts un ouvrage assez gai
Sur un sujet pareil: *le Ci-devant Jeune Homme:*
Il leur a fait gagner une très-forte somme.
On y rit.

L'AUTEUR.

Je le crois; car le titre est plaisant,
L'acteur vraiment comique, et l'ouvrage amusant.

L'INCONNU.

La pièce en quelque chose à la vôtre ressemble;
Les auteurs vous ont fait des emprunts, ce me semble?

L'AUTEUR.

On le dit; mais au moins ils s'en sont bien servis:

J'ai vu leurs traits bouffons justement applaudis;
Il m'ont fait regretter, par plus d'une saillie,
De n'avoir pas moi-même imité leur folie.

L'INCONNU.

Vous ne le pouviez pas. Sur un haut ton monté,
Le comique à présent se passe de gaîté.
Le Théâtre-Français craint la caricature.

L'AUTEUR.

Il a tort; car souvent elle est dans la nature.
La farce a son mérite, et, dans plus d'un tableau,
Molière n'a pas cru dégrader son pinceau
A peindre par plaisir quelque bouffonnerie.

L'INCONNU.

Le bon ton désormais ne permet plus qu'on rie.
Votre vieux fat est bien un peu du temps jadis;
On ne voit guère plus de ces vieux Adonis:
La race en est éteinte.

L'AUTEUR.

Elle se renouvelle,
Et des fats vétérans l'espèce est immortelle.
Comme ce travers vient de sotte vanité,
Il est national chez nous, en vérité.*
Aussi, plus que jamais, cette engeance foisonne.
Croyez-moi, je n'ai lu cette pièce à personne,
Que l'auditeur par moi sans être prévenu

* La sotte vanité nous est particulière.

LAFONTAINE.

Ne m'ait dit aussitôt : votre homme m'est connu.
Ridicule amoureux, galant sexagénaire.
Vous dirai-je, de plus, ce que j'ai voulu faire ?
J'ai pris soin, à côté du frivole vieillard,
Célibataire oisif, de placer en regard
Un père de famille, homme estimable et sage,
Qui de sa vie entière a fait un bon usage.
Dans votre âge avancé voulez-vous être heureux ?
Jeunes gens, choisissez, imitez l'un des deux.
Donner cette leçon est le but où j'aspire :
Puisse-t-on à-la-fois et profiter et rire !

L'INCONNU.

Oui, comme a dit quelqu'un (je ne sais pas bien qui),
Il faut (c'est le grand point) joindre *utile dulci.*
Il s'agit maintenant de faire aller la pièce.
Vous sentez au succès combien je m'intéresse.
Or, pour nous l'assurer, j'ai des gens excellents,
Chaque jour au parterre exerçant leur talents,
Et recevant, pour prix d'un assidu service,
Force billets d'auteur, ou d'acteur ou d'actrice.
Le public est un peu sévère, j'en convien;
Mais sur plus d'une pièce on vous le trompe bien,
Et, sans vouloir citer les faits ni les personnes,
On en fait réussir qui ne sont pas trop bonnes.

L'AUTEUR.

Ces moyens-là me sont tout-à-fait étrangers;
Oui, l'on enlève ainsi des succès mensongers;
Mais l'illusion cesse; et par quel stratagème

Parviendrais-je d'ailleurs à me tromper moi-même?
Quel plaisir me ferait un succès acheté?
C'est mentir enfin, c'est manquer de probité;
Oui, monsieur, et je veux, sans tant de prévoyance,
Réussir ou tomber, toujours en conscience.
J'ai beau voir en cent lieux le mensonge en honneur;
A ma vieille franchise il fait toujours horreur.

L'INCONNU.

Eh bien! vous avez tort; souffrez que je vous gronde;
Il faut agir enfin comme agit tout le monde.

L'AUTEUR.

Oh! tout le monde! non.

L'INCONNU.

Ma foi! c'est à-peu-près.
Pour une pièce on fait comme pour un procès.
On y donne des soins, on court, on sollicite.

L'AUTEUR.

Je suis trop paresseux.

L'INCONNU.

Avez-vous fait visite
A nos censeurs fameux, surtout au grand journal?
Envoyer un cadeau ne serait pas trop mal;
Eux seuls font des auteurs les revers ou la gloire;
Votre existence enfin sort de leur écritoire.

L'AUTEUR.

L'existence d'un jour ou d'un mois tout au plus:
C'est le temps seul qui rend des arrêts absolus.
Je ne refuse pas une sage critique,

Décente, impartiale, et sur-tout véridique;
Mais j'ai de nos censeurs trop bonne opinion,
Pour marchander chez eux la réputation.

L'INCONNU.

Vous doutez, disiez-vous, si vous devez paraître?
Si de l'évènement vous êtes encor maître,
Ne vous hasardez pas: car, à ce que j'entends,
Votre pièce ni vous n'êtes de votre temps.

L'AUTEUR.

Eh bien! je vous devrai d'être tout-à-fait sage.
Déja j'inclinais fort à retirer l'ouvrage;
Mais à présent c'est fait, j'y suis déterminé.
Je vais écrire un mot...

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. BAPTISTE aîné.

L'INCONNU.

Le cher Baptiste aîné!

L'AUTEUR, à M. Baptiste.

Bonjour, de tout mon cœur.

M. BAPTISTE.

Bonjour, je vous souhaite
Pour demain grand succès: ce matin on répète.
Me trouvant près d'ici, je viens vous proposer
De venir avec moi.

L'INCONNU.

Bon ! il va refuser.

(à M. Baptiste.)

Enchanté de vous voir!... beau talent!... qu'on estime!...

(à l'auteur, en lui montrant M. Baptiste.)

Oh! c'est qu'il est aussi mon ami bien intime.

M. BAPTISTE, assez froidement.

Monsieur, assurément, vous me faites honneur.

L'INCONNU, à M. Baptiste.

Touchez-là, mon ami.

M. BAPTISTE, de même.

Votre humble serviteur.

L'INCONNU.

J'irai vous voir demain.

L'AUTEUR, à part à M. Baptiste.

Vous me direz peut-être
Quel est ce monsieur-là qui paraît vous connaître.

M. BAPTISTE, à part à l'auteur.

Il vient vous demander des billets?

L'AUTEUR, de même.

Justement.

M. BAPTISTE, de même.

Il vient m'importuner de même à tout moment.
Autant que je le peux, j'esquive la demande;
Mais si je sais son nom, je veux bien qu'on me pende.

L'AUTEUR, de même.

J'en sais autant que vous.

L'INCONNU, à M. Baptiste.

Oh! ça, mon cher ami,
Notre ami commun prend un singulier parti;
Il veut vous retirer sa pièce.

M. BAPTISTE.

Qu'est-ce à dire?
Retirer votre pièce!

L'AUTEUR.

Oui, j'allais vous l'écrire:
On ne la jouera pas.

M. BAPTISTE.

Comment! quand tout Paris
La voit sur notre affiche!

L'INCONNU, à l'auteur.

Écoutez les avis
Que l'on va vous donner.

L'AUTEUR.

Quelque moyen qu'on prenne,
A me faire changer je doute qu'on parvienne.

L'INCONNU, à part.

Je vois qu'il ne veut pas me donner de billets;
Sa pièce ne vaut rien, et gare les sifflets!
(haut.)
Adieu, mes chers amis: tout à votre service.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. BAPTISTE aîné, L'AUTEUR.

M. BAPTISTE.

Oh! çà, nous voilà seuls. Dites-moi, quel caprice,
Ou quel motif soudain peut vous déterminer?

L'AUTEUR.

Ce motif est, je crois, facile à deviner.
Dans le doute, abstiens-toi; c'est la leçon du sage;
Voici l'occasion de la mettre en usage.

M. BAPTISTE.

Bon!....

L'AUTEUR.

Je n'ai jamais eu, grace au ciel, le travers,
Et vous le savez bien, d'être épris de mes vers;
Mais ma frayeur redouble à l'instant de la crise;
Je crains la chute enfin, s'il faut que je le dise:
Ce mot seul épouvante.

M. BAPTISTE.

Il faut vous rassurer,
Et de l'évènement un peu mieux augurer.
Votre pièce a déja paru sur notre scène;
L'accueil qu'elle y reçut ne vous fit pas de peine.

L'AUTEUR.

Mais il ne me fit pas très-grand plaisir aussi.

M. BAPTISTE.

Auprès des connaisseurs l'ouvrage a réussi;

Ils en ont fait l'éloge à titre légitime,
Et vous avez joui d'un vrai succès d'estime.

L'AUTEUR.

C'était le seul, sans doute, auquel ma pièce eût droit;
Mais un succès d'estime est un succès bien froid.

M. BAPTISTE.

Vous serez plus content, je crois, d'une autre épreuve.
Par vos corrections la pièce est presque neuve;
Vous l'avez resserrée en un cadre moins grand;
L'action marche et n'a plus rien de languissant;
Le but en est moral et le plan raisonnable;
Le dialogue vrai, naturel, convenable.
Votre intrigue n'est pas abondante en ressorts;
Mais pour intéresser elle en a d'assez forts.
Ce que l'on a surtout approuvé, c'est le style:
Il a paru correct, élégant et facile.
Aussi, quand vous aurez charmé les spectateurs,
Vous êtes sûr encor de plaire à vos lecteurs.
Cette seconde gloire est plus rare et meilleure,
Et le bon écrivain est le seul qui demeure.

L'AUTEUR.

Vous êtes indulgent.

M. BAPTISTE.

Moi? non, en vérité;
Je vous dis ma pensée avec sincérité.
Votre ouvrage est semé de détails agréables,
Et vous avez au moins trois rôles remarquables:
Vos deux vieillards, et puis ce valet cajoleur

Qui vit de flatterie et qui ment sans pudeur.
Après tant de valets dont la scène fourmille,
Vous avez augmenté leur nombreuse famille
D'un personnage neuf, heureusement choisi;
Son vice à son état est fort bien assorti;
Et dans ce valet-là je crois que plus d'un maître,
S'il y regardait bien, pourrait se reconnaître.

L'AUTEUR.

Oui; mais ils n'auront garde. Ainsi, vous espérez...?

M. BAPTISTE.

L'ouvrage a des défauts; vous les exagérez.
Moi, j'y vois des beautés, soit dit sans hyperbole...

L'AUTEUR.

Mais dans la pièce enfin vous qui jouez un rôle,
Me répondez-vous...?

M. BAPTISTE.

Ah!... je ne réponds de rien,
Sinon de vos acteurs, de leur zèle et du mien,
Des efforts que j'ai faits, de ceux que je vais faire;
J'ai le public, d'abord, et vous à satisfaire;
J'aime par-dessus tout à remplir mon devoir:
Toujours je m'en occupe, et de tout mon pouvoir.
Prenons un peu courage, espérons l'un et l'autre;
J'attache avec plaisir ma fortune à la vôtre.
La pièce encore un peu va vous inquiéter;
Venez, en l'attendant, l'entendre répéter.

L'AUTEUR.

Allons, je me résigne, et, d'une ame héroïque,

Je vois qu'il faut se faire un courage stoïque,
A l'épreuve du coup....

M. BAPTISTE, au public.

Messieurs, malgré cela,
Daignez ne pas nous mettre à cette épreuve-là.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

MERVILLE, le vieux fat.
ROLLIN, ancien négociant retiré.
LINANT, jeune officier du génie.
LABROSSE, valet de chambre de Merville.
FRÉDÉRIC, laquais de Merville.
CONSTANCE, fille de Rollin.
SOPHIE, femme de chambre de Constance.

La scène est chez Rollin, dans une maison de campagne, près de Paris.

LE VIEUX FAT,

OU

LES DEUX VIEILLARDS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

LINANT seul.

(Il regarde à sa montre.)

Six heures du matin : c'est l'heure qu'il m'a dite.
Il ne saurait tarder. Mais quel trouble m'agite ?
Ce bon monsieur Rollin ...! moi, le tromper ainsi !...
Avoir, sous un faux nom, su m'introduire ici !
Il faut bien l'avouer, c'est une étourderie ...!
Moi, Linant, officier dans le corps du génie,
Pour architecte ici je me fais employer !
Je me dis vainement, pour me justifier,

Que tous mes vœux sont purs, et mon but légitime,
Que lui-même, sachant le motif qui m'anime,
Devrait me pardonner... je suis près quelquefois
De lui tout avouer... je sens que je le dois;
Mais je crains qu'il ne m'ôte alors toute espérance.
N'importe... il faut parler... O ma chère Constance!
Si j'allais te causer, à toi, quelque chagrin!
Ah! plutôt!... oui, je veux... Voici monsieur Rollin!
Par où commencerai-je?... ah! je tremble à sa vue.

SCÈNE II.

ROLLIN, LINANT.

ROLLIN.

Bonjour, monsieur Durand.

LINANT.

Monsieur, je vous salue.

ROLLIN.

A notre rendez-vous vous étiez avant moi.
Bien.

LINANT.

De vous prévenir je me fais une loi.
C'est un devoir bien doux qu'à remplir je m'empresse.

ROLLIN.

N'allez pas, mon ami, m'accuser de paresse,
Si je vous ai laissé prendre l'avance ici.
J'aime qu'on soit exact, et je le suis aussi.

J'étais déja levé, qu'il était jour à peine;
J'ai sorti, j'ai couru; sur mon petit domaine,
J'ai porté l'œil du maître, et viens de projeter
Des travaux sur lesquels je veux vous consulter.
Je prends de plus en plus du goût pour ces ouvrages...
Quand on a de la vie essuyé les orages,
Heureux qui leur échappe, et peut finir enfin
Par bâtir sa maison et soigner son jardin!
Sur le soir de la vie, il faut, libre et tranquille,
Goûter quelque repos, qu'on rend encore utile.

LINANT.

Le repos bien acquis doit paraître plus doux,
Et personne ne l'a mieux acheté que vous.

ROLLIN.

Mais, oui. Lorsque je jette un coup-d'œil en arrière,
Je puis être content de ma longue carrière;
Je fus dans ma jeunesse actif, industrieux;
J'ai passé sagement des jours laborieux.
Occupé d'un commerce assez considérable,
Je ne dois qu'à moi seul une aisance honorable.
De l'ordre et du travail, mon cher ami, voilà
Comme on parvient; toujours rappellez-vous cela:
Vous êtes jeune.

LINANT.

Heureux, si je suivais vos traces!
Vos avis me sont chers, et je vous en rends graces.

ROLLIN.

La connaissance encore est nouvelle entre nous;

Mais, sur ce que je vois, j'augure bien de vous.

LINANT.

Pour moi, du fond du cœur je vous aime et respecte.

ROLLIN.

Vous entendez fort bien votre état d'architecte.
Silly, dont vous avez arrangé le château,
En vous cédant à moi, m'a fait un vrai cadeau:
Votre tête est sensée et mûre pour votre âge.

LINANT.

Ah! monsieur, quelquefois je ne suis pas trop sage.

ROLLIN.

Oui, le premier coup-d'œil pour vous m'a prévenu.

LINANT.

Peut-être, quand de vous je serai mieux connu,
Ne me verrez-vous plus d'un œil si favorable.

ROLLIN.

Pourquoi donc?

LINANT.

J'en serais vraiment inconsolable;
J'attache tant de prix, monsieur, à vos bontés!

ROLLIN.

Vous les aurez toujours, car vous les méritez;
Vous avez un goût sûr, et dont je m'accommode;
Je veux une maison moins belle que commode,
Propre pour ma famille et pour quelques amis.
Celle-ci, bien placée, et tout près de Paris,
A mes modestes vœux aisément peut suffire;
M'y faire une retraite est ce que je desire.

Merville, hier au soir, en causant avec nous,
Était d'un autre avis, raillait mes simples goûts.

LINANT.

Je ne l'en croirai pas, monsieur; soyez tranquille.

ROLLIN.

Vous ne connaissez pas mon bon ami Merville.
Diriez-vous bien qu'il est du même âge que moi?
Voilà bien cinquante ans, oui, tout au moins, ma foi!
Que nous nous connaissons; il n'en est pas plus sage,
Et croit se rajeunir en oubliant son âge.
Léger dans sa conduite et dans ses sentiments,
D'un jeune homme il a tout, hormis les agréments;
Rien ne lui plaît au monde autant que sa personne;
Il met un peu de rouge, au moins on l'en soupçonne;
Du reste, possédant mille talents divers,
Chantant, dansant, brodant, faisant de petits vers;
Avec ses airs charmants dont il est idolâtre;
C'est un original bon à mettre au théâtre.

LINANT.

Il est trop ridicule.

ROLLIN.

Eh bien! on en rirait.
Souvent des jeunes fats on a fait le portrait.
Les graces que toujours sur la scène on leur donne,
Fait qu'on les a joués sans corriger personne.
On trouve aimable en eux ce qui devrait choquer
On va les applaudir, au lieu de s'en moquer.
On ne s'en tient pas là: souvent on les copie,

Et j'ai vu bien des fois jouer la comédie
Par des gens qui venaient dans la société
Rapporter un jargon du théâtre emprunté,
Imitant gauchement les gestes, la méthode,
Et jusques aux défauts de l'acteur à la mode,
Bégayant comme lui des mots qu'il bégayait,
Tâchant de grasseyer, parce qu'il grasseyait,
D'un piquant petit-maître insipides émules,
Et d'un fort beau talent copistes ridicules.
Je voudrais, leur montrant un fat sur le retour,
Qu'on leur dît : Ce qu'il est, vous le serez un jour;
Et qu'un tableau bien vrai de sa folle vieillesse
Corrigeât en riant l'imprudente jeunesse.
Mais, bon Dieu ! je deviens et prêcheur et bavard;
Vous me pardonnerez ces défauts d'un vieillard.
Tout en blâmant Merville, au fond, je suis fort aise
Qu'il soit venu chez moi, qu'il y reste, et s'y plaise :
Parfois je le plaisante, et ne l'aime pas moins.
Je vais, d'ailleurs, bientôt être occupé de soins
Qui mettront entre nous une étroite alliance.
Écoutez : vous avez gagné ma confiance,
Et je m'ouvre avec vous comme avec un ami.
Vous pourrez bientôt voir un mariage ici.

LINANT.

Lequel ?

ROLLIN.

Je vous invite à la noce d'avance ;
Il s'agit d'établir ma petite Constance,

Ma fille la plus jeune....

LINANT.

Ah! vous la mariez?...

ROLLIN.

Elle atteint dix-sept ans; si vous la connaissiez,
Vous sauriez, mon ami, comme elle est raisonnable;
Elle a beaucoup d'esprit, un caractère aimable;
Elle tient de sa mère: en un mot, je ferai
Un vrai cadeau, je crois, quand je la donnerai.

LINANT.

Ah! je n'en doute pas; il suffit qu'on la voie....

ROLLIN.

N'est-ce pas? vous allez partager notre joie;
Nous la donnons à Charle, à mon premier commis;
Il est avec ma femme à présent à Paris;
Mais ils vont revenir avant peu de la ville.
Or, Charle est justement un neveu de Merville,
Fort bon sujet, que j'ai chez moi depuis long-temps.

LINANT.

Il n'est donc pas très-jeune?

ROLLIN.

Il a trente-quatre ans,
Même un peu plus, je crois.

LINANT.

C'est le double de l'âge
De l'aimable Constance; un pareil mariage
Est-il bien assorti? mais j'en dis trop: pardon.

ROLLIN.

Charle a l'esprit très-gai, vif, mais plein de raison;
A son oncle Merville il ne ressemble guère.

LINANT.

Vous voulez le bonheur d'une fille si chère;
Sait-elle vos projets? en est-elle d'accord?

ROLLIN.

D'où viendrait son refus? Charle lui convient fort.

LINANT.

Vous croyez? l'aime-t-elle?

ROLLIN.

Oui; depuis son enfance
Elle le voit, l'estime.... oh! çà, l'heure s'avance;
Allons aux ouvriers, il faut les suivre un peu.

LINANT, à part.

Comment pourrais-je encor hasarder un aveu?

ROLLIN.

Je vous expliquerai ce que je compte faire.

LINANT, à part.

Je n'ai plus qu'un parti: m'éloigner et me taire.

ROLLIN.

Que dites-vous?

LINANT.

Moi? rien.

SCÈNE III.

ROLLIN, CONSTANCE, LINANT.

ROLLIN.

Ah! Constance, c'est toi!
Bonjour, ma chère enfant, bonjour. Embrasse-moi.

CONSTANCE.

Bonjour, mon père.

ROLLIN.

Tiens, nous parlions de toi-même;
De qui parlerait-on, sinon de ceux qu'on aime?
Je disais à monsieur qu'avant la fin du jour
Ta mère et Charle ici vont être de retour.
Cela te fait plaisir; n'est-il pas vrai, ma belle?

CONSTANCE.

C'en est un de revoir maman.

LINANT, saluant Constance.

Mademoiselle,
J'ai bien l'honneur...

CONSTANCE, saluant.

Monsieur...

ROLLIN.

Nous allons au jardin.

LINANT, à part.

La quitter pour toujours, sans savoir mon destin!
Sans avoir pu lui dire...!

ROLLIN, à Linant.

Allons.

(à Constance.)

Et toi, ma chère,
A Charle tu feras un bon accueil, j'espère;
De ta mère et de moi tu sais quel est le vœu:
Nous ne voulons tous deux que ton bonheur. Adieu.

(à Linant.)

Venez, mon cher Linant.

SCÈNE IV.

CONSTANCE seule.

Que vient-il de me dire?
Je l'entendais à peine... à peine je respire...
Envers mes bons parents je sens que j'ai des torts...
Et pour dissimuler je fais de vains efforts...
Lorsque Linant paraît, mon embarras redouble...
Je sens que je rougis, que chaque mot me trouble...
Ciel!... il revient... sortons.

SCÈNE V.

CONSTANCE, LINANT.

LINANT.

Je me suis échappé,

Tandis qu'avec quelqu'un votre père occupé
Ne s'apercevra pas...

CONSTANCE.

O ciel! quelle imprudence!
Vous venez me chercher? Allez-vous-en.

LINANT.

Constance!
D'un moment de bonheur voulez-vous me priver?

CONSTANCE.

Mon père vous attend; allez le retrouver.

LINANT.

Non, vous dis-je; et je puis...

CONSTANCE.

Ah! je suis au supplice!
D'un coupable détour vous me rendez complice;
Si l'on savait qu'ici vous êtes déguisé,
Vous couvrant d'un faux nom, d'un état supposé...!

LINANT.

On ne le saura pas, si vous voulez le taire.

CONSTANCE.

Moi, qui pour mes parents n'eus jamais de mystère?

LINANT.

Allons, grondez-moi bien, vous m'aimiez autrefois;
Je ne vous causais pas le trouble où je vous vois;
Quand je vous rencontrais à Metz, chez votre tante,
Vous n'aviez point d'effroi; vous paraissiez contente,
Mais vous êtes changée, et je ne le suis pas.
Vous aimez Charle.

CONSTANCE.

Moi ? le croyez-vous ?

LINANT.

Hélas !

Que sais-je ?

CONSTANCE.

Deviez-vous employer cette ruse ?

LINANT.

Mais je n'ai pu vous dire encor, pour mon excuse,
A ce déguisement quels motifs m'ont conduit.
Depuis huit jours qu'ici je me suis introduit,
Je ne puis ni vous voir ni vous parler qu'à peine.

CONSTANCE.

Je tremble à tout moment que l'on ne nous surprenne.

LINANT.

J'ai fait agir d'abord près de monsieur Rollin
Un ami qui, pour moi, demanda votre main;
Ses propositions ne furent point reçues;
On me trouvait trop jeune; on avait d'autres vues:
Votre père, en un mot, refusa de me voir.
Je ne pus me résoudre à perdre tout espoir;
Je sus qu'il s'occupait de jardins, d'édifices;
J'entrepris de lui faire accepter mes services,
Mais sans qu'il me connût; je trouvai le moyen
D'être, sous un faux nom, recommandé très-bien.
En qualité d'artiste et d'habile architecte;
Mon arrivée ici ne lui fut point suspecte;
Lui plaire, le servir, est l'objet de mes soins;

Et je suis près de vous, et je vous vois du moins.

CONSTANCE.

Vous gagnez chaque jour dans l'esprit de mon père;
Il vous aime déja ; vous plairez à ma mère.
Oh ! que n'est-elle ici ! je sens que je voudrais
Dans son cœur indulgent verser tous mes secrets,
Obtenir mon pardon...

LINANT.

Je suis le seul coupable.
Mais vous, de m'oublier seriez-vous bien capable,
Et consentiriez-vous ...?

CONSTANCE.

Moi ? je n'ai rien promis.
A peine encor m'a-t-on demandé mon avis.
Mais que vous servira que mon cœur vous préfère ?

LINANT.

Je voulais m'éloigner ; mais je reste, et j'espère.
Si vous m'aimez toujours, le moment peut s'offrir
D'instruire vos parents et de les attendrir.
Avant que de m'ôter mon amour et Constance,
Otez-moi, leur dirai-je, ôtez-moi l'existence.
Aspirant à sa main, brûlant de l'obtenir,
Mon sang paya le grade où j'ai su parvenir.
Il était deux beaux noms auxquels j'osais prétendre,
Capitaine d'abord, ensuite votre gendre;
J'ai gagné le premier, l'autre dépend de vous,
Et mes vœux sont comblés si je suis son époux.

CONSTANCE.

Aux ordres de mon père il faut qu'on se soumette;
Rarement il renonce aux choses qu'il projette.

LINANT.

Cessez de m'affliger.

CONSTANCE.

Allons; cet entretien,
Il le faut avouer, m'a fait un peu de bien.
Je n'ose encor pourtant concevoir d'espérance.

LINANT.

Tâchons donc de nous voir moins rarement, Constance;
Et pour nous concerter...

CONSTANCE.

O ciel! j'entends quelqu'un.
Adieu.

(Elle s'enfuit.)

LINANT.

Que faites-vous?

SCÈNE VI.

LINANT seul.

Le maudit importun!
Est-ce Merville? non; c'est son valet de chambre,
Mons Labrosse, un faquin tout plein de musc et d'ambre;
Il imite son maître, et croit se rajeunir.

SCÈNE VII.

LINANT, LABROSSE.

LABROSSE, à part, en entrant.

Sophie en ce salon m'a promis de venir;
Je ne l'aperçois pas.
(haut, à Linant.)
Hé, c'est le jeune artiste!
Enchanté de vous voir. Vous êtes sur la liste
Des hommes que j'estime et que j'aime le plus.

LINANT.

C'est très-heureux pour moi.

LABROSSE.

Vrai; comptez là-dessus.
Les talents!... j'en suis fou. Mais donnez-moi, de grace,
Des nouvelles du monde, et de ce qui s'y passe.
Ici, depuis un mois, tristement séquestré,
Je me crois mort, d'honneur; je me crois enterré.
Avons-nous des beautés qui fassent parler d'elles?
Paraît-il des romans et des pièces nouvelles?
J'ai pour le mélodrame un goût particulier.
Voulez-vous une prise?....
(Il lui offre du tabac.)

LINANT, à part.

Il est très-familier.

LABROSSE.

Vous en trouverez peu d'aussi bon que le nôtre.

C'est celui de monsieur; moi, je n'en prends pas d'autre.

LINANT.

Je vous suis obligé; je n'en ai jamais pris.
Vous desirez savoir ce qu'on fait à Paris?
Des nouvelles du jour je ne puis vous instruire;
Jardins et bâtiments à tracer, à construire,
Voilà ce qui m'occupe à présent tout entier.

LABROSSE.

C'est très-bien. J'aime fort qu'on soit à son métier.

LINANT.

Allez faire le vôtre, en ce cas. Je vous laisse.
Adieu, mon cher.

SCÈNE VIII.

LABROSSE seul.

J'attends que ma belle paraisse.
Monsieur repose encore, et nous avons du temps.
On peut à ses amours donner quelques instants.
Sophie est bien, ma foi! maintien sage, air modeste!
Je ne lui déplais pas: c'est tout simple. Du reste,
Rien n'est grave, ennuyeux comme cette maison.
Il faut à la campagne, au moins pour la saison,
Former à petit bruit des liaisons nouvelles,
Afin de mieux jouir des beautés naturelles.
Je puis me faire ici, suivant mon pronostic,
Des loisirs assez doux. Mais que veux Frédéric?

SCÈNE IX.

LABROSSE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Bonjour, monsieur Labrosse.

LABROSSE.

Ici, que viens-tu faire,
Mon garçon?

FRÉDÉRIC.

Vous voyez; j'apporte à l'ordinaire
Les journaux d'hier au soir qui n'ont pas été lus,
Dont on n'a même encor pas défait le dessus;
Car c'est là votre charge et puis d'en rendre compte.

LABROSSE, les lui rendant.

Lis-les, si tu veux; vois ce que chacun raconte;
Et puis tu m'en feras ton rapport.

FRÉDÉRIC, défaisant une enveloppe.

Oui; voyons...

LABROSSE.

J'ai maintenant ici des occupations;
Laisse-moi... Quand aurai-je achevé?... je l'ignore.
Entre donc chez monsieur; il n'est pas jour encore;
Mais quand il sonnera pour se faire habiller,
Comme je vais ici rester à travailler,
Si l'application m'empêchait de l'entendre,
Tu viendrais m'avertir. Hein?... je me fais comprendre,

N'est-il pas vrai ?

FRÉDÉRIC.

Très-bien, monsieur Labrosse.

LABROSSE.

Va,
Mon cher.

FRÉDÉRIC, allant pour sortir, et revenant.

Écoutez donc; à propos de cela,
Je voudrais bien de vous apprendre quelque chose...

LABROSSE.

Quoi donc ?...

FRÉDÉRIC.

C'est que je crains...

LABROSSE.

Ma présence t'impose.
Remets-toi, Frédéric; parle-moi librement.

FRÉDÉRIC.

Vous le permettez ?

LABROSSE.

Oui.

FRÉDÉRIC.

Dites-moi donc comment
Vous avez de monsieur la faveur exclusive ?...

LABROSSE.

Ah ! cela te surprend ! ta remarque est naïve.

FRÉDÉRIC.

Vous le servez fort mal, il vous préfère à nous,
Il souffre vos défauts, et vous les passe tous;

Il eût chassé vingt fois tout autre à votre place;
Comment faites-vous donc? instruisez-moi, de grace;
Que je puisse à mon tour, de vos leçons nourri,
Devenir de monsieur le second favori.

LABROSSE.

Tu prétends trop, mon cher; il faut apprendre à plaire;
En se rendant aimable, on se rend nécessaire;
C'est un talent...! tu peux l'acquérir quelque jour.
Commence, en attendant, par me faire la cour.

FRÉDÉRIC.

A vous, monsieur Labrosse?

LABROSSE.

Oui, sans doute; à moi-même;
Et je te formerai; car, dans le fond, je t'aime.
Je vois Sophie... Allons; va donc où je t'ai dit.

FRÉDÉRIC.

(en s'en allant.)

J'y vais. — Je parviendrai quelque beau jour... suffit.

(Il entre dans l'appartement de Merville, sur un des côtés du théâtre.)

SCÈNE X.

SOPHIE, apportant du chocolat; LABROSSE.

LABROSSE.

Eh! je vous attendais. Venez donc, ma très-belle.
Votre cœur ne sent pas que le mien vous appelle?

SOPHIE.

Ah! vraiment!... j'enrageais. Mais quoi? dans notre état

Fait-on ce que l'on veut?... voici le chocolat
Que pour le déjeûner de monsieur votre maître
Vous avez demandé.

LABROSSE.

C'est vous-même, peut-être,
Qui l'avez préparé?... Je le crois excellent,
Si cette belle main...

SOPHIE.

Vous êtes trop galant.
Oui, c'est moi qui l'ai fait.

LABROSSE.

Je vous rends mille graces.
Maintenant, s'il vous plaît, apportez-nous deux tasses,
Et venez vous asseoir.

SOPHIE.

Deux tasses!... et pourquoi?

LABROSSE.

L'une sera pour vous; l'autre sera pour moi.

SOPHIE.

Je ne vous comprends pas.

LABROSSE.

C'est que, si bon vous semble,
Ce chocolat parfait, nous l'allons prendre ensemble.

SOPHIE.

Vous l'avez demandé pour monsieur?

LABROSSE.

Mon dieu! non.
Monsieur n'en prend jamais; il ne l'aime pas.

SOPHIE.

Bon!

LABROSSE.

D'honneur.

SOPHIE.

C'est donc pour vous que vous l'avez fait faire?

LABROSSE.

Pour vous-même, Sophie. Heureux, s'il peut vous plaire,
D'avoir à vous offrir un petit déjeûner
Sans façon... et pas cher!... Rien ne doit vous gêner.
Acceptez; rendez-vous, ma reine, à mes prières.

SOPHIE.

Savez-vous que voilà les plus belles manières?
(Ils se mettent à prendre le chocolat.)
J'admire cette aisance et ce ton...

LABROSSE.

Ah! vraiment...!

SOPHIE.

Vous voyez le grand monde?

LABROSSE.

Il est mon élément.

SOPHIE.

Vous êtes bien heureux. Eh! mais, je crois entendre...
Si votre maître allait venir et nous surprendre!...

LABROSSE.

Par exemple, soyez tranquille sur ce point,
Et comptez qu'à présent monsieur ne viendra point.
Il faut, pour qu'il se lève, un peu plus de mystère:

Et ces premiers moments veulent mon ministère.
Il y faut des façons; il y faut des apprêts;
Et ce sont, entre nous, des secrets... très-secrets.

SOPHIE.

Je trouve qu'il ressemble à ces vieilles coquettes
Qui se font remarquer par leurs folles toilettes.

LABROSSE.

Aussitôt qu'il s'éveille, il me sonne. J'y vas
Quelquefois; quelquefois aussi je n'y vas pas,
Selon qu'il me convient.

SOPHIE.

Mais c'est assez commode.

LABROSSE.

Pourquoi donc se gêner?... ce n'est pas ma méthode.
Quant à monsieur, j'en fais assez ce que je veux.
Je suis son confident; il me conte ses feux,
Et ses chagrins d'amour, ses desirs et ses craintes,
Et ses petits complots, et ses petites plaintes;
Car tout cela l'occupe encor comme à vingt ans.

SOPHIE.

Le pauvre homme! il devrait avoir, depuis long-temps,
Oublié tout-à-fait cet amoureux langage;
Car, malgré tous ses soins pour déguiser son âge,
Il me semble qu'il est bien vieux.

LABROSSE.

Mettez encor
Qu'il fut jeune, et très-jeune, et s'en ressent bien fort.

SOPHIE.

J'entends. Je m'en doutais assez aux apparences.

Comment recevez-vous ses tendres confidences?

LABROSSE.

Mais comme je le dois; applaudissant toujours,
Toujours encourageant et flattant ses amours.

SOPHIE.

Mais comment faites-vous pour que vos flatteries
Ne lui paraissent pas souvent des menteries?
A vos discours trompeurs peut-il ajouter foi?

LABROSSE.

Son amour-propre encor le trompe plus que moi.
Voyez-vous? lui complaire et le louer en face,
C'est là tout le travail où se réduit ma place;
J'en connais les devoirs; aussi je les remplis,
Et je m'en trouve bien; j'en juge à mes profits.
Croyez-moi, ma très-belle, et faites-en de même.
La vérité déplaît: flattez pour qu'on vous aime.

SOPHIE.

Singulier caractère au moins que celui-là.

LABROSSE.

Ah! je n'ai pas toujours été comme cela;
Tandis qu'on ne sert point, on est ce qu'on veut être;
Mais on est ce qu'on peut, quand on a pris un maître.
Monsieur veut quelque chose; irai-je contester?
Ma foi! non; je suis bien, et je veux y rester.

SOPHIE.

Votre condition, en effet, est fort bonne!

LABROSSE.

Votre condition?... Eh! mais, quand je raisonne,

Je trouve, sans avoir trop de présomption,
Que ma place n'est point une condition.
Je suis près de monsieur façon de secrétaire,
Son complaisant en titre, et flatteur ordinaire;
L'espèce en est commune, et chaque jour j'en voi
Qui sont, sous de grands noms, du même état que moi.

SOPHIE.

Ah! vous avez raison.

LABROSSE.

Il faut que je vous dise
Que d'un nouvel amour le cher patron s'avise.

SOPHIE.

Allons, vous plaisantez.

LABROSSE.

Voulez-vous, en secret,
De nos feux d'aujourd'hui savoir quel est l'objet?

SOPHIE.

Oui. C'est...?

LABROSSE.

Je gagerais presque mon existence
Que monsieur, à présent, songe à plaire à Constance.

(On entend sonner.)

SOPHIE.

Prenez garde; on vous sonne, et je l'entends fort bien.

LABROSSE.

Je l'entends bien aussi; mais cela ne fait rien.

SOPHIE, se levant.

Comment! vous n'allez pas...?

LABROSSE.

Ne bougez donc, ma chère.

SOPHIE.

Comme vous le disiez, vous ne vous gênez guère.

LABROSSE.

Pas beaucoup, il est vrai. Qui flatte bien, sert mal :
C'est la règle.

(Toujours assis, et prenant la main de Sophie.)

Pour vous, mon amour sans égal
Espère un prompt retour; il faut que je l'obtienne...

(On entend encore sonner.)

SOPHIE.

On sonne encore; adieu, je tremble qu'on ne vienne;
Je me sauve, et j'emporte exprès le déjeûner.

(Elle sort.)

LABROSSE, se levant et tirant sa montre.

Restez-donc; j'ai du temps encore à vous donner.

SCÈNE XI.

LABROSSE seul.

Cette Sophie, autant que je m'y puis connaître,
Est encor bien novice... allons lever mon maître;
Je suis libre, et n'ai rien qui me retienne ici.
Il est juste à présent qu'il ait son tour aussi.

(Il entre dans l'appartement de Merville.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LABROSSE, sortant de l'appartement de Merville, et apportant un nécessaire de toilette, qu'il pose sur une table.

MONSIEUR, dans ce salon, veut finir sa toilette;
C'est là sa fantaisie; il faut qu'on s'y soumette.
Un parfait courtisan doit n'avoir point d'humeur;
J'ai lu, je crois, qu'un prince ajoutait: ni d'honneur...
Je ne suis courtisan qu'à moitié, je l'espère....

MERVILLE, en dehors.

Hé! Labrosse!....

LABROSSE.

Il m'appelle à présent; pourquoi faire?

MERVILLE, toujours en dehors.

Labrosse!

LABROSSE.

J'y vais... là!... quel caprice le tient?
Il ne sait ce qu'il veut... bon! le voilà qui vient!...

SCÈNE II.

MERVILLE, en négligé du matin, à la mode des jeunes gens, s'appuyant sur FRÉDÉRIC; LABROSSE.

MERVILLE, entrant.

Tout est-il prêt?... ici nous serons à merveille;
Voir des objets riants me plaît, quand je m'éveille;
Cette autre chambre est triste, et le meuble en est vieux;
L'aspect de celle-ci m'égaie...

LABROSSE.

Elle est bien mieux.

MERVILLE.

Moi, j'ai toujours aimé la nature champêtre;
Je la trouve admirable à voir par la fenêtre;
Ces arbres, ce lointain, ce paysage-là
Est beau, frais comme ceux qu'on voit à l'Opéra.
C'est charmant, la campagne! ah!...

(Il bâille.)

LABROSSE, bâillant à demi, et se retenant.

C'est là qu'on s'amuse.

MERVILLE.

Labrosse!... vous disiez...? quelle était votre excuse?
Quand je vous ai sonné, vous n'êtes pas venu.

LABROSSE.

Je disais à monsieur que je ne l'ai pas pu.

MERVILLE.

Pourquoi?

LABROSSE.

Je recevais une aimable visite.

MERVILLE.

Une femme?

LABROSSE.

Oui, monsieur.

MERVILLE.

Je vous en félicite.

LABROSSE.

Monsieur se moque...

MERVILLE.

Non : je vous fais compliment.
Elle était là... pour vous?

LABROSSE.

Pour moi? non, sûrement :
Vous seul étiez l'objet du message.

MERVILLE.

Un message!
De qui?

LABROSSE.

Monsieur le sait tout comme moi, je gage.

MERVILLE.

S'il n'est pas de Constance, il m'est indifférent.

LABROSSE.

De Constance?

MERVILLE.

Sans doute.

LABROSSE.

Il en vient, justement.

MERVILLE.

Et... que vous disait-on?

LABROSSE.

La maligne soubrette,
Sans trahir sa maîtresse, en courrière discrète,
Venait tout simplement, sitôt que le jour luit,
S'informer si monsieur a bien passé la nuit.
Mais on me laissait voir, d'une façon très-claire...

MERVILLE.

Et ma toilette, enfin, vous plaît-il de la faire?

LABROSSE.

Quand vous voudrez, monsieur.

MERVILLE.

Donnez-moi mon habit.

(Il se met devant une glace pour passer son habit.)

J'ai les yeux tout battus... ce miroir-là jaunit...
Les glaces aujourd'hui sont vraiment odieuses...
On ne sait plus du tout les faire avantageuses
Comme autrefois.... c'était un plaisir de s'y voir!...

LABROSSE.

Tous les arts parmi nous ne font plus que décheoir.

MERVILLE.

Oh! non pas, s'il vous plaît... nous avons le théâtre...
La nouvelle danseuse, hein?... j'en suis idolâtre...
Et je la soutiendrai fortement, pour ma part.

LABROSSE.

Vous avez vos raisons?

MERVILLE.

Non; pur amour de l'art.

Labrosse, sais-tu bien qu'à Paris on s'étonne
De voir qu'à la campagne ainsi je m'emprisonne!
J'y suis depuis un mois... madame de Sergi...

LABROSSE.

Cousine de Constance?

MERVILLE.

Oui... m'attirait ici...
J'y vins pour elle... Hélas! pour une autre j'y reste.

LABROSSE.

Vous ne dites pas tout... vous m'entendez de reste...
La dame avait pour vous des bontés...

MERVILLE.

Tôt ou tard
Cela fût arrivé, sans son brusque départ...
Mais ne trouves-tu pas le temps frais, l'air humide?

LABROSSE.

Humide? non.

MERVILLE.

Si fait. La saison est perfide.

LABROSSE.

Oh! très-malsaine.

MERVILLE.

Au point que j'ai cru ressentir...

LABROSSE.

Quoi donc?

MERVILLE.

Ma sciatique. A ne te point mentir,
J'ai craint, ces jours derniers, d'en avoir une atteinte...

Des douleurs vagues...

LABROSSE.

Bon ! n'ayez aucune crainte.

MERVILLE.

Quelquefois, tout d'un coup, je m'en sens tourmenté.

LABROSSE.

Ces douleurs-là toujours sont signes de santé.

FRÉDÉRIC.

Si monsieur permettait, j'aurais bien à lui dire...

MERVILLE.

Toi, Frédéric?... quoi donc?

FRÉDÉRIC.

C'est que je viens de lire
Dans les journaux...

LABROSSE, bas à Frédéric.

Tu veux faire ici le docteur!...

FRÉDÉRIC.

Un article important et bien bon pour monsieur.

MERVILLE.

Ah! oui!... que disent-ils, les journaux?

LABROSSE.

Rien qui vaille
La peine...

FRÉDÉRIC.

Ah! rien! et moi, j'ai fait une trouvaille.

(à Labrosse.)

De les lire pour vous, quand vous m'avez chargé...

MERVILLE.

Labrosse, je le vois; vous avez négligé
Votre devoir; il faut vous en faire un reproche.

LABROSSE.

Mais non, monsieur.

MERVILLE, à Frédéric.

As-tu ce journal?

FRÉDÉRIC.

Dans ma poche.
J'ai marqué l'endroit.

MERVILLE.

Lis, mon pauvre Frédéric,
Ton article important. Lis.

FRÉDÉRIC, lisant.

AVIS AU PUBLIC.

Les Délices d'Hébé...

LABROSSE.

Qu'est-ce?

FRÉDÉRIC.

Ou l'Eau de Jouvence,
« Qu'il faut recommander à ceux dont l'âge avance;
« Ce puissant élixir rend le teint jeune et frais. »

MERVILLE.

Quel galimatias est-ce que tu nous fais?

FRÉDÉRIC.

Mais je crois qu'à monsieur cela peut être utile.
Quand on n'est plus très-jeune, et qu'on veut...

LABROSSE.

Imbécille!
Monsieur est au printemps, à la fleur de ses jours.

FRÉDÉRIC.

Ah! par exemple...!

MERVILLE, à Frédéric.

Paix! cesse tes sots discours.

FRÉDÉRIC.

Moi, je parle à monsieur en serviteur fidèle;
Je dis la vérité pour lui prouver mon zèle.

MERVILLE.

Encore!

LABROSSE.

Avec ton zèle aie un coup-d'œil moins faux.
(à demi-voix.)
Ce n'est pas ton emploi de lire les journaux.

MERVILLE, à Frédéric.

Va-t'en!

LABROSSE.

Monsieur veut-il qu'à l'instant je le chasse?

MERVILLE.

Il le mériterait; mais, pour cette fois, passe!
Sors.

LABROSSE, à demi-voix.

Va-t'en faire ailleurs l'entendu, mon garçon!

FRÉDÉRIC, en s'en allant.

Qu'il est dur d'avoir tort, lorsque l'on a raison!

SCÈNE III.

MERVILLE, LABROSSE.

MERVILLE.

En vérité, souvent sa bêtise m'excède.
Il s'en vient me parler d'élixir, de remède!
Il m'a fait mal, vraiment.

LABROSSE.

Il ne sait ce qu'il dit.

MERVILLE.

De grands projets, Labrosse, occupent mon esprit.
Cette cousine avait pour moi quelque tendresse;
Aussi, pour la gagner, j'avais joué d'adresse.
Éveiller l'amour-propre, armer la vanité,
Mettre en jeu les ressorts de la rivalité,
Opposer l'une à l'autre, est l'art d'avoir les belles;
C'est un profit pour nous quand la guerre est entre elles:
Elles en font les frais, nous en avons les fruits.

LABROSSE.

Quelle tête!... avec vous je ne sais où j'en suis;
Ce que vous dites là, c'est de la politique,
Et de la plus profonde, et qui partout s'applique.

MERVILLE.

Sur les femmes, d'ailleurs, l'exemple est tout-puissant,
Dès que l'une a tombé, l'autre marche en glissant.
La cousine m'ayant d'abord fait résistance,

Moi, j'ai feint d'adresser mon hommage à Constance:
En pareil cas cela m'a vingt fois réussi;
Mais, Labrosse, sais-tu ce qui m'arrive ici?...
J'aurais dû le prévoir.

LABROSSE.

Et quoi donc?

MERVILLE.

Le dirai-je?
A cette femme-là j'ai voulu tendre un piége,
Et je crains d'y tomber.... j'y tombe.... je le sens.

LABROSSE.

Vous, monsieur?

MERVILLE.

Oui, moi-même: en un mot, je me prends.
J'en perds la tête.... c'est une chose étonnante....
Cela prend trop sur moi... j'ai l'ame trop aimante....
Mon cher, à ma santé sais-tu que cela nuit?
Sais-tu que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit?

LABROSSE.

Ah! Dieu...! ménagez-vous.

MERVILLE.

Pendant mon insomnie,
J'ai fait de petits vers....

LABROSSE.

Jamais votre génie
Ne peut se reposer....

MERVILLE.

On a parlé de bal....

Le sujet m'a souri.... j'ai fait un madrigal....
Une invitation aux dames pour la fête....
Écoute.

LABROSSE.

Ah! volontiers. A jouir je m'apprête.

MERVILLE.

« Venez au bal; quand vous dansez,
« Sur vos pas le plaisir s'élance;
« Et, tandis que vous balancez,
« Il n'est point de cœur qui balance. »

LABROSSE.

Délicieux...

MERVILLE.

« Venez au bal; quand vous dansez,

LABROSSE.

« Sur vos pas le plaisir s'élance.

MERVILLE.

« Et, tandis que vous balancez,

LABROSSE.

« Il n'est point de cœur qui balance. »

MERVILLE.

Le trait... te paraît-il....?

LABROSSE.

Charmant!
Comme le calembour s'y mêle au sentiment!

MERVILLE.

Je compte bien aussi figurer à la danse.

LABROSSE.

Ah! je le crois.

MERVILLE.

J'y veux walser avec Constance.

LABROSSE.

Monsieur, dans le salon je saurai me glisser,
Et j'aurai, pour vous voir, soin de bien me placer.
C'est que, sans vous flatter, je ne connais personne
Qui danse comme vous...

MERVILLE.

Oui, quand je m'abandonne,
J'ai du feu...! mais la walse est mon goût favori...
J'aime sur-tout cet air... tiens, n'est-il pas joli?

(Il se met à chanter un air de walse d'une voix un peu cassée, se met aussi à danser en tournant, et finit par un faux pas. Il est près de tomber ; Labrosse le soutient.)

LABROSSE.

Vous le chantez fort bien.

MERVILLE.

Je cherche à me distraire;
Mais je crains quelque obstacle à mes amours contraire.

LABROSSE.

Bon! lequel?

MERVILLE.

A Rollin je ne veux pas encor
Confier mes projets; car je crois que d'abord
Il faut faire approuver mes vœux et ma tendresse
A cet aimable objet....

LABROSSE.

Quelle délicatesse!

MERVILLE.

L'amour veut du mystère, et fuit l'air solennel;
Sans m'appuyer du tout du pouvoir paternel,
Je veux plaire, obtenir Constance d'elle-même.

LABROSSE.

Vous n'aurez pas de peine, et déja l'on vous aime.

MERVILLE.

Tu me flattes!... allons.

LABROSSE.

Moi! la sincérité
Est mon fort.

MERVILLE.

C'est très-bien, toujours la vérité,
Comme tu me la dis. Tiens, tu peux, sans rien feindre,
Me faire voir qu'ici j'ai des rivaux à craindre.

LABROSSE.

Vous, monsieur!... des rivaux!

MERVILLE.

Qui sont fort dangereux.
Comment donc!... j'aurai peine à l'emporter sur eux!
Sais-tu qu'ils me font peur? D'abord, mon neveu Charle;
Au ton affectueux dont Rollin nous en parle,
Dans le bien qu'il en dit j'entrevois un dessein;
Peut-être de sa fille il lui garde la main.

LABROSSE.

Mais Charle auprès de vous ne peut songer à plaire:
Je le dis... vous voyez comme je suis sincère!

MERVILLE.

Mais que penseras-tu de l'autre concurrent?

LABROSSE.

L'autre?... je ne vois pas...

MERVILLE.

L'architecte... Durand...
Lui-même... il rend des soins... c'est un peu téméraire...
Mais, moi, j'ai réfléchi sur ce que je dois faire;
Je sais un bon moyen de le congédier!
Dans quelque autre maison je le fais employer;
Qu'il s'en aille, en un mot, et je lui suis utile.

LABROSSE.

Que vous l'entendez bien! quelle conduite habile!
Mais vous avez un tort.

MERVILLE.

Un tort!... moi!

LABROSSE.

Sûrement.
Vous vous tourmentez là bien inutilement:
Il faut que je vous gronde; oui, soyez moins modeste...
Regardez-vous: quel air! quel maintien jeune et leste!
Et des yeux! ah! quels yeux!... soyez donc en repos.

MERVILLE.

Paix. Voici l'architecte; il vient fort à propos;
Je veux lui parler. Sors.

(Labrosse sort.)

SCÈNE IV.

MERVILLE, LINANT.

MERVILLE.

Monsieur Durand, de grace,
Deux mots.

LINANT.

Pardon, monsieur. Je vais sur la terrasse
Donner l'œil aux travaux...

MERVILLE.

Dans l'instant j'aurai fait.
Vous m'avez inspiré, mon cher, de l'intérêt.
Moi, partout où je vois le talent, je l'honore.
J'ai consacré ma vie aux arts; je les adore.

LINANT.

Comment! êtes-vous peintre, architecte, ou sculpteur?

MERVILLE.

Non, mon cher, mais je suis en tout genre amateur.
J'ai souvent dans sa marche éclairé le génie.

LINANT.

Oui?

MERVILLE.

Méhul vous dira si j'entends l'harmonie;
Et notre ami Gardel, qui ne s'en vante pas,
De ses plus beaux ballets me doit les meilleurs pas.
Pour revenir à vous, j'ai vu de vos ouvrages.

Vos dessins sont très-nets, et vos plans sont très-sages;
Un peu de grandiose, et vous irez fort loin:
C'est moi qui vous le dis.

LINANT.

Monsieur, je prendrai soin
De suivre vos avis; vous raisonnez en maître.

MERVILLE.

Je pourrai vous guider, et vous servir, peut-être.
Aux jeunes gens ainsi j'aime à tendre la main;
J'aime à leur aplanir un pénible chemin.
Mais qu'est-ce que je vois?... venez, que je vous dise...

LINANT.

Qu'est-ce donc?

MERVILLE.

A parler l'amitié m'autorise.

LINANT.

Je suis reconnaissant....

MERVILLE.

Vous ne m'en voudrez pas?...

LINANT.

Du tout.

MERVILLE.

De votre habit le collet est trop bas.

LINANT.

Ah! c'est là...? mon tailleur agit à sa méthode.

MERVILLE.

Ces collets-là ne sont plus du tout à la mode;
Et l'on fait à présent les revers très-petits...

Voyez les miens... j'ai cru vous devoir cet avis.
Après cela, prenez le parti convenable.

LINANT.

Voilà ce qui s'appelle un avis raisonnable.
Je me rends : je suivrai la mode et votre goût.

MERVILLE.

Vous ne ferez pas mal, et dans votre art sur-tout.
Vous avez la manière assez pure, et correcte...

LINANT.

Eh! mais, en vérité, je suis moins architecte
Que vous ne le croyez...

MERVILLE.

Vous l'êtes, j'en suis sûr,
Et vous n'êtes point fait pour demeurer obscur.
Chez mon ami Rollin les travaux que vous faites
Ne montreront jamais au public qui vous êtes;
Dans des plans très-étroits je vous vois resserré...

LINANT.

Si je pouvais ici réussir à mon gré,
Je serais trop heureux : c'est ma plus chère envie.

MERVILLE.

Soit. Mais il faut vouloir s'avancer dans la vie.
Songez-y bien. Je puis vous trouver de l'emploi
Chez un de mes amis, connaisseur comme moi;
Fort riche, libéral, qui maintenant s'occupe
D'embellir son hôtel; comme il fut souvent dupe,
Il veut quelqu'un de sûr : c'est une occasion
D'agrément, de profit, de réputation...

LINANT.

J'en suis persuadé; mais ici je demeure.

MERVILLE.

Vous ne m'entendez pas. Je disais tout à l'heure
Que je veux vous aider; mais aidez-vous aussi.
Je desire... pour vous, que vous sortiez d'ici.

LINANT.

Je desire... pour moi, d'y rester; et j'y reste.

MERVILLE.

Vous ne m'entendez pas. Ce que l'on me conteste
Est toujours justement ce que je veux le plus;
Et vous me fâcherez par de plus longs refus.

LINANT.

Je n'ai pas le dessein de vous fâcher, sans doute;
Mais que ne m'offrez-vous un projet que je goûte?
Ici tout me retient; et je n'en sortirai...

MERVILLE.

Vous ne m'entendez pas. Je vous y forcerai.

LINANT.

Vous! et comment?

MERVILLE.

Comment? Mais à ne vous rien taire
Je crois que vous craindrez un peu de me déplaire...

LINANT.

J'en aurais du regret; mais je ne le crains point.

MERVILLE.

Décidément, monsieur, j'insiste sur ce point;
Vous sortirez d'ici; c'est moi qui vous l'ordonne.

LINANT.

J'exécute, monsieur, les ordres qu'on me donne,
Quand ils viennent de gens ayant droit d'en donner.

MERVILLE.

L'impatience enfin commence à me gagner...

LINANT.

Quel motif avez-vous?

MERVILLE.

N'importe; je l'exige.
Ainsi....

LINANT.

N'exigez rien.

MERVILLE.

Cela sera, vous dis-je,
Vous avez des projets que je crois entrevoir...

LINANT.

Je ne vous comprends pas, et ne puis concevoir....

MERVILLE.

Votre présence ici me gêne; il faut vous rendre,
Ou vous résoudre...

LINANT.

A quoi?

MERVILLE.

Je m'en vais vous l'apprendre:
Suivez-moi.

LINANT.

Comment donc?... c'est un cartel, je crois!
Quoi? vous voulez vous battre?

MERVILLE.

Oui, monsieur.

LINANT.

Avec moi?

MERVILLE.

Et pourquoi pas?

LINANT.

Monsieur, sans faire de bravade,
J'ai toujours su répondre à pareille incartade;
J'y suis embarrassé pour la première fois.
En honneur, contre vous je ne peux, ni ne dois...

MERVILLE.

Et par quelle raison?

LINANT.

Faut-il que je le dise?

MERVILLE.

Parlez.

LINANT.

Dispensez-moi d'un excès de franchise.
Je vous dois le respect.

MERVILLE.

Enfin, expliquez-vous.

LINANT.

Ne vous fâchez donc pas, et parlons sans courroux.
S'il faut absolument se battre pour vous plaire...

MERVILLE.

Oui, monsieur, il le faut.

LINANT.

Mon Dieu! point de colère.

Vous avez un neveu, des fils, des petits-fils,
Peut-être; chargez-les de porter vos défis.

MERVILLE.

Qu'est-ce à dire?

LINANT.

Contre eux je saurai me défendre;
Mais, contre vous !...

MERVILLE.

Morbleu!

LINANT.

Ne faisons point d'esclandre.
Vous m'avez entendu.

MERVILLE.

C'en est trop. Sans retard...

LINANT.

Vous faites le jeune homme, et je fais le vieillard.

SCÈNE V.

MERVILLE, ROLLIN, LINANT.

ROLLIN.

C'est vous, messieurs? ma fille ici n'est point venue
Depuis quelques instants?

MERVILLE.

Nous ne l'avons point vue.

ROLLIN.

Je l'ai fait demander.

(à Linant.)

Je vous croyais là-bas,
Aux ouvriers.

LINANT.

Monsieur a retenu mes pas,
Comme je m'y rendais; mais j'y cours au plus vîte.

ROLLIN.

Bien, mon ami.

LINANT, à Merville.

Monsieur permet que je le quitte?

MERVILLE.

Vous avez entendu ma proposition;
Je vous donne le temps de la réflexion;
Mais nous nous reverrons; songez à la réponse.

LINANT.

Elle sera la même; ici je vous l'annonce.
Je ne puis, sur ce point, changer de volonté;
Mais je suis tout à vous, ce seul point excepté.
Adieu, messieurs.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ROLLIN, MERVILLE.

ROLLIN.

Comment! étiez-vous en querelle?

MERVILLE.

Mais un peu.

ROLLIN.

Sur quoi donc?

MERVILLE.

Sur une bagatelle.
On a bien de la peine à le persuader,
Ce petit architecte; il ne veut pas céder.

ROLLIN.

Bon! de quoi s'agit-il?

MERVILLE.

Mais... de cette fontaine
Qu'il va faire construire au bout de ton domaine,
Au bord du grand chemin. J'ai critiqué son plan.

ROLLIN.

Et qu'a-t-il donc?

MERVILLE.

Il est trop simple, conviens-en.
Je voudrais élever, si tu me laissais faire,
Un joli monument, point extraordinaire,
Mais qu'on pourrait orner; avec un peu de soin,
Avec de la dépense...

ROLLIN.

Il n'en est pas besoin.
J'ai chez moi cette source; eh bien! je me ménage
Le plaisir de verser son onde au voisinage.
Passans et voyageurs, peut-être, en y puisant,
Béniront quelquefois l'auteur de ce présent.
Voilà ce que je veux; mon but est d'être utile,
Non pas de m'afficher par un luxe stérile.

MERVILLE.

Il faut de l'apparence... en tout; il faut songer...

ROLLIN.

Oui; que j'aille par toi me laisser diriger;
Tu voudras imiter ces fontaines connues,
Ou l'on ne ménageait ni marbres, ni statues,
Figures, ornements, vases, tout en est beau;
J'ai vu qu'il n'y manquait bien souvent que de l'eau.
L'ornement superflu n'est jamais convenable,
C'est Durand qui le dit; il est fort raisonnable,
Et plutôt que le tien j'en croirai son avis.
Tu dînes avec nous?

MERVILLE.

Non. Je vais à Paris
Faire une cavalcade, une aimable partie.
Nous sommes quinze ou vingt que le plaisir rallie...
Tous jeunes gens.

ROLLIN.

Ah! ah! jeunes gens... comme toi!

MERVILLE.

Nous nous divertirons joliment, je le crois;
Tu verras un habit que je me suis fait faire,
Un habit de cheval, bottes à l'écuyère,
Un pantalon étroit; cela sied à ravir.

ROLLIN.

Je voudrais plus souvent ici te retenir;
J'ai cru que tu venais y chercher la retraite...

MERVILLE.

La retraite pour moi, mon ami, n'est point faite.
Le monde me recherche; et, soit dit sans orgueil,
Le beau sexe me fait un assez doux accueil.

ROLLIN.

Oui? tu ne sais donc pas t'instruire à son école?
Les femmes, sans nous dire une seule parole,
Nous apprennent, mon cher, que nous devenons vieux,
Nous lisons le déclin de nos ans dans leurs yeux;
Mais il faut pour cela ne pas fermer les nôtres.

MERVILLE.

Je ne suis pas aveugle...

ROLLIN.

Oh! pas plus que bien d'autres,
Je le sais; mais enfin...

MERVILLE.

Que diable! épargne-moi;
Je pourrai quelque jour raisonner comme toi.
Je n'y suis pas encor; je conviens qu'à ton âge...

ROLLIN.

A mon âge, dis-tu? quel est donc ce langage?
Merville, nous étions du même âge autrefois.

MERVILLE.

Du même âge!

ROLLIN.

J'étais plus jeune de trois mois.

MERVILLE.

Cela ne se peut pas.

ROLLIN.

Oh! la chose est très-sûre.
Souviens-toi du collège; et si, par aventure,
Tu vieillis tous les ans d'un an, comme je fais....

MERVILLE.

Les graces et l'esprit ne vieillissent jamais.

ROLLIN.

Bon! c'est un madrigal qu'on dit aux vieilles femmes.

MERVILLE.

Un madrigal?... et toi, tu fais des épigrammes!....

ROLLIN.

Je ne m'y jouerais pas, et sur-tout contre toi;
Je te trouve, mon cher, bien plus d'esprit qu'à moi;
Mais de cet esprit-là, vois-tu, je n'ai que faire;
J'aime mieux mon bon sens, tout simple et tout vulgaire;
Il m'a fort bien conduit où je suis arrivé;
Et de ton bel esprit, toi, tu t'es mal trouvé.

MERVILLE.

Je m'en trouve fort bien; crois-tu me faire envie?
Qui de nous deux s'amuse et passe mieux sa vie?
Quel est le plus heureux?... Je sais ce que tu vaux;
J'estime infiniment tes utiles travaux,
Les peines que tu prends, ta probité, ton zèle;
Mais conviens que l'ennui dans tout cela se mêle;
Moi, je te plains souvent.

ROLLIN.

Tu me plains! quelle erreur!
Il ne t'appartient pas de juger mon bonheur.

Mes travaux assidus, mes peines ont leurs charmes.
J'aime mes embarras, et jusqu'à mes alarmes;
Tu cherches tes plaisirs dans les distractions;
Moi, j'ai placé les miens dans mes affections.
Jusqu'au dernier soupir ils me seront fidèles;
J'y goûte tous les jours des délices nouvelles,
Quand ton goût, sur les tiens, depuis long-temps blasé,
N'en trouve plus un seul qui ne lui semble usé.
Tu connais peu le cœur d'un père de famille;
Sensible à ce qui touche, et non à ce qui brille,
Il vit dans tous les siens, se plaît dans ses enfants;
Leurs études, leurs jeux, leurs progrès, leurs penchants,
Tout en eux est, pour lui, jouissance... que sais-je!
Jusqu'au prix qu'un marmot remporte à son collège...
Quand il rentre chez lui, soucieux, tracassé,
On l'embrasse; il sourit: son chagrin est passé.

MERVILLE.

Quand je serai moi-même un père de famille...

ROLLIN.

Toi! si tu l'es jamais...! Enfin, voici ma fille.
Permets-nous... De Paris ne reviens pas trop tard.

MERVILLE.

Non.

ROLLIN.

D'un dessein que j'ai je dois te faire part.

SCÈNE VII.

ROLLIN, CONSTANCE, MERVILLE.

MERVILLE.

On m'afflige beaucoup, ma belle demoiselle...

CONSTANCE.

Vous, monsieur!

MERVILLE.

N'est-ce pas une chose cruelle?
Vous arrivez : je sors; mais on m'en fait la loi.
Je vous fais mes adieux; je pars... bien malgré moi.

CONSTANCE.

Vous allez à Paris?

MERVILLE.

Ah! soyez assurée
Que si l'on n'avait pas ma parole sacrée...
Quelques amis bien chers m'entraînent avec eux...
Et si je leur manquais, ils seraient malheureux;
Mais j'aurai soin, pour vous, d'abréger mon absence.

CONSTANCE.

Oui; revenez bientôt.

MERVILLE.

En toute diligence.
Où l'on ne vous voit pas, il n'est point d'agrément.
Que dis-je?... absent de vous, on vous voit.

ROLLIN.

C'est charmant.

Dans ta bouche, mon cher, j'admire un tel langage.

MERVILLE.

Je n'en dis pas assez; j'en pense davantage.

ROLLIN.

Encore...? ah! laisse-nous; tu deviens dangereux.

MERVILLE.

Allons, il faut partir.

(à Constance.)

Pensez à moi...

(à Rollin.)

Tous deux.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ROLLIN, CONSTANCE.

ROLLIN.

Il ne sort pas du ton de la galanterie,
Et toujours il s'expose à la plaisanterie.
Laissons cela; parlons plus sérieusement.
Avec ton père il faut t'expliquer franchement.

CONSTANCE, à part.

A-t-il quelque soupçon? je tremble.

ROLLIN.

Eh bien! ma chère,
L'affaire te regarde; il faut être sincère.
Voyons: es-tu d'avis que nous fixions le jour

Où Charle pourra voir couronner son amour?

CONSTANCE.

Mais son amour pour moi n'est pas vif; j'imagine
Qu'il a beaucoup de goût pour ma belle cousine,
Madame de Sergi....

ROLLIN.

Bon! où prends-tu cela?
Charle t'aime beaucoup; compte sur ce point-là.
S'il revient aujourd'hui, sais-tu ce qu'il faut faire?
Dès demain, si tu veux, je vais chez mon notaire;
Nous faisons le contrat...

CONSTANCE.

Non!... je crains... par pitié...

ROLLIN.

Que veut dire ce trouble et cet air effrayé?

CONSTANCE.

Si tu savais...! O ciel!... que n'ai-je le courage...!

ROLLIN.

Ma fille, qu'as-tu donc? tu changes de visage?

CONSTANCE.

Ah! si j'osais parler ...! Non.

ROLLIN.

Tu pleures, je croi.

CONSTANCE.

C'est trop dissimuler; papa, pardonne-moi:
Pardonne....

ROLLIN.

Et de quoi donc, ma fille, es-tu coupable?

CONSTANCE.

Moi, je te tromperais!... non, j'en suis incapable;
Tu fus toujours si bon, si cher à tes enfants!
Lis toujours dans leurs cœurs; dirige leurs penchants;
Règne sur eux toujours.

ROLLIN.

Expliquez-vous, Constance.

CONSTANCE.

Depuis qu'il est ici, quelle triste existence!
Et combien j'ai souffert d'avoir à te cacher
Un secret que mon cœur venait me reprocher!

ROLLIN.

Depuis qu'il est ici!... qu'est-ce donc? que veut dire...?

CONSTANCE.

C'est bien sans mon aveu qu'il a su s'introduire;
Je n'étais point d'accord; je n'ai point consenti;
J'ignorais qu'il songeât à prendre un tel parti.

ROLLIN.

Quelle personne ici me doit être suspecte?
Serait-ce...? je ne vois que le jeune architecte...

CONSTANCE.

C'est lui.

ROLLIN.

Monsieur Durand?

CONSTANCE.

Ce n'est pas là son nom.

ROLLIN.

Comment! on m'aurait fait un mensonge?

CONSTANCE.

Pardon.
A présent et toujours je veux être sincère;
Je ne redoute rien autant que ta colère;
Je l'ai dit à Linant....

ROLLIN.

Monsieur Linant!... eh mais!
C'est un ingénieur que tu connus à Metz,
Qui, tout jeune, à ta main s'avisa de prétendre,
Et que j'ai refusé, voulant Charle pour gendre.

CONSTANCE.

C'est lui, que tes refus avaient désespéré,
Que j'avais cru de moi pour toujours séparé.
Après deux ans d'absence, il est encor le même;
Comme il m'aimait alors, il proteste qu'il m'aime.

ROLLIN.

Allons; je le vois bien; quelque heureux que l'on soit,
Il faut souffrir un peu; c'est un tribut que doit
Et que paie ici bas un père de famille.

CONSTANCE.

Moi! je te fais souffrir? dispose de ta fille.

ROLLIN.

Écoute-moi. Voici ce que je te dirai,
Ce que tu sentiras; car je te parle vrai.
Ces inclinations, ces tendres sympathies,
Qu'on voit dans les romans et dans les comédies,
Dont les esprits oisifs sont juges indulgents,
Exaltent, par malheur, trompent les jeunes gens.

On perd, en poursuivant un mensonge, une fable,
Et le goût et le soin du bonheur véritable.
J'ai vu le plus souvent ces belles passions
Finir par le dégoût et les divisions.
Te choisir un époux, c'est mon devoir, Constance;
Pour ton sexe combien ce choix a d'importance!
Ce lien, sur lequel on ne peut revenir,
Fait le sort d'une femme et tout son avenir.
Je te parle, ma fille, en ami plus qu'en père.
Vois-tu? lorsqu'autrefois je recherchai ta mère,
Et que pour l'obtenir je fus assez heureux,
Je ne me donnai point pour en être amoureux;
Mais nous nous convenions; nos parents nous unirent;
Sans nous passionner, nos deux cœurs s'entendirent;
Eh bien! depuis trente ans que nous sommes époux,
L'amour ou l'amitié qui vieillit avec nous
Chaque jour semble croître, au lieu d'être affaiblie;
Voilà comme j'aspire à te voir établie;
Car je veux, avant tout, ton bonheur.

CONSTANCE.

Je le crois.
Monsieur Linant n'est pas très-amoureux de moi.

ROLLIN.

L'amour seul peut commettre un telle imprudence.
As-tu fait à quelqu'un ici la confidence
De ce fâcheux secret, ou suis-je le premier...?

CONSTANCE.

Avant mon père, à qui puis-je me confier?

Maman est à Paris; sans cela, quand j'y pense,
Elle aurait eu, peut-être, encor la préférence.

ROLLIN.

Oh! pour ta mère, passe; elle, c'est comme moi.

CONSTANCE.

Et même en ce moment (je suis de bonne foi)
Je n'étais pas venue ici pour te le dire.
J'ai soulagé mon cœur; à présent je respire;
Je puis lever les yeux sans trembler ni rougir...

ROLLIN.

Chère enfant!... comme un père ici je dois agir;
Je ne puis pas d'abord souffrir qu'encore une heure
Sous un faux nom chez moi ce jeune homme demeure.
Il est inexcusable, et tu dois le sentir.
Avec lui maintenant comment vais-je en sortir?
Il mériterait bien une leçon sévère;
Et je ne retiendrais qu'à peine ma colère,
Si j'allais avec lui m'expliquer clairement.

CONSTANCE.

Ah! pour moi ton chagrin est un nouveau tourment.

ROLLIN.

Je vais prendre un parti plus doux, plus raisonnable.
Ne point faire d'éclat me semble convenable.
C'est ta mère à cela que je veux employer:
Oui, près d'elle, à Paris, je m'en vais envoyer
Notre faux architecte; on peut trouver sans peine
Un prétexte plausible à sa course soudaine;
Je préviendrai ta mère avec un mot d'écrit;

Elle a bien plus que moi de calme dans l'esprit;
Usant encor d'égards pour cette jeune tête,
Elle l'éconduira d'une manière honnête.

CONSTANCE.

Hélas! c'en est donc fait!... ah! que je vais souffrir!
Mais je t'obéirai, quand j'en devrais mourir.

ROLLIN.

Constance, embrasse-moi. J'aime ta confiance.
Tu peux t'en rapporter à mon expérience.
Va; qui fait son devoir, s'assure un sort heureux.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CONSTANCE seule.

Ah! qu'ai-je fait?... je viens de nous trahir tous deux...
Cher Linant!... je l'ai dû... j'en gémis... mais que faire?
C'est à moi de vouloir tout ce que veut mon père.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE.

Il nous quitte, Sophie?

SOPHIE.

Oui; je l'ai vu partir.

CONSTANCE.

Et crois-tu que jamais il puisse revenir?
Il est loin de penser, hélas! que c'est moi-même
Qui trahis son secret, et romps son stratagême;
J'ai tout dit à mon père, et ne m'en repens point.

SOPHIE.

Si vous aviez de moi pris conseil sur ce point,
Je vous aurais très-fort engagée au silence.
Je croyais avoir droit à votre confiance;
Je la mérite au moins par mon attachement.

CONSTANCE.

Bonne Sophie...! eh bien! tu sais tout maintenant;
Tu connais mon malheur, quand il est sans remède.

SOPHIE.

Pourquoi désespérer...? Souffrez que je vous aide.
Charle d'abord n'est pas l'époux qui vous convient,
Et du jeune officier le bon air me revient;
C'est l'époux qu'il vous faut.

CONSTANCE.

N'est-il pas vrai, Sophie?

SOPHIE.

Et s'il a quelque tort, l'amour le justifie;
On doit lui pardonner.

CONSTANCE.

Sans doute : il m'aime tant!

SOPHIE.

On pourrait rompre encor l'hymen qui vous attend.

CONSTANCE.

Veux-tu que je te dise enfin ce que je pense?
J'ai cru m'apercevoir d'un peu d'intelligence
Entre Charle, qu'on veut me donner pour mari,
Et ma cousine...

SOPHIE.

Eh! quoi? madame de Sergi!

CONSTANCE.

Oui. S'ils s'aimaient tous deux, le projet de mon père
Serait fort dérangé.

SOPHIE.

Ne vous y fiez guère.
A tous nos jeunes gens Charle doit ressembler.
Ces messieurs aujourd'hui savent tous calculer.

Madame de Sergi n'a pas grande fortune;
Mais, en vous épousant, Charle en trouverait une;
Et, fût-il amoureux, c'est l'usage du jour
Que l'intérêt l'emporte et commande à l'amour.
Vous pourriez recourir à monsieur de Merville...

CONSTANCE.

Crois-tu que son appui pût m'être fort utile?

SOPHIE.

Quand vous ne gagneriez qu'un peu de temps...

CONSTANCE.

Hélas!
C'est ce que je voudrais.

SOPHIE.

Je vous dirai tout bas
Que pour vous le cher oncle a beaucoup de tendresse.

CONSTANCE.

En effet, à mon sort je crois qu'il s'intéresse.

SOPHIE.

Il vous aime, vous dis-je; il vous fait les doux yeux.

CONSTANCE.

Bon! tu n'y penses pas, Sophie; il est si vieux!

SOPHIE.

Mais il ne croit pas l'être; il prétend à vous plaire;
D'où je conclus qu'à Charle il doit être contraire.
Mon conseil est fort bon; parlez-lui donc.

CONSTANCE.

Oh! mais,
Tu viendras avec moi; seule je n'oserais.

SOPHIE.

Voici son confident, garçon adroit, habile.

SCÈNE II.

CONSTANCE, SOPHIE, LABROSSE.

SOPHIE, à Labrosse.

Votre maître n'est pas revenu de la ville?

LABROSSE.

Pas encor; je l'attends; il ne saurait tarder.

SOPHIE.

Tant mieux. J'ai quelque chose à vous recommander.

LABROSSE.

Parlez.

SOPHIE.

A son retour, voulez-vous bien l'instruire
Qu'ici mademoiselle a deux mots à lui dire,
Mais en secret.

LABROSSE.

J'entends, et j'accepte pour lui.

SOPHIE.

Il faut que l'entretien ait lieu dès aujourd'hui.

LABROSSE.

Je m'en charge, il suffit.

SCÈNE III.

LABROSSE seul.

Eh! mais, que nous veut-elle?
Un rendez-vous secret!... l'agréable nouvelle
A donner à monsieur, à son retour ici!
J'y pourrais bien, je crois, trouver mon compte aussi;
Je le connais; je sais, usant des circonstances,
Mettre à profit ses vœux, taxer ses espérances,
Sur sa crédulité fonder mon revenu.
Chut... je l'entends.

SCÈNE IV.

MERVILLE en habit de cheval, pantalon de peau étroit, habillé en tout d'une manière ridicule, exagérant la mode des jeunes gens, etc.; LABROSSE.

MERVILLE.

Mon cher, me voilà revenu.
Nous avons fait, vraiment, une partie aimable
Chez Balaine... ma foi!... nous étions vingt à table...
Tous bons amis, très-gais et de bon appétit...
Nous avions Désaugiers... il est rempli d'esprit...
Il chante comme un ange... Il faut que j'en convienne:
Ma chanson, cette fois, ne valait pas la sienne...
Mais j'aurai ma revanche.

LABROSSE.

Oh! je le crois. Eh! mais,
Qu'avez-vous donc, monsieur? vous boitez?

MERVILLE.

A peu près.
C'est qu'avant le dîner, dans notre cavalcade,
A la course, en riant, j'ai défié Moncade.

LABROSSE.

Ce jeune officier?

MERVILLE.

Oui. Je l'ai passé d'abord;
Mais mon cheval, après, s'est emporté si fort...
Je suis bon écuyer; je sais ce qu'il faut faire;
Mais il a fait un saut qui m'a...

LABROSSE.

Jeté par terre?

MERVILLE.

Ce n'est rien. J'aspirais au moment du retour;
Car rien peut-il valoir et remplacer l'amour?
Mon bonheur est ici... c'est d'adorer Constance;
Je lui veux pour toujours vouer mon existence;
L'ardeur que je ressens ne peut s'imaginer...

LABROSSE.

Ah! monsieur, qu'on est tendre après un grand dîner!

MERVILLE.

Labrosse, je te sais et discret et sincère.

LABROSSE.

L'un comme l'autre.

MERVILLE.

Il faut te parler sans mystère.
Je suis aimé, mon cher; c'est moi qui te le dis.
Tantôt, quand j'étais près de partir pour Paris,
Je cherchais l'architecte, à qui, par parenthèse,
De dire à part deux mots j'aurais été fort aise;
Je rencontrai Constance en un coin du jardin;
Je m'assis auprès d'elle; et, lui prenant la main,
Je parlai vivement; agitée, incertaine,
Elle me regardait, et respirait à peine;
Un secret de son cœur semblait prêt à sortir...
Par malheur, arriva le moment de partir;
Il fallut la quitter; mais j'ai lu dans son ame
Les timides progrès d'une naissante flamme.
Sois sûr qu'à demi-mot on m'a bien entendu...

LABROSSE.

Oui?...

MERVILLE.

J'ai serré la main, et l'on m'a répondu!

LABROSSE.

Cela va bien, monsieur; poursuivez; encore une.
Je viens vous confirmer votre bonne fortune.

MERVILLE.

Tu ris!... comment cela? Voyons... par quel moyen?

LABROSSE.

On vous demande ici, ce soir, un entretien.
En grand secret.

MERVILLE.

Vraiment?... qui? Constance?

LABROSSE.

Elle-même.
Je sais parfaitement combien elle vous aime.

MERVILLE.

Tu le sais?

LABROSSE.

A merveille; et je tiens ces secrets
De quelqu'un que j'ai mis dans tous vos intérêts.
Si je vous répétais ce que m'a dit Sophie...!

MERVILLE.

La femme de chambre?

LABROSSE.

Oui, j'en ai fait mon amie.
Comme sur sa maîtresse elle a de l'ascendant...

MERVILLE.

C'est bien fait... c'est agir en parfait confident.

LABROSSE.

Vous sentez qu'il m'en a coûté des bagatelles;
Quelques petits cadeaux de rubans, de dentelles...

MERVILLE.

Il faut te rembourser... tiens, prends ces dix louis.
Est-ce assez?

LABROSSE.

Ah! monsieur!

MERVILLE.

Eh! prends donc.

LABROSSE.

J'obéis.
A propos, je vous puis dire une autre nouvelle
Qui vous fera plaisir, je pense.

MERVILLE.

Quelle est-elle?

LABROSSE.

L'architecte est parti, sans prendre son congé.

MERVILLE.

Que dis-tu?... l'architecte?...

LABROSSE.

Est d'ici délogé,
On ne sait pas pourquoi.

MERVILLE.

Moi, j'en sais quelque chose:
De ce brusque départ c'est moi qui suis la cause.
De mes intentions je l'avais averti.
Je suis fâché qu'il ait si tôt pris son parti,
J'aurais poussé, parbleu! vivement la querelle;
J'aurais prouvé par là mon amour à ma belle,
Et j'aurais mérité de lui plaire encor plus.

LABROSSE.

Vous formez là, monsieur, des vœux bien superflus.

MERVILLE.

Il faut me décider, faire une fin... Labrosse,
Si je te fais ici bientôt voir une noce?

LABROSSE.

Vous, monsieur?

MERVILLE.

Voyons; c'est ton avis que je prends.
Me marierai-je, ou non?... penses-tu qu'il soit temps?
Parle.

LABROSSE.

Il faut réfléchir là-dessus.

MERVILLE.

Moi, j'hésite.
Je puis attendre.

LABROSSE.

Oh! oui. Que sert d'aller si vîte?

MERVILLE.

Tu penses...?

LABROSSE.

Comme vous.

MERVILLE.

D'une autre part, je voi
Qu'on risque à trop tarder.

LABROSSE.

Oui, l'on risque...

MERVILLE.

Dis-moi
Ton avis.

LABROSSE.

Mon avis...

MERVILLE.

C'est...?

LABROSSE.

C'est... je vous conseille...

MERVILLE.

J'épouse.

LABROSSE.

D'épouser, c'est penser à merveille.
Votre avis est le mien; je le dis hardiment.

MERVILLE.

Je suis bien aise, ami, d'avoir ton sentiment.

SCÈNE V.

MERVILLE, FRÉDÉRIC, LABROSSE.

FRÉDÉRIC.

Pardon, si j'interromps; mais ce n'est pas sans cause.
Monsieur m'approuvera quand il saura la chose.
Constance et sa suivante avaient hâte à l'instant
De voir monsieur...

MERVILLE.

Je sais...

FRÉDÉRIC.

Elles me pressaient tant...!

MERVILLE.

Et qu'as-tu répondu?

FRÉDÉRIC.

Ce qu'il fallait, j'espère.

MERVILLE.

Tu n'as pas refusé?

FRÉDÉRIC.

Comment donc? Au contraire.

Je connais trop monsieur, vraiment!... Je sais fort bien
Qu'au beau sexe jamais il ne refuse rien.

MERVILLE.

Oh! jamais.

FRÉDÉRIC.

J'aurais fait une sottise énorme;
Et moi, qui suis galant...

LABROSSE.

Ah! Frédéric se forme.

FRÉDÉRIC.

Au rendez-vous aussi j'ai consenti soudain,
Mais à condition qu'il aura lieu.... demain.

MERVILLE.

Et pourquoi donc?

FRÉDÉRIC.

Ce soir, cela n'est pas possible.

MERVILLE.

Mais par quelle raison?

FRÉDÉRIC.

La raison est sensible.
Monsieur n'aime pas trop, et je le sais fort bien,
Qu'on parle de son âge; aussi je n'en dis rien.
Mais, jeune ou vieux, n'importe, enfin, tel que vous êtes,
Vous n'irez pas veiller pour ouïr des sornettes,
Vous échauffer le sang; cela vous ferait mal.
Conserver sa santé, c'est un point capital.

MERVILLE.

Le résultat enfin de ceci, le saurai-je?

Constance viendra-t-elle? Hein... Réponds... la verrai-je?

FRÉDÉRIC.

Vous la verrez demain; pourquoi tant se presser?
Mais pour ce soir, j'ai su vous en débarrasser.

MERVILLE.

Tu m'as fait ce beau coup?

FRÉDÉRIC.

Sûrement.

MERVILLE.

Je te chasse.

FRÉDÉRIC.

Vous me chassez...? Pourquoi...?

MERVILLE.

Cette fois, point de grace.

FRÉDÉRIC.

Mais enfin, la raison?...

MERVILLE.

Je veux te faire voir,
Moi, qu'il n'est pas trop tard pour te chasser ce soir.

FRÉDÉRIC.

Voyez! moi qui vous veux ménager un bon somme!
Qui vous aime et vous sers de cœur, en honnête homme!

MERVILLE.

Va-t'en.

LABROSSE.

Pauvre garçon!

FRÉDÉRIC, en sortant.

Je le vois bien, enfin,
Qui ne sait pas flatter ne fait pas son chemin.

SCÈNE VI.

MERVILLE, LABROSSE.

MERVILLE.

Labrosse, hâte-toi... cherche, trouve Constance;
Signale ton esprit en cette circonstance;
Mais j'aperçois Rollin... Il vient mal à propos
Pour notre rendez-vous...

LABROSSE.

Demeurez en repos.
Je vais trouver Sophie, et renouer l'affaire.

MERVILLE.

Songe bien que l'adresse est ici nécessaire.

LABROSSE.

Nous saisirons l'instant propice à l'entretien,
Sans que monsieur Rollin puisse en soupçonner rien.

MERVILLE.

Va donc.

LABROSSE.

On trompe ainsi les maris et les pères.

MERVILLE.

Les amants ont toujours quelques petits mystères.

SCÈNE VII.

MERVILLE, ROLLIN.

ROLLIN.

Tantôt, quand tu partais, je t'annonçai, je crois,
Qu'à ton retour j'aurais à causer avec toi.
Je te veux maintenant faire part de mes vues.

MERVILLE.

Mon cher, déja, je pense, elles me sont connues :
N'est-ce pas qu'il s'agit de Charle, mon neveu?...
Tu parais lui vouloir du bien?

ROLLIN.

J'en fais l'aveu.
Je l'estime, je l'aime, et je vais te surprendre
Peut-être; mais je songe à le choisir pour gendre.
Qu'en dis-tu?

MERVILLE.

Mon avis n'est pas du tout le tien :
Qui te fait préférer Charle? Quant à son bien,
Tu sais qu'il n'en a point; son esprit est solide,
Mais il n'est pas brillant.

ROLLIN.

C'est ce qui me décide.
Charle a des qualités dont je fais très-grand cas.
Moi, je prise fort peu l'éclat et le fracas:
Le réel, le solide est ce que j'apprécie,
Et je regarde au drap plus qu'à la broderie.

MERVILLE.

Mais, vraiment, c'est ainsi que j'ai toujours pensé.

ROLLIN.

Il n'y paraît pas trop

MERVILLE.

Je suis sage et sensé.
Je veux te le prouver; il faut t'ouvrir mon ame;
Et c'est notre amitié, mon cher, que je réclame.

ROLLIN.

Parle.

MERVILLE.

Le célibat commence à m'ennuyer.

ROLLIN.

Il commence?... déja?...

MERVILLE.

Je veux me marier.

ROLLIN.

Te marier? toi?...

MERVILLE.

Moi.

ROLLIN.

C'est un peu tard t'y prendre.

MERVILLE.

Et j'aspire à l'honneur de devenir ton gendre.

ROLLIN.

Toi! mon gendre?

MERVILLE.

Oui, vraiment. C'est Constance, en un mot...

ROLLIN.

Écoute, mon ami. Quinze ou vingt ans plus tôt,
Si tu m'étais venu demander mon aînée,
Je ne crois pas qu'alors je te l'eusse donnée.
Non, je n'aurais eu garde; ainsi, juge à présent
Que je n'en ai plus qu'une, et qu'elle est une enfant...

MERVILLE.

Une enfant!... soit; elle est d'âge qu'on la marie.

ROLLIN.

Sans doute; mais toi!...

MERVILLE.

Moi!

ROLLIN.

Comment! je t'en supplie,
Pour Constance peux-tu venir te proposer,
Et que t'a-t-elle fait pour vouloir l'épouser...?

MERVILLE.

Eh bien!... encore!... Allons, trève de raillerie.
Ce qu'elle m'a fait?

ROLLIN.

Oui; dis-le-moi, je te prie.

MERVILLE.

Elle m'aime, monsieur; nous nous aimons tous deux.

ROLLIN.

C'est différent. Tu peux, toi, te croire amoureux;
Avec ou sans raison souvent cela t'arrive;
Mais Constance!... crois-tu sa passion bien vive...?

MERVILLE.

Si je voulais!... mais non, vous ne le saurez pas:
Doit-on aux grands parents tout dire en pareil cas?

ROLLIN.

Oh! tu me fais trembler.

MERVILLE.

Eh! pas tant d'ironie.

ROLLIN.

Viens-tu dans le salon joindre la compagnie?
J'ai du monde.

MERVILLE, à part.

J'attends Constance... J'ai promis...

ROLLIN, en s'en allant.

Se parler franchement, c'est le droit des amis;
Je doute qu'on t'adore, et ce doute t'afflige;
Mais je ne peux pas croire aisément un prodige.
Adieu; tu vas venir nous retrouver?

MERVILLE.

J'y vais.
Les petits jeux sans moi ne commencent jamais.

(Rollin sort.)

SCÈNE VIII.

MERVILLE seul.

Oh! tant qu'il lui plaira, que Rollin me plaisante...
Sa fille va venir... il faudra qu'il consente...
Nous nous cachons de lui; mais il a mérité
Que je punisse ainsi son incrédulité.

SCÈNE IX.

SOPHIE, CONSTANCE, MERVILLE.

MERVILLE, allant au-devant de Constance.

Ah! c'est vous?... je craignais... quel bonheur vous amène?

SOPHIE.

Pour arriver à vous on a bien de la peine.

MERVILLE.

Je ne souffrais pas moins.

SOPHIE.

Nous n'avons qu'un instant:
Constance doit rentrer au salon; on l'attend.

MERVILLE, à Constance.

Vous voulez me parler? vous me cherchez vous-même?...

CONSTANCE.

Il est vrai.

MERVILLE.

Je ressens cette faveur extrême...

SOPHIE.

C'est votre appui qu'ici nous venons implorer.

CONSTANCE.

Et j'en ai grand besoin.

MERVILLE.

Parlez sans différer;
Je vous suis dévoué; soyez-en assurée:
Déja d'un importun je vous ai délivrée:

Le petit architecte ici vous déplaisait;
Vous ne le verrez plus.

SOPHIE.

Comment?... qu'avez-vous fait?

MERVILLE.

Je l'ai congédié.

CONSTANCE.

Vous?

MERVILLE.

Moi. Daignez m'en croire;
Je ne remporte pas une grande victoire.
Entre nous, le jeune homme est tant soit peu poltron;
Il m'a cédé la place.

SOPHIE, à part.

Ah! le vieux fanfaron!
Comme il ment!

(haut.)

Cet exploit était peu nécessaire.

MERVILLE.

Et je sais maintenant ce qui me reste à faire.
Avec mon neveu Charle on songe à vous unir...

CONSTANCE.

Hélas! oui.

MERVILE.

Mon neveu ne peut vous convenir:
Moi, j'en ai déja dit deux mots à votre père.
Si vous refusez Charle, avouez-le, ma chère,
Vous avez un motif qu'aisément j'entrevoi.

CONSTANCE.

Mon motif, c'est que Charle est trop âgé pour moi.

MERVILLE.

Sans doute. Le travail l'a vieilli de bonne heure;
Lui qui sur un bureau toujours courbé demeure,
Il ne peut plus avoir cette légèreté
Que donne la jeunesse, et surtout la gaîté.

SOPHIE.

C'est cela justement. Vous avez l'avantage
De joindre un ton léger aux graces du bel âge;
Jamais aucun travail n'a consumé vos jours;
Aussi vous êtes jeune, et le serez toujours.

MERVILLE.

Eh! mais!... elle est aimable au moins, votre Sophie.
Oh! çà... je suis à vous; ordonnez, je vous prie.

CONSTANCE.

Vraiment!... puis-je espérer?

MERVILLE.

Tout ce qu'il vous plaira,
Tout.

CONSTANCE.

Que vous êtes bon!

MERVILLE.

Je lis dans ces yeux-là
La douce émotion...

CONSTANCE.

Et la reconnaissance.

MERVILLE, en lui prenant la main.

Ah! nous nous entendons!

CONSTANCE.

Je l'espère.

MERVILLE.

Constance!

CONSTANCE.

Je vous devrai....

MERVILLE.

Charmante!... Il faut, à vos genoux,
Que je jure...

(Il se met à genoux.)

CONSTANCE.

Monsieur! qu'est-ce donc? levez-vous;
Mais levez-vous donc.

MERVILLE.

Non: j'attends une réponse.
J'attends que sur mon sort votre bouche prononce:
Dites que votre amour sera le prix du mien.

CONSTANCE.

Tant que vous serez là, je ne vous dirai rien.
Levez-vous... à mes pieds s'il faut que l'on vous trouve...

MERVILLE.

Puisque vous l'exigez... mais qu'est-ce que j'éprouve...?
(à part.)
Aïe! aïe!... quelle douleur tout d'un coup m'a saisi!
Ma sciatique!... ah! Dieu!... je ne puis...

SCÈNE X.

SOPHIE, CONSTANCE, ROLLIN, MERVILLE.

ROLLIN, une lettre à la main, et surprenant Merville aux pieds de Constance.

Mon ami,
Que diantre fais-tu là?

MERVILLE, à part.

Sciatique maudite!

ROLLIN.

Cette attitude-là te dut être interdite...
En ma présence, encor!....

(à Constance, qui sourit.)

Constance, vous riez!
Comment! quand je surprends un amant à vos pieds!

(à Merville.)

Mais relève-toi donc...

MERVILLE, faisant un effort.

Eh! oui, s'il m'est possible.

ROLLIN.

Je vois ce qui te tient... Mon cher, je suis sensible
Au petit accident qui t'arrive... Entre nous,
De quoi t'avises-tu de te mettre à genoux?
Allons... je vais t'aider...

(Il lui donne le bras, et le relève.)

Tu t'y prends bien pour plaire!

MERVILLE.

Parlons vrai. Quel reproche ici peux-tu me faire?
Par où je le devais n'ai-je pas commencé?
C'est à toi que d'abord je me suis adressé;
J'ai formé ma demande en règle... De Constance
Tu peux toi-même ici savoir ce qu'elle pense.

CONSTANCE, vivement.

Ah! mon père le sait.

ROLLIN, à Merville.

Allons, je vois fort bien
Qu'à te parler raison on ne gagnera rien.

MERVILLE.

J'ai la raison pour moi. Bon père de famille,
Tu ne peux pas vouloir sacrifier ta fille;
Elle n'aime point Charle... elle l'eût refusé...

ROLLIN.

Et Charle à mes projets n'est pas moins opposé...

MERVILLE.

Se peut-il?...

ROLLIN.

Oui, vraiment; ton neveu me chagrine;
Je le voulais pour gendre... il aime la cousine,
Madame de Sergi.

CONSTANCE, à Rollin.

Je te l'avais bien dit.

ROLLIN.

C'est là ce que ta mère en ce moment m'écrit.

Elle a de leurs amours reçu la confidence.

MERVILLE.

Cet obstacle détruit accroît mon espérance.

ROLLIN, à Constance.

Cette lettre, sais-tu qui vient de l'apporter?
Le courrier devant moi n'osait se présenter;
Il me l'a fait donner... Ta mère le protége.
Qu'en penses-tu, dis-moi? Comment le recevrai-je?...

(Il lui donne la lettre.)

Tu peux lire.

CONSTANCE, après avoir lu.

Ma mère a daigné l'accueillir...

ROLLIN.

De venir me trouver je l'ai fait avertir.

MERVILLE.

De qui donc parlez-vous?

ROLLIN.

Tu vas le voir paraître:
C'est l'architecte. Il faut te le faire connaître;
Nous n'avons plus sujet de feindre maintenant;
Il n'est point architecte: il s'appelle Linant,
Officier estimé dans le corps du génie;
Une affaire fâcheuse, heureusement finie,
L'avait contraint d'user de ce déguisement;
J'étais dans le secret... Le voici justement.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LINANT.

LINANT, s'avançant timidement.

Monsieur!...

ROLLIN.

Approchez-vous, monsieur le capitaine.

LINANT.

Vous me voyez tremblant, monsieur... et j'ose à peine...
Je sais que j'eus des torts...

ROLLIN.

Paix. Brisons là-dessus,
C'est fait.

LINANT.

Monsieur Merville aussi ne m'en veut plus?

MERVILLE.

Moi? point du tout, mon cher; bannissons tout nuage.
Vous venez à propos pour voir mon mariage...
J'obtiens mademoiselle...

CONSTANCE, à Linant.

Ah! ne le croyez point.

ROLLIN, à Merville.

Désabuse-toi donc une fois sur ce point.

MERVILLE.

Tu m'étonnes... Comment?... quelle serait la cause?...

ROLLIN.

Mon cher, un grand obstacle à tes désirs s'oppose.

Tu pourrais aisément, je crois, le deviner.

MERVILLE.

Serait-ce ?... j'avais su déja le soupçonner !...
Allons !... c'est un rival...

ROLLIN.

Eh ! oui, qu'on te préfère.
On a tort, j'en conviens. Mais, quoi ? je suis bon père.

MERVILLE.

Moi, je n'en reviens pas... c'est vraiment singulier !...
Je le vois... c'est à moi de me sacrifier...

ROLLIN, à Linant.

Monsieur Linant, il faut d'abord se bien connaître ;
Demeurez avec nous ; dans quelque temps peut-être
Nous serons... bons amis.

(Il lui tend la main.)

CONSTANCE.

Ah ! mon père !

LINANT, serrant la main de Rollin.

Ah ! monsieur !
Comment vous exprimer mon respect, mon bonheur ?

ROLLIN.

Ah ! je n'en doute pas.

SOPHIE, accourant du fond du théâtre.

Messieurs, mademoiselle,
Venez ; madame arrive.

ROLLIN.

Ah ! la bonne nouvelle !

SOPHIE.

Et toute la famille aussi qui vient vous voir.

ROLLIN.

Courons les embrasser; courons les recevoir.
Quel plaisir! j'étais loin, ce soir de les attendre!
Ils me font le bon tour de venir me surprendre!
Linant, vous le saviez? vous ne le disiez pas.

LINANT.

Il est vrai; de bien peu j'ai devancé leurs pas.
Mais on m'avait prescrit de garder le silence.

ROLLIN, à Merville.

Voilà ce qui me plaît; voilà ma récompense.
Viens me voir dans leurs bras, Merville, et de nous deux
Tu me diras alors quel est le plus heureux.

(Tous sortent, excepté Merville.)

SCÈNE XII.

MERVILLE, LABROSSE.

LABROSSE, arrivant avec empressement.

Eh! bien! monsieur, souffrez que l'on vous félicite.

MERVILLE, avec humeur.

Sur quoi, nigaud?

LABROSSE.

Eh! mais, sur votre réussite.
A quand le mariage?

MERVILLE.

Eh! tais-toi. Le bavard!

Je retourne à Paris, et plus tôt que plus tard.

LABROSSE.

Ah! j'entends; pour l'hymen vous allez faire emplette
Des bijoux?

MERVILLE.

Paix. Le sot!

LABROSSE, à part.

Mon Dieu! comme il me traite;
Tout flatteur doit s'attendre à de mauvais moments;
Sans cela, le métier aurait trop d'agréments.

MERVILLE.

Rollin est enchanté de son bonheur vulgaire;
Mais ce bonheur est triste et ne me convient guère.
Je n'épouse plus.

LABROSSE.

Bon!

MERVILLE.

Te voilà tout surpris!
Viens, Labrosse, partons; aux plaisirs de Paris
Mon penchant me rappelle; allons, il faut le suivre,
Et dans le tourbillon recommencer à vivre.

LABROSSE.

Monsieur fera bien mieux de demeurer garçon
Et de jouir long-temps de sa belle saison.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LA COMÉDIENNE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois, par les comédiens français ordinaires du Roi, le 6 mars 1816.

PRÉFACE.

Cette comédie, qui a été représentée au Théâtre-Français en mars 1816, avait été composée en 1811, et jouée à la campagne sur un théâtre de société, au mois de juillet 1812. Une très-aimable actrice du théâtre Feydeau, madame Belmont, avait eu la complaisance de se charger du rôle principal; les trois rôles d'hommes étaient remplis par trois hommes de lettres, mes amis, et, aujourd'hui mes confrères à l'Académie: M. Picard était l'un des trois; il jouait Gouvignac. Cette représentation pouvait piquer la curiosité; cependant les choses avaient été arrangées de manière que parmi les quatre à cinq cents spectateurs qui y assistèrent, il n'y en avait qu'un très-petit nombre qui fussent dans le secret; la plupart, inconnus à l'auteur, ne le connaissaient point, et ne savaient pas même, quand on leva la toile, quelle pièce on allait leur donner: on

s'était prêté en cela à mon désir d'essayer l'ouvrage sur un auditoire dont aucune prévention n'altérât l'impartialité : cet essai fut avantageux à ma comédie, et l'on ne manqua pas de terminer les compliments que l'on voulut bien m'adresser par me dire qu'elle réussirait sûrement au Théâtre-Français.

Les journaux du temps parlèrent de cette représentation, et invitèrent aussi l'auteur à donner sa pièce au public.

Toutefois, je ne me pressai point, et ce ne fut qu'à la fin de 1814 que je lus ma pièce aux comédiens français. Cet ouvrage, qu'on a depuis accusé d'être une apologie beaucoup trop flatteuse de leur profession, leur en parut, à la première lecture, une sanglante satire, tellement que, par ce seul motif, j'éprouvai quelques difficultés pour sa réception, et qu'il s'en fallut de peu que ma pièce et moi ne fussions très-poliment éconduits.

J'avais eu tout simplement l'intention de m'amuser et de faire une comédie dont le sujet et les détails pourraient piquer par leur nouveauté.

On a essayé quelquefois de mettre sur la scène la manière de vivre des comédiens chez eux et

entre eux, les prétentions, les rivalités, etc.... On y a rarement réussi : j'espérais en sortir à mon honneur, et il me paraissait gai de composer une pièce dans laquelle les comédiens, qui divertissent tous les jours le public aux dépens de toutes les classes de la société, le feraient enfin rire une fois à leurs propres dépens.

La situation de mon major, sévère pour autrui, mais indulgent pour soi, condamnant le projet de mariage de son neveu avec la fille d'un comédien, et se décidant lui-même à épouser une comédienne, me semblait offrir un contraste qui ne pouvait manquer d'amener quelques scènes comiques.

La morale de la pièce, si morale y avait, devait être celle de la fable de *l'Écrevisse et sa Fille :*

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
Comme tu vas, bon dieu ! Ne peux-tu marcher droit ?
Eh ! comme vous allez vous-même ! dit la fille.

C'était encore, si l'on veut, la fable de la *Besace :*

Tous tant que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous.

Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui;
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Ma comédie ayant eu du succès, il a bien fallu fouiller dans la poche de devant pour lui trouver des défauts. Encore, si l'on se fût borné à des critiques littéraires!

Mais on a prêté à l'auteur des intentions qu'il n'avait point eues, et qu'on a pris soin d'envenimer et de noircir; on a traité la chose avec une gravité bouffonne; on a voulu faire du succès un scandale, et de la pièce un délit.

D'abord elle avait été composée exprès pour les circonstances de 1816; cela était évident.

L'auteur avait ridiculisé, avili M. de Gouvignac, un gentilhomme périgourdin, et par conséquent, il avait voulu jeter du ridicule et de l'odieux sur tous les gentilshommes et sur l'institution de la noblesse.

J'ai heureusement, pour détruire la première inculpation, le fait connu et public que ma pièce était composée en 1811; qu'elle a été jouée devant cinq cents personnes en 1812; donc elle n'a pas

été faite exprès pour les circonstances de 1816.

M. de Gouvignac, dans ma comédie, est bien un peu ridicule, sans doute; et pourquoi ne le serait-il pas? Le *Misanthrope* l'est bien! Quel est le but de la comédie, sinon de faire rire? Pour avili, il ne l'est point assurément, à moins qu'on ne soit vil pour aimer une femme aimable jusqu'à en avoir la tête tournée.

On n'avait pas cru, jusqu'à présent, que cela rendît un homme méprisable; et beaucoup d'honnêtes gens, beaucoup de gens d'esprit, savent, par expérience, qu'on peut même, en pareil cas, être une dupe sans être un sot.

Que serait-ce donc, si j'avais fait *Pourceaugnac?* si j'avais mis sur la scène *le baron de Sotenville*, et cet homme de qualité, *Dorante*, qui parle dans la chambre du roi, et qui vient jouer chez M. Jourdain le rôle d'un vil escroc? Et tous les marquis de Molière ne sont-ils pas très-ridicules et très-impertinents?

Et ne rit-on pas tous les jours du gentilhomme *Ménechme*, qui se vante si grossièrement et si plaisamment de son ignorance?

Je n'ai jamais mis le nez dans un livre:

Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire et signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

Il serait aisé de trouver cent autres exemples.

Si donc j'avais mis sur la scène un gentilhomme excessivement ridicule et sot, si je l'avais même avili, je n'aurais fait que suivre l'exemple donné par nos prédécesseurs et nos maîtres ; je n'aurais fait qu'user du droit acquis à tout auteur comique. Si chaque classe de la société, si chaque profession avait le privilége de ne jamais fournir à la comédie un personnage ridicule, où la comédie irait-elle chercher ses modèles ? Qui que ce soit ne peut raisonnablement se fâcher de peintures générales, qui ne sont le portrait de personne en particulier.

Que fait à l'institution de la noblesse qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas, dans une comédie en trois actes, un gentilhomme qui veut empêcher son neveu de faire ce qu'il appelle une sottise, et qui en même temps se dispose à en faire une plus grande ? Quand cette comédie aura été applaudie, la science du blason sera-t-elle en péril ? et les nobles qui se conduiront noblement seront-ils moins respectables et moins respectés ?

On a accusé ma *Comédienne* d'être un pièce de circonstance ; franchement, ce sont la plupart des critiques qu'on a faites qui ont été de circonstance; dans un autre temps, on ne s'en fût pas avisé.

Je citais tout à l'heure des vers des *Ménechmes ;* ils me font souvenir de la pédantesque importance qu'un journaliste a voulu mettre à un vers assez comique de ma pièce :

Cicéron !... Cicéron n'était pas gentilhomme.

Il a pris des airs d'érudit, il a essayé de prouver gravement que Cicéron était d'une famille noble, ancienne ; qu'il était patricien, et que, par conséquent, il ne fallait pas rire de ce que dit M. de Gouvignac.

Je soupçonne mon docte critique d'avoir oublié ce qu'il a dû apprendre au collége ; pour le remettre sur la voie, je lui citerai le fameux et admirable passage de Juvénal :

Hic novus Arpinas, ignobilis et modò Romæ
Municipalis eques.... *

(Sat. VIII, v. 237.)

« Cet homme nouveau d'Arpinum, cet homme

* Il ne faut pas que le mot *eques* (*chevalier*) induise en erreur. Ce

« d'une basse origine, ce chevalier d'une petite « ville municipale, établi nouvellement à Rome, » fut celui qui sauva la patrie de la fureur des Catilina et des Céthégus, descendus des plus nobles aïeux.

Je ne veux pas faire le savant; on n'a pas besoin de l'être pour avoir au moins entendu dire qu'à la vérité quelques écrivains ont donné à Cicéron une origine illustre et même royale; mais que, d'après l'autorité des meilleurs historiens, * d'après Cicéron lui-même, il était *homo novus*, un *homme nouveau:* on appelait ainsi celui dont aucun ascendant n'avait rempli une des premières magistratures qui donnaient droit à la chaire

nom, qui était autrefois parmi nous réservé aux nobles, désignait chez les Romains des citoyens qui n'étaient ni sénateurs, ni patriciens : leur fonction principale était de faire rentrer les deniers publics. On pouvait être placé dans l'ordre des chevaliers, à Rome, quand on possédait une fortune de 400 mille sesterces, un peu plus de 40 mille francs de notre monnaie. Il en fallait moins pour être chevalier dans une ville municipale, comme Arpinum, lieu natal de Cicéron.

* Plutarque. *Vie de Démosthène* (au commencement). Sallust. *De Bello Catil.* Patercul. *Lib. II, cap.* 34. Cicero. *De Lege agrari contra Rullum, II* (*in exord.*) *Brut. seu de Clar. orator., cap.* 15, *etc.*

curule; Cicéron était dans ce cas, sa famille était seulement assez ancienne dans l'ordre des chevaliers.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire de la bévue de mon aristarque, qui paraît n'avoir pas soupçonné qu'entre un patricien romain, un sénateur, un consul de Rome, et un gentilhomme des temps modernes et de féodale origine, il y a beaucoup et de très-grandes différences. Cela pourrait faire croire qu'il a oublié l'histoire romaine et la nôtre, comme il a oublié ses auteurs latins.

Lorsqu'il s'agit de Cicéron, c'est-à-dire, d'un des plus grands hommes qui aient existé, il y a une sorte de ridicule à s'occuper de savoir s'il était noble de naissance. C'est cela même qui rend plaisant le vers sur lequel on m'a fait une si mauvaise querelle. Homère, Pythagore, Platon, étaient-ils ce qu'on appelle des hommes comme il faut, des hommes de bonne maison? Voilà de belles questions, et que je recommande aux savants. Voudra-t-on savoir quelque jour si Corneille et Voltaire ont été gentilshommes? Et si l'on vient à prouver qu'ils l'étaient, leur tiendra-

t-on grand compte de cette qualité? Qu'est-ce qu'elle ajoutera à leur gloire? Pourrait-on me le dire?

Mais laissons cette digression, et revenons.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on tourmente ainsi les auteurs comiques, et que, pour les punir d'avoir amusé par leurs ouvrages, on calomnie leurs intentions. Boileau nous a conservé, dans son *Épître à Racine*, le souvenir de ce qui se passait, du temps de Molière, aux représentations de ses chefs-d'œuvre :

Le commandeur voulait la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortait au second acte;
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.

On m'a intenté une autre accusation presque aussi grave et tout aussi bien fondée que la première.

J'ai trop relevé, a-t-on dit, la profession de comédien; j'en ai trop fait l'éloge, j'ai paru désapprouver et combattre le préjugé qui, parmi nous, était contraire à cette profession.

Il me semble que je puis répondre aux censeurs : Vous blâmez précisément ce que vous devriez approuver ; n'avez-vous jamais appris dans Horace, dans Boileau, que l'auteur comique doit faire parler ses personnages d'après leur âge, leurs mœurs, leur situation, leurs passions? Examinez un peu quels sont les acteurs de ma pièce qui donnent des éloges à l'art du comédien ; dans quelle situation ils se trouvent au moment où ils les donnent, et vous conviendrez que j'ai suivi le précepte : *Notandi sunt tibi mores.*

Ne connaîtriez-vous point, par hasard, la tragédie de *Saint-Genest*, comédien et martyr, par Rotrou ; *l'Illusion comique*, de P. Corneille ; *l'impromptu de Campagne*, de Poisson ; *Ésope à la ville*, de Boursault, etc.

Dans toutes ces pièces, et probablement dans d'autres encore que je ne me rappelle pas pour l'instant, l'art du comédien est élevé fort haut dans de belles tirades, qui sûrement étaient très-applaudies par les spectateurs, quoique le préjugé eût alors plus d'empire qu'il n'en conserve de nos jours, où il faut convenir qu'il est fort affaibli, sinon détruit entièrement.

Molière, avec tout son génie et tout son talent, ne fut point de l'Académie française; et il paraît que s'il n'y fut pas reçu, ce fut seulement parce qu'il était comédien.

Mais dans le dix-huitième siècle, l'Académie fit en quelque sorte réparation à sa mémoire; et elle s'honora elle-même en plaçant le buste de ce grand homme dans le lieu de ses séances, avec cette inscription : *Molière académicien après sa mort.* *

L'Académie se mit, en cela, au-dessus du préjugé, ou, pour mieux dire, elle ne fit que suivre les progrès de l'opinion.

On ne sera pas obligé de faire cette réparation tardive à la mémoire de ceux de nos académiciens vivants qui ont été de la profession de Molière, et qui, ayant aussi composé des comédies, ont marché snr ses traces avec succès.

Il ne faut que jeter les yeux autour de nous, pour juger par mille autres circonstances qu'on ne pense plus qu'il y ait de la honte à exécuter

* On y ajouta ce vers :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

en public, à embellir par le jeu et par la diction des ouvrages qu'il y a de la gloire à composer.

Je n'ai pas eu certainement l'intention de dénigrer une profession qui exige des talents rares et fort dignes de louange et d'estime ; ce dénigrement, de la part d'un auteur dramatique, serait une absurde ingratitude.

Je ne m'en suis pas rendu coupable ; mais j'ai composé ma fable de manière à n'avoir pas besoin de discuter le préjugé en lui-même : mon dénouement laisse la question indécise. Remarquez donc, s'il vous plaît, mes chers censeurs, que la jeune personne recherchée par Sainville n'est point comédienne et ne l'a jamais été ; remarquez qu'elle est seulement la fille d'un comédien, mort depuis plusieurs années, laissant la double réputation d'un grand talent et d'une honnêteté parfaite ; remarquez que M. de Gouvignac n'épouse point madame Belval ; remarquez que, dans le petit rôle de Cléofile, dans celui de la femme de chambre, il y a quelques traits..... ; mais vous avez assez d'esprit pour qu'il ne faille pas tout vous dire.

Malgré les contrariétés par lesquelles on a vou-

lu me faire expier le réussite de ma comédie, je ne suis point fâché de l'avoir composée; son succès a surpassé mon attente modeste ; il est vrai que j'en dois restituer une grande partie aux acteurs, et je fais cette restitution avec plaisir ; il est impossible de porter plus loin la perfection de l'art et le charme de l'illusion que ne l'a fait mademoiselle Mars dans le rôle de madame Bélval ; tout ce qu'on dit d'agréable à celle-ci dans la pièce a paru convenir si bien à l'actrice, qu'on n'a pas douté un instant que je n'eusse fait ce rôle exprès pour elle, et qu'on ne manque jamais de lui appliquer, par des applaudissements unanimes, des vers et des mots, qui pour une autre ressembleraient à des flatteries, et qui pour elle ne sont que des vérités. J'avoue hautement toutes les obligations que j'ai à cette inimitable actrice ; je pourrai chercher à en contracter de nouvelles, en lui offrant d'autres rôles à embellir, à moins que le bon sens ne me revienne tout-à-fait, et ne me guérisse de la maladie de travailler pour le théâtre.

Il est un peu dur, en effet, de se voir attaqué, harcelé, signalé comme un ennemi de l'ordre

public et de la morale, et cela pour une malheureuse comédie qui a eu le bonheur de réussir!... En vérité, quand j'y songe, il me semble que, pour s'obstiner à suivre une carrière dans laquelle on est condamné à marcher sur des épines, il faut être atteint soi-même d'une manie assez ridicule, et que l'auteur devrait commencer par se mettre en comédie. Après tout, il y a beaucoup d'autres folies moins gaies et plus malfaisantes que celles-là.

P. S. Sainville n'a pas toujours été un militaire; j'en avais fait d'abord un avocat; j'ai craint ensuite que l'habit de cette profession ne parût trop grave chez madame Belval, et il m'a semblé plus naturel que le neveu de M. de Gouvignac fût militaire comme lui. Toutefois il faut convenir que l'espèce de plaidoyer que fait le jeune homme en faveur de l'art de la déclamation, que son enthousiasme pour Cicéron et les éloges qu'il prodigue à ce grand orateur étaient mieux placés dans la bouche d'un avocat. Plusieurs de mes amis sont fâchés que j'aie fait quitter à Sainville la robe pour l'épée, et prétendent que la contexture même de ma pièce y a perdu quelque chose.

Pour les satisfaire, et peut-être aussi pour conserver quelques détails que j'avais été obligé de sacrifier, je rétablis, dans des variantes, le rôle de Sainville, *avocat;* si jamais on s'amuse à jouer la pièce en société, l'acteur qui se chargera de ce rôle pourra choisir entre les deux costumes.

LA COMÉDIENNE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES.

MADAME BELVAL, première actrice du théâtre de Bordeaux.

M. DE GOUVIGNAC, ancien major d'infanterie.

SAINVILLE, son neveu, jeune officier.

DARICOUR, directeur du théâtre de Bordeaux, et jouant les financiers.

HENRIETTE, pupille de Daricour, aimée de Sainville.

CLÉOFILE, jeune actrice du théâtre de Bordeaux.

AGATHE, femme de chambre de madame Belval.

La scène est à Bordeaux, chez madame Belval.

LA COMÉDIENNE

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

HENRIETTE, AGATHE.

HENRIETTE.

Elle m'a fait prier de venir ce matin.

AGATHE, avec l'accent gascon.

Jé lé sais. Sûrément c'est dans un bon dessein.
Car madamé vous aime on né peut davantage.
Hé donc, madémoiselle, à quand lé mariage?

HENRIETTE.

Lequel?

AGATHE.

Lé vôtre. On peut à moi sé confier.

Jé suis dans la maison dépuis un mois entier;
Madame, en voyageant, mé prit à Carcassonne;
Jé m'intéresse à vous.

HENRIETTE.

Ah! vous êtes trop bonne.

AGATHE.

Et curieuse un peu; c'est un bonheur pour moi
Dé savoir eé qué fait lé mondé qué jé voi!
Dé Bordeaux ma maîtresse est la première actrice,
Et pour mé contenter ma placé m'est propice!
Au théâtre, au logis, j'écouté les discours,
Et j'entends raconter cent choses tous les jours,
Amours, rivalités, inconstances, ruptures;
Céla fait bien souvent dé drôles d'aventures!
Et cé qu'on dit tout haut, et eé qu'on dit tout bas!
Jé sais tout, en un mot; jé n'en abusé pas.
Ainsi, né craignez rien. Jé connais votre affaire.

HENRIETTE.

Qui vous a dit?...

AGATHE.

Jé sais eé qui vous est contraire. *
Un aimable officier veut être votre époux;
Mais son oncle y répugne, et s'en met en courroux;
Monsur dé Gouvignac (c'est ainsi qu'il sé nomme),
A causé qu'il est riche, et sé croit gentilhomme,
Vous réproché, dit-on, qué vous manquez dé bien,

* Voyez la variante (*a*) à la fin de la pièce.

Et qué feu votré père était comédien.

HENRIETTE.

Mais comment savez-vous tout cela, je vous prie?

AGATHE.

Céla peut s'appéler séeret dé comédie,
Qué tout lé mondé sait; mais chacun, Dieu merci,
Sé moqué bien dé l'oncle, et prend votré parti;
On né dit qué du bien de vous, dé votré mère;
C'était un grand acteur qué défunt votre père!
Et qué lé Gouvignac disé eé qu'il voudra;
D'état, je n'en vois point plus beau qué célui-là!
Régardez ma maîtresse, et l'éclat qu'ellé jette
Au double emploi dé reine et dé grandé coquette!
On né voit qué son nom remplir tous les journaux;
Fait-on pour elle assez dé vers, dé madrigaux,
Dé couplets? en tous lieux on chanté ses éloges;
Son aspect met en feu lé parterre et les loges;
Bientôt, dé nos talents comme on connaît lé prix,
Nous quitterons Bordeaux pour aller à Paris;
Nous attendons un ordre; il né faut en rien dire.

HENRIETTE.

Oh! non. N'ayez pas peur.

AGATHE.

Tant dé gloiré m'inspire
Un désir dont il faut qué jé vous fasse part.
Vous pouvez m'y servir.

HENRIETTE.

Qui? moi? par quel hasard?

AGATHE.

Monsur votré tuteur...

HENRIETTE.

Darieour?

AGATHE.

Oui; lui-même
Est ici directeur du théâtre; il vous aime...

HENRIETTE.

Eh bien?

AGATHE.

Sans voir madame, il vient dé s'en aller,
Et moi, jé n'ai pas eu lé temps dé lui parler;
Il vénait nous presser; mais il perdait sa peine:
Car nous né jouerons pas cé soir, j'en suis certaine.

HENRIETTE.

J'aurais voulu le voir.

AGATHE.

Il réviendra bientôt.
Vous lui dévriez bien glisser un pétit mot
En ma faveur...

HENRIETTE.

Pourquoi?

AGATHE.

J'ai bésoin qu'on m'appuie.

HENRIETTE.

Que voulez-vous?

AGATHE.

Jé veux jouer la comédie.

HENRIETTE, souriant.

Ah! ah! jouer...!

AGATHE.

J'aurais dessein dé débuter.
Quand ma maîtresse apprend, jé la fais répéter;
Et jé jouerais fort bien, surtout dans le tragique.

HENRIETTE.

Oh! oui.

AGATHE.

J'ai des moyens; d'abord, quant au physique,
Il né déplaira pas, jé crois.

HENRIETTE.

Non; mais l'accent?
Hein?

AGATHE.

L'açent...? j'en ai peu; quelqués mots, en passant,
Croyez-vous...? cé n'est rien; et quand on a dé l'ame,
C'est là l'essentiel, à cé qué dit madame;
Et dé l'amé! j'en ai! jé mé sens enflammer,
Quand j'écoute au logis madame déclamer.
Tous les soirs, sans manquer, jé vais dans les coulisses.
Jé l'entends applaudir. Cé sont là mes délices.
Jugez commé mon cœur dé plaisir bondira,
Lorsqué cé séra moi qué l'on applaudira.

(On entend sonner.)

HENRIETTE.

Oui; mais, en attendant, ou vous somme, ma chère.

AGATHE.

J'y vais. Jé récommande à vos soins mon affaire.

Faites-moi jouer Phèdre, Hermione, et comptez
Qué ces rôles pour vous séront des nouveautés.

SCÈNE II.

HENRIETTE seule.

Elle est folle, je pense! Où va-t-elle prétendre?
Il faut que j'aie, un jour, le plaisir de l'entendre!
Ce serait une scène amusante, je croi!
Mais madame Belval, que veut-elle de moi?
Elle va me parler, peut-être, de Sainville,
Et me causer encore un chagrin inutile!
Je ne dois plus le voir... Ah! grand Dieu! le voici.

SCÈNE III.

HENRIETTE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Henriette!

HENRIETTE.

C'est vous? vous me saviez ici?
Vous m'y cherchiez?

SAINVILLE.

Moi? non. Soyez-en bien certaine.
Je sais que ce serait vous causer trop de peine.

HENRIETTE.

A moi, monsieur?

SAINVILLE.

Chez vous, du moins, je n'irai plus;
Depuis dix jours entiers n'en suis-je pas exclus?

HENRIETTE.

J'ai suivi les conseils et l'ordre de ma mère.

SAINVILLE.

Vous souscrivez sans peine à cet ordre sévère.

HENRIETTE.

Ne pouvant être à vous, j'ai fait ce que j'ai dû.

SAINVILLE.

Ah! vous seriez à moi, si vous l'aviez voulu.
Afin de m'engager d'une manière expresse,
Ne vous avais-je pas offert une promesse?
Ainsi, par l'honneur même, à vos lois enchaîné...

HENRIETTE.

Et votre oncle jamais ne vous l'eût pardonné.
Vous m'avez dit souvent qu'il vous servit de père;
Pouviez-vous avec lui ne pas être sincère?
Non; ma mère eut raison d'exiger franchement
Que vous eussiez d'abord son plein consentement.
Il vous l'a refusé; ce refus nous sépare.

SAINVILLE.

J'ai déja trop souffert de son refus barbare. *

HENRIETTE.

Votre oncle, riche, et fier d'un nom qu'il croit très-beau,
Ancien militaire, et seigneur de château...

* Voyez la variante (*b*) à la fin de la pièce.

SAINVILLE.

De s'allier à vous qui ne se ferait gloire?

HENRIETTE.

Non, non, je ne sais point ainsi m'en faire accroire.
Soumettons-nous, Sainville, à la nécessité.

SAINVILLE.

Vous tenez ce langage avec tranquillité.
Non, je n'ai jamais eu le bonheur de vous plaire;
Plus que mon oncle encor votre cœur m'est contraire?
Non, vous ne m'aimez point, et votre ame en secret
N'éprouve, en me quittant, ni chagrin, ni regret;
Et que sais-je...? elle en est satisfaite, peut-être...?

HENRIETTE.

Croyez-le, j'y consens; c'est fort bien me connaître.

SCÈNE IV.

HENRIETTE, MADAME BELVAL, en déshabillé du matin, très-élégant; AGATHE, SAINVILLE.

MADAME BELVAL, parlant à sa femme de chambre.

Mademoiselle Agathe, allez; de point en point
Faites suivre cet ordre; et qu'on n'y manque point.

(Agathe sort.)

Eh bien je trouve ici fort bonne compagnie;
Où donc est Daricour?

(à Henriette.)

Bonjour, ma chère amie.

Comment va votre mère...? Embrassez-moi, mon cœur.

HENRIETTE.

Ma mère est assez bien; vous lui faites honneur.

MADAME BELVAL.

Eh! mais, qu'avez-vous donc? je lis sur vos visages
Certain air de chagrin... D'où viennent ces nuages?

HENRIETTE.

Monsieur dans ses discours sait peu me ménager.

SAINVILLE.

Mademoiselle aussi se plaît à m'affliger.

MADAME BELVAL.

Ah! vous êtes brouillés...! La moindre bagatelle
Souvent chez les amants fait naître une querelle;
Ce n'est pas cet instant que vous deviez choisir;
Quand l'ennemi s'avance, il faut se réunir.

SAINVILLE.

Quel ennemi...? Comment?

MADAME BELVAL.

Redoutez sa colère.
C'est votre oncle, en un mot, que vous n'attendiez guère.

HENRIETTE.

Monsieur de Gouvignac?

SAINVILLE.

Quoi! mon oncle est ici?

MADAME BELVAL.

Depuis hier matin.

SAINVILLE.

Sans m'avoir averti!

MADAME BELVAL.

Figurez-vous qu'hier, en traversant la rue,
J'en ai fait tout à coup la rencontre imprévue;
Nous nous sommes tous deux à l'instant reconnus,
Quoique depuis quinze ans nous ne nous fussions vus.
Oui, de notre amitié la date est ancienne,
Et me vieillit un peu; mais qu'à cela ne tienne.
Je restai veuve alors; dans mon affliction
Le major entreprit ma consolation; *
Il y mettait du zèle!...

SAINVILLE.

Il a l'humeur galante!

MADAME BELVAL.

Si je l'avais voulu, je serais votre tante.

SAINVILLE.

Oh! que je le voudrais!

MADAME BELVAL.

L'oncle n'est point changé;
Toujours l'air jeune et vif, le maintien dégagé,
Toujours un ton aimable, un obligeant langage...

SAINVILLE.

Qui donc l'a décidé soudain à ce voyage?

MADAME BELVAL.

Eh! manque-t-on de gens empressés, indiscrets,
Recueillant, répandant tous les bruits, faux ou vrais?
Il a reçu l'avis que, bravant sa défense,

* Voyez la variante (*c*) à la fin de la pièce.

Vous alliez contracter l'hymen dont il s'offense;
Et d'un si grand malheur voulant vous préserver,
Le cher oncle à Bordeaux s'est hâté d'arriver;
Sans vous en prévenir, et pour mieux vous surprendre,
C'est en hôtel garni qu'il est allé descendre.

SAINVILLE.

Il vous a donc conté...?

MADAME BELVAL.

Ce que je savais bien.
Vous avez fait long-temps les frais de l'entretien.

SAINVILLE.

A ses vieux préjugés vous avez fait la guerre?

MADAME BELVAL.

Non; j'ai pris le parti d'écouter, de me taire; *
Il ne se gênait pas; moi, je trouvais plaisant
Que, ne se doutant pas de mon état présent,
De tant de confiance il me donnât la preuve;
De son ami Courmon il me croit encor veuve;
A Grenoble autrefois je le voyais souvent;
Il s'y trouvait alors avec son régiment...

SAINVILLE.

Et viendra-t-il vous voir?

MADAME BELVAL.

Dès ce matin, peut-être.

SAINVILLE.

Mais sa visite ici va lui faire connaître

* Voyez la variante (*d*) à la fin de la pièce.

Ce que vous lui cachez, votre état, votre nom.

MADAME BELVAL.

Oh! j'ai fait à mes gens avec soin leur leçon;
Ils diront ce qu'il faut.

SAINVILLE.

Ce léger artifice
Pourrait, si vous vouliez, nous devenir propice.

MADAME BELVAL.

Oui, j'avais eu dessein d'abord de vous servir;
Aux peines des amants mon cœur doit compatir;
Mais ce soin à présent vous est peu nécessaire.

HENRIETTE.

Et par quelle raison?

MADAME BELVAL.

La raison est bien claire.
Je vous affligerais, si j'allais m'en mêler;
Vous êtiez tout à l'heure en train de quereller.

SAINVILLE.

J'avais tort; Henriette a sujet de se plaindre.

HENRIETTE.

Non. Je vous ai fâché; j'aurais dû me contraindre. *

MADAME BELVAL.

Allons; fort bien. Sur moi vous pouvez donc compter.

* Voyez la variante (*e*) à la fin de la pièce.

SCÈNE V.

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE.

Monsur dé Gouvignac, madamé, va monter.
Il est là-bas.

MADAME BELVAL.

Déja! tant mieux, vraiment. Qu'il vienne.
Est-ce bien lui?

AGATHE.

Lui-même. On l'a connu sans peine:
Comme il a démandé madamé dé Courmon...

HENRIETTE.

Je vais m'enfuir bien vite.

MADAME BELVAL.

Eh! non; ma belle, non.
Il ne vous connaît pas; demeurez, je vous prie.
Je vous ai fait venir tout exprès.

HENRIETTE.

De ma vie
Je n'eus autant de peur.

MADAME BELVAL, à Sainville.

Et vous, restez aussi.

SAINVILLE.

Que va dire mon onele, en me trouvant ici?
Moi-même que dirai-je? et s'il veut que j'explique...*

* Voyez la variante (*f*) à la fin de la pièce.

MADAME BELVAL.

L'occasion pourra vous fournir la réplique.
Un prétexte suffit. Je vous seconderai.
Du courage.

HENRIETTE.

Ah! bon Dieu! pour moi, je me tairai.

MADAME BELVAL.

Faites-le donc venir, Agathe.

AGATHE.

Il vient lui-même.

(Agathe sort.)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, MADAME BELVAL, M. DE GOUVIGNAC, SAINVILLE.

M. DE GOUVIGNAC.

Belle dame, pour moi c'est un bonheur extrême!
J'étais bien empressé de vous faire ma cour;
Vous me l'avez permis, et, dès le premier jour,
Dès le matin j'arrive...

MADAME BELVAL.

Et je suis enchantée
De vous voir, cher major; je m'étais bien flattée
Que vous n'oublieriez pas...

M. DE GOUVIGNAC, se retournant.

Que vois-je! mon neveu!

Ah! vous voilà, monsieur! je m'attendais si peu...!

SAINVILLE.

Mon oncle, ma surprise est égale à la vôtre.
Nous n'avions pas compté nous voir ici l'un l'autre.

M. DE GOUVIGNAC.

Moi, je viens de chez vous.

SAINVILLE.

Mon Dieu! si j'avais su
Mon cher oncle à Bordeaux, vers lui j'aurais couru.
Mais pourquoi donc chez moi ne pas venir descendre?
N'y pas loger?

M. DE GOUVIGNAC.

Pourquoi? vous devez le comprendre. *

(à madame Belval.)

Mais, mon neveu, comment est-il connu de vous?

MADAME BELVAL.

Comment...? la connaissance est nouvelle entre nous.
J'ai donné cet hiver quelques bals pour ma nièce,
Et j'y réunissais une aimable jeunesse.
Monsieur m'a fait l'honneur d'y venir, et depuis
Je l'ai vu quelquefois.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! je m'en réjouis.
Pour lui c'est un bonheur. Ce neveu peu docile,
Dont je vous ai parlé, le voilà; c'est Sainville.

* Voyez la variante (g) à la fin de la pièce,

MADAME BELVAL.

Est-il vrai....? j'étais loin d'en avoir le soupçon;
Vous ne m'avez hier pas prononcé son nom.

M. DE GOUVIGNAC.

Cela se peut.

(à Sainville.)

Tu veux faire un beau mariage...?

SAINVILLE.

Mon oncle...!

M. DE GOUVIGNAC.

Me voilà. L'objet de mon voyage
Est de t'en empêcher; prends-en bien ton parti;
Mon caractère s'est rarement démenti;
Et quand j'ai dans ma tête arrêté quelque chose,
Je n'en démords jamais qu'à bonne et juste cause.

MADAME BELVAL.

Et vous faites fort bien. *

M. DE GOUVIGNAC.

Pour rompre son dessein,
Je compte de Bordeaux l'emmener dès demain;
Car, si je l'y laissais...! il ferait la folie!
De chimères d'amour sa cervelle est remplie.
Madame, combattez son caprice fatal,
Et des comédiens dites-lui bien du mal.

MADAME BELVAL.

Vraiment! sans chercher loin, je saurais bien qu'en dire.

* Voyez la variante (*h*) à la fin de la pièce.

Tenez, tous les états prêtent à la satire ; *
Laissons donc ce sujet qui vous met en souci ;
Je veux vous présenter ma nièce que voici.

(à Henriette.)

Approchez.

M. DE GOUVIGNAC.

Dans ses traits on voit l'air de famille.

MADAME BELVAL.

D'une sœur que j'aimais elle est la seule fille.

M. DE GOUVIGNAC.

On ne peut pas la voir sans y prendre intérêt.

MADAME BELVAL.

Répondez, Rosalie.

HENRIETTE, en tremblant.

Ah ! si monsieur promet
De me vouloir du bien, je serai satisfaite.

M. DE GOUVIGNAC.

Un air plein de décence ! une grâce parfaite !

HENRIETTE.

Vous me flattez, monsieur, et vous êtes trop bon.

M. DE GOUVIGNAC.

Elle est charmante ! Oh ! çà, madame de Courmon,
Vous pouvez bien penser si mon ame est ravie,
Si je suis satisfait... ! retrouver une amie
Dont je gardai toujours un profond souvenir,
C'est un bonheur si grand... ! c'est un si doux plaisir... !

* Voyez la variante (*i*) à la fin de la pièce.

MADAME BELVAL.

Je n'en ressens pas moins, major, je vous assure.

M. DE GOUVIGNAC.

Mes vœux seraient comblés dans cette conjoncture,
Si monsieur mon neveu, que j'aime comme un fils,
Se rendait sage un peu, grace à vos bons avis.
Oui, que de son erreur désormais il revienne,
Sans s'attacher au char d'une comédienne....

HENRIETTE, vivement.

Elle ne l'est pas.

M. DE GOUVIGNAC.

Non... ? comment le savez-vous ?

MADAME BELVAL.

C'est que... le bruit public... est venu jusqu'à nous...
On en parle... l'histoire est assez remarquable...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh ! oui. Tout cet éclat m'est fort désagréable.

MADAME BELVAL.

De la jeune personne on dit beaucoup de bien.

M. DE GOUVIGNAC.

Que vous importe, à vous... ? cela ne vous fait rien.
On a tort.

SAINVILLE.

Je suis loin de vouloir vous déplaire,
Mon oncle ; mais souffrez du moins qu'on vous éclaire.
Vous êtes prévenu, vous êtes irrité ;
Moi, je dois faire ici parler la vérité.
Loin de me tendre un piége, et la mère et la fille

Refusent l'alliance avec votre famille ;
Leur cœur est noble et fier, et point intéressé ;
Et par elles c'est moi qui me vois repoussé :
Depuis dix jours entiers leur porte m'est fermée...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh bien ! tant mieux ; ma crainte est quelque peu calmée.
Tu pourras l'oublier en ne la voyant plus.

SAINVILLE.

L'oublier ! j'y ferais des efforts superflus.
Je ne trahirai point la foi que j'ai jurée,
Et ma chère Henriette en peut être assurée.

M. DE GOUVIGNAC.

Monsieur, promettez-moi très-positivement
De ne la plus revoir.

MADAME BELVAL, à Sainville.

Pas plus qu'en ce moment ?

SAINVILLE.

Pour cela, j'y consens.

M. DE GOUVIGNAC.

C'est fort bien. Chez madame,
Venez assidument : là, sans craindre aucun blâme,
Sans danger, rencontrant les vertus, la candeur...

SAINVILLE.

Mon oncle, assurément, j'y viendrai de bon cœur.*

MADAME BELVAL.

Vous me ferez plaisir.

* Voyez la variante (*k*) à la fin de la pièce.

M. DE GOUVIGNAC.

C'est ma loi très-expresse :
Songez bien à la suivre.

(bas à madame Belval)

A votre aimable nièce
Je voudrais qu'il pût plaire.

MADAME BELVAL, bas au major.

Elle est à votre gré,
A ce qu'il me paraît?

M. DE GOUVIGNAC, de même.

Très-fort.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DARICOUR, se disputant au fond du théâtre avec AGATHE, qui veut l'empêcher d'entrer.

DARICOUR.

Eh! j'entrerai.

AGATHE.

Mais, Monsur...!

DARICOUR.

Laissez-donc; il faut que je la voie,
Et tout de suite encore : est-ce moi qu'on renvoie?

M. DE GOUVIGNAC.

D'où vient donc tout ce bruit?

MADAME BELVAL, à part.

O ciel! c'est Daricour!
C'est notre directeur! comment faire!

DARICOUR, à madame Belval.

Bonjour.

MADAME BELVAL, à part.

Comment le prévenir!

(Agathe sort.)

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, DARICOUR, MADAME BELVAL, M. DE GOUVIGNAC, SAINVILLE.

DARICOUR, à madame Belval.

Bonjour, ma chère amie.

M. DE GOUVIGNAC, à part.

Sa chère amie!

MADAME BELVAL.

Ici je suis en compagnie.

DARICOUR.

Je le vois bien.

MADAME BELVAL, à Daricour.

Voici monsieur de Gouvignac.
Dont le château n'est pas bien loin de Bergerac,
Et d'hier seulement venu dans notre ville...

DARICOUR.

J'en suis très-enchanté.

MADAME BELVAL.

C'est l'oncle de Sainville.

DARICOUR.

Du capitaine?

MADAME BELVAL, à Daricour.

Eh ! oui. Pour vous, mon cher Mircour...

DARICOUR.

Mircour ? Eh ! mais...! comment ?

MADAME BELVAL.

Vous voilà de retour ?

DARICOUR.

Je n'ai pas été loin.

MADAME BELVAL.

Major, je vous présente
Un de mes amis...

DARICOUR.

Ah ! ce titre-là m'enchante,
Et m'honore.

(en saluant Gouvignac.)

Monsieur...!

M. DE GOUVIGNAC.

Monsieur est..?

MADAME BELVAL.

Financier.

DARICOUR.

Oui, c'est-là mon emploi.

M. DE GOUVIGNAC.

C'est un très-bon métier.
Je lui fais compliment ; plus d'argent que de peines.

DARICOUR.

Je suis en même temps directeur...

MADAME BELVAL, l'interrompant vivement.

Des domaines.

DARICOUR.

Des domaines...? ah! oui.

(à part.)

Je comprends, à la fin;

On trompe ici quelqu'un.

(haut.)

Madame, il est certain....

(bas à madame Belval.)

J'y veux mettre du mien aussi; laissez-moi faire.

MADAME BELVAL, à Daricour.

Vous voyez dans monsieur un ancien militaire,
Monsieur de Gouvignac, qui servit bien l'état...

DARICOUR.

Ah! vraiment, je le crois, ce nom a de l'éclat!
Monsieur de Gouvignac..? eh mais..! je me rappelle.
Brave officier, qui fit l'action la plus belle...!
J'en fus témoin.

M. DE GOUVIGNAC.

Comment?... monsieur a donc servi?

DARICOUR.

Dix ans. De vous revoir, d'honneur, je suis ravi.
Vous savez bien! ce jour...! en Souabe, en Bavière...
C'était... le nom m'échappe... au bord d'une rivière?

M. DE GOUVIGNAC.

Au bord de l'Inn?

DARICOUR.

Eh! oui, de l'Inn; c'est celle-là.

M. DE GOUVIGNAC.

Était-ce à Rozenheim?

DARICOUR.

Rozenheim; m'y voilà!
Vous fîtes manœuvrer joliment votre troupe,
Quand de ce monticule elle atteignit la croupe.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non; c'était en plaine.

DARICOUR.

Eh! oui, si vous voulez.
Il est sûr que le trait est des plus signalés.
Vous vous couvrîtes là d'une immortelle gloire.

M. DE GOUVIGNAC.

Oui; je contribuai, je pense, à la victoire,
En chargeant...! Il fallut que l'ennemi cédât.
Quel grade avait monsieur?

DARICOUR.

J'étais simple soldat.
J'ai cessé de cueillir les lauriers militaires,
Et je me suis jeté depuis dans les affaires.
Me voilà directeur.

MADAME BELVAL.

Messieurs, pour rappeler
L'ancienne connaissance, et la renouveler,
Dînez chez moi tous deux, et vous aussi, Sainville.

DARICOUR.

Madame!...

M. DE GOUVIGNAC.

Très-flatté de votre offre civile.

MADAME BELVAL.

Vous aurez, cher major, des convives choisis,
Qui vous divertiront...

M. DE GOUVIGNAC.

Dès qu'ils sont vos amis...

MADAME BELVAL.

Si vous avez affaire, entre nous point de gêne.

M. DE GOUVIGNAC.

Mais...

MADAME BELVAL.

L'heure du dîner n'est pas encor prochaine.

M. DE GOUVIGNAC.

De la permission je vais donc profiter
Pour courir...

SAINVILLE.

L'heure aussi m'oblige à vous quitter.
Mesdames, agréez...

MADAME BELVAL.

A tantôt, je vous prie,
Et je vous laisse aller.

M. DE GOUVIGNAC.

Point de cérémonie.
A tantôt.

DARICOUR.

Adieu donc, monsieur, de tout mon cœur.

M. DE GOUVIGNAC.

De tout mon cœur, adieu, monsieur le directeur.

DARICOUR.

Ah! ça, ne manquez pas; on fait fort bonne chère
Chez madame. Major, vous buvez sec, j'espère?

M. DE GOUVIGNAC.

Mais pas mal. Au revoir.

(à part.)

Diantre! ce financier,
Chez madame Courmon a l'air bien familier!

(à Sainville.)

Venez-vous, mon neveu?

(Gouvignac et Sainville sortent ensemble.)

SCÈNE IX.

HENRIETTE, MADAME BELVAL, DARICOUR.

HENRIETTE.

Grace au ciel, je respire.

MADAME BELVAL.

Pauvre enfant...! j'avais peine à m'empêcher de rire,
Tandis qu'à sa gaîté, donnant un libre essor,
Daricour a si bien reconnu le major,
Qu'il n'avait jamais vu.

HENRIETTE.

Quoi! c'était une fable?

MADAME BELVAL.

Sans doute.

HENRIETTE.

Moi, j'ai cru tout cela véritable.
Je vois que mon tuteur est bon comédien.

DARICOUR.

Lorsque je suis entré, je n'y comprenais rien.
Voilà donc ce major, cet oncle de Sainville,
Qui vous fait bien souffrir, mon aimable pupille.

HENRIETTE.

Moi? je ne souffre point. C'est à vous, mon tuteur,
Pourrais-je l'oublier? que je dois mon bonheur;
Mon travail me suffit; il fait vivre ma mère;
Et c'est par vos bienfaits...

DARICOUR.

Que dites-vous, ma chère?

HENRIETTE.

Je dis la vérité; si d'utiles leçons
M'ont instruite à tenir les pinceaux, les crayons,
Si mon talent nous donne une honnête existence,
Tout me vient de vous seul; soins, démarches, dépenses,
Rien ne vous a coûté...

DARICOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû;
Votre bon père, hélas! que nous avons perdu,
Était mon camarade et mon ami d'enfance;
Je l'ai vu s'affaiblir, languir dans la souffrance,
Et ses regards mourants me disaient qu'après lui,
Il comptait bien en moi vous laisser un appui;
Ce pauvre Rosemon...! un digne, un galant homme!

Et grand acteur, ma foi...! comme il jouait Vendôme !
Oreste! Rhadamiste...! on s'en souvient encor!
Et, parbleu! n'en déplaise à monsieur le major,
Il devrait être fier de vous avoir pour nièce;
Vous tenez du talent vos titres de noblesse.

MADAME BELVAL.

Il pense, par malheur, tout autrement que nous,
Et l'amour de Sainville excite son courroux.
Mais nous viendrons à bout de cet oncle intraitable...
(à Daricour.)
Vous me seconderez?

DARICOUR.

Oui, si j'en suis capable.

MADAME BELVAL, à Henriette.

Voulez-vous qu'avec lui je vous prie à dîner?

HENRIETTE.

De ma mère long-temps je ne puis m'éloigner;
Elle est seule, et m'attend.

DARICOUR.

Retournez auprès d'elle.
Offrez-lui mon respect, mon amitié fidèle.

MADAME BELVAL.

Faites-lui partager l'espoir que je conçoi.

HENRIETTE.

Je l'instruirai surtout de vos bontés pour moi.
(Elle sort.)

SCÈNE X.

MADAME BELVAL, DARICOUR.

DARICOUR.

Nous pouvons donc enfin causer sans nul obstacle.

MADAME BELVAL.

Parlons de mon dîner.

DARICOUR.

Parlons de mon spectacle.

MADAME BELVAL.

Ah! s'il vous plaît, d'abord, songeons au plus pressé.

DARICOUR.

Le plus pressé, c'est moi; je suis embarrassé...

MADAME BELVAL.

Avec le cher major savez-vous qui j'invite?
Nos camarades...

DARICOUR.

Bon!

MADAME BELVAL.

J'en réunis l'élite:
Vous, d'abord, mon ami...

DARICOUR.

Mais qui jouera ce soir?

MADAME BELVAL.

Pour convives, voyons qui nous pourrons avoir...?

DARICOUR.

Personne.

MADAME BELVAL.

Il nous faudra Darminville et sa femme,
Limeuil...!

DARICOUR.

Le premier rôle! y pensez-vous, madame?

MADAME BELVAL.

Montigny le comique; il nous divertira.

DARICOUR.

Sans doute... et mon théâtre aujourd'hui fermera.

MADAME BELVAL.

Mais, comme vous voudrez. Pour moi, je suis malade.

DARICOUR.

Vous ne vous gênez pas, ma chère camarade.

MADAME BELVAL.

Bon! si vous le voulez, cela peut s'arranger.

DARICOUR.

Oui, quand l'affiche est mise.

MADAME BELVAL.

On n'a qu'à la changer.

DARICOUR.

La recette, ce soir, n'en sera pas meilleure.

MADAME BELVAL.

Mais non. Ceux qui joueront s'en iront de bonne heure,
En se levant de table; ainsi point d'embarras.

DARICOUR.

Ma chère amie, et vous, là, ne jouerez-vous pas?
Dans la petite pièce, au moins, je vous conjure...

MADAME BELVAL.

Puisque vous le voulez, mettez donc *la Gageure;*
Mais vous me saurez gré de l'effort que je fais...

DARICOUR.

Le grand effort!...

MADAME BELVAL.

C'est bien pour vous, je vous promets,
Et je ne jouerai pas la semaine prochaine.

DARICOUR.

Comment...?

MADAME BELVAL.

Mon médecin veut que je me promène.

DARICOUR.

A son moindre caprice il faut me résigner!...

MADAME BELVAL.

Vous ne m'en voudrez pas...! j'ai du monde à dîner.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

DARICOUR seul.

Qu'un directeur de troupe est un mortel à plaindre!
Mille ennuis à souffrir, et sa ruine à craindre!
Daricour, ce fut bien pour tes péchés, je croi,
Que tu vins à Bordeaux prendre ce chien d'emploi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME BELVAL, DARICOUR.

DARICOUR.

Ma foi! je vous le dis, sans fade complaisance,
Personne autant que vous n'a de grace et d'aisance;
Bien faire les honneurs est un de vos talents;
Et quel dîner...! parfait! tous vos vins excellents!
J'admirais du major l'appétit indomptable;
A la place d'honneur, auprès de vous, à table,
Mangeant bien, buvant mieux, mais galant, empressé,
Par vous de mots flatteurs bien souvent caressé,
Il vous aime, il est pris; le moyen qu'il résiste...!
De vos adorateurs il va grossir la liste...

MADAME BELVAL.

Allons; vous plaisantez.

DARICOUR.

Je parle tout de bon.

MADAME BELVAL.

Il pensait courtiser madame de Courmon;
Pour moi, je m'amusais, plus qu'on ne saurait croire,
De voir ce bon major, si plein de vaine gloire,

Et des comédiens ennemi déclaré,
D'actrices et d'acteurs être à table entouré,
S'y plaire, avec eux tous jouer gaîment son rôle,
Rire et boire d'autant...

DARICOUR.

Le tour est assez drôle;
Mais vous compromettez ainsi la dignité
De monsieur Gouvignac...

MADAME BELVAL.

Dites sa vanité.

DARICOUR.

A propos, je vous veux parler de Cléofile;
A cette pauvre enfant vous pourriez être utile;
Elle va nous quitter.

MADAME BELVAL.

Ah! vous la renvoyez...?

DARICOUR.

Non; ce n'est pas le mot. Mais, que faire? voyez
Elle et Lisbeth auraient quelques scènes fatales;
Rivales en amour, au théâtre rivales,
C'est trop de la moitié; les deux femmes jamais
Ne peuvent vivre ensemble, et demeurer en paix;
Je préviens un duel.

MADAME BELVAL.

Ah! vraiment, votre empire
Est agité souvent de troubles qui font rire.

DARICOUR.

Je n'en ris pas toujours.

MADAME BELVAL.

Par votre arrangement
Il faut à Cléofile un autre engagement.

DARICOUR.

C'est cela. J'ai recours à vos bontés pour elle.
Le directeur d'Angers... vous savez... qui s'appelle...
Un nom en gnic, en gnac. Je suis mal avec lui;
Mais on m'apprend qu'il est à Bordeaux aujourd'hui,
Et très-probablement vous aurez sa visite.
Il a déja promis d'engager la petite.
Recommandez-la-lui.

MADAME BELVAL.

Vraiment de tout mon cœur.
C'est une bonne enfant, bavarde, par malheur,
Étourdie, et sujette à beaucoup de caprices.
Mais d'Angers son talent doit faire les délices.
Oui; je la placerai.

DARICOUR.

Je vous suis obligé.
Tenez; ce soir, malgré le spectacle changé,
Je crois que nous pourrons avoir encor du monde;
Je m'en vais au théâtre, où je ferai ma ronde...

MADAME BELVAL.

Nos camarades sont tous partis à présent;
J'irai bientôt...

DARICOUR.

Voici votre nouvel amant,
Monsieur de Gouvignac, qui vous cherche, sans doute.

SCÈNE II.

M. DE GOUVIGNAC, MADAME BELVAL, DARICOUR.

M. DE GOUVIGNAC, à-part, en entrant.

Ce maudit financier est toujours sur ma route,
Tête-à-tête avec elle... Ah...!

DARICOUR.

Monsieur le major.
Enchanté dans ces lieux de vous trouver encor!
J'allais sortir.

M. DE GOUVIGNAC, saluant.

Monsieur!...

(à madame Belval.)

Toute votre assemblée
S'est, après le dîner, promptement écoulée;
Pour Sainville, il avait un devoir à remplir. *

MADAME BELVAL.

J'espère que bientôt il pourra revenir,
Et je l'en ai prié.

M. DE GOUVIGNAC.

Toujours bonne, obligeante!
Ce dîner m'a ravi; réunion charmante!
Je n'avais qu'un regret; c'était de n'y point voir
Votre nièce avec vous.

* Voyez la variante (*l*) à la fin de la pièce.

MADAME BELVAL.

Elle a voulu ce soir
Aller passer le temps chez une bonne amie;
Elle est timide, et craint nombreuse compagnie.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous aviez là des gens qui parlaient de bon sens,
D'autres remplis d'esprit, et fort divertissants.
Ce sont là vos amis?... je vous en félicite.

MADAME BELVAL.

Je les vois tous les jours.

M. DE GOUVIGNAC.

Ils ont bien du mérite;
Et leur société me conviendrait très-fort.

MADAME BELVAL.

Ils seraient bien flattés...

M. DE GOUVIGNAC.

J'ai vu cela d'abord:
Des femmes de bon ton, aussi sages que belles!

DARICOUR.

Pour la fidélité ce sont des tourterelles!

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! je n'en doute pas. Ce sont des connaisseurs,
Que ces messieurs!... vraiment! ils jugent les auteurs!

DARICOUR.

Ils les savent par cœur.

M. DE GOUVIGNAC.

Ils ont de la lecture,
Et m'ont paru versés dans la littérature.

DARICOUR.

Dans celle du théâtre.

M. DE GOUVIGNAC.

Ils en parlaient fort bien.

MADAME BELVAL.

Je n'aimais pas pour vous ce sujet d'entretien.
Il pouvait vous déplaire, en rappelant vos peines.

M. DE GOUVIGNAC.

Il m'a bien quelquefois fait penser aux fredaines
De monsieur mon neveu; mais, d'un autre côté,
Il me divertissait, et je l'ai fort goûté;
Car, avec de l'esprit, qui n'aime le théâtre?
Savez-vous qu'autrefois j'en étais idolâtre?
Dans ma jeunesse, à Lille, étant en garnison,
Je jouais le tragique en certaine maison;
Je disais d'une voix noble et passionnée:
« Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée....»
Et la Zaïre était la dame du logis,
Mes premières amours... j'en étais fort épris,
Comme on l'est à vingt ans... elle était très-jolie!

MADAME BELVAL.

Ah! vous deviez aimer alors la comédie!

M. DE GOUVIGNAC.

Je l'aime bien encor, j'en conviens avec vous;
Cela n'empêche pas...

MADAME BELVAL.

Cher major, entre nous,
Puisque l'art théâtral a tant de quoi vous plaire,

Aux artistes comment êtes-vous si contraire?
Sur eux, dans vos discours, quand vous vous déchaînez...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! n'ai-je pas raison?

MADAME BELVAL.

Je ne crois pas.

M. DE GOUVIGNAC.

Tenez,
Je pense mal surtout, moi, des comédiennes,
Parce que... vous savez... que ce sont des sirènes...
Il faut s'en défier; aussi n'est-ce pas moi
Qu'elles pourront tromper; et j'en donne ma foi.

DARICOUR.

Ah! ne jurons de rien. Tel qui croit les connaître
Souvent en fut la dupe, ou bien est près de l'être.
Major, je vous salue.

M. DE GOUVIGNAC.

Adieu, monsieur, adieu.

SCÈNE III.

M. DE GOUVIGNAC, MADAME BELVAL.

M. DE GOUVIGNAC.

Il me tardait beaucoup qu'il fût hors de ce lieu;
J'ai bien à vous parler; je souffrais le martyre;
Devant tant de témoins je n'ai pu vous rien dire.
Il faut que je m'explique, et vous ouvre mon cœur.

Oui, de vous retrouver puisque j'ai le bonheur,
Je ne veux plus vous perdre; enfin, aimable amie,
Ce jour va décider du destin de ma vie;
Et c'est vous qui pourrez d'un seul mot le fixer.

MADAME BELVAL.

Quelle vivacité!... je ne sais que penser...
(à part.)
Bon! je le vois venir.

M. DE GOUVIGNAC.

Que de fois, à Grenoble,
J'admirai vos vertus, votre conduite noble!
Quoique feu votre époux, ce brave de Courmon,
Ne vous eût rien laissé qu'un honorable nom,
Vous aviez les respects, l'universel hommage...

MADAME BELVAL.

Vous êtes indulgent, et tenez un langage
D'ancien ami...

M. DE GOUVIGNAC.

Pardon, si je vous contredis.
A votre âge, on n'a pas encor d'anciens amis.
Vous êtes jeune et belle.

MADAME BELVAL.

Ah! point de flatterie.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne vous flatte point. Laissez-moi, je vous prie,
Poursuivre mon discours. Je vous retrouve ici
Dans un état d'aisance; au moins j'en juge ainsi
Par ce train de maison et par votre dépense...

MADAME BELVAL.

En effet, sans avoir ce qu'on nomme opulence,
Je ne suis point à plaindre, et je ne me plains point.

M. DE GOUVIGNAC.

Je puis, de mon côté, dire autant sur ce point.
Je suis fort à mon aise, et ma fortune est claire;
Quarante mille francs de rente en fonds de terre :
On vient me voir; chez moi je tiens comme une cour.
Savez-vous ce qui manque en ce noble séjour?
Une dame du lieu, charmante, respectable,
Qui fasse les honneurs du château, de la table.

MADAME BELVAL.

Vous les faites, sans doute.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! c'est bien différent!
Quel attrait autour d'elle une femme répand!
Par sa seule présence elle anime, elle égaie!
Elle enchante un désert!

MADAME BELVAL.

La remarque est bien vraie.
Mais comment se fait-il, pensant de la façon,
Qu'un homme tel que vous soit demeuré garçon?

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! de me marier j'ai souvent eu l'envie;
Souvent je m'ennuyais de mon genre de vie :
Mais j'étais retenu par la réflexion.
Les femmes, à présent, ont si peu de raison!
J'ai trompé des maris; j'ai craint qu'une coquette

Ne me fit du passé trop bien payer la dette :
Vous seule avez fixé mes vœux irrésolus;
Et, si vous consentez, je ne balance plus.

MADAME BELVAL.

Vous m'honorez beaucoup par tant de confiance;
Mais c'est aller bien vite, et votre impatience
Me surprend à tel point...

M. DE GOUVIGNAC.

Je sais ce que je fais;
Depuis assez long-temps, je crois, je vous connais.
Nos jeunes officiers, troupe leste et volage,
Echouaient près de vous, perdaient leur étalage;
Par votre air réservé vous les déconcertiez :
Toute jeune et charmante enfin que vous étiez,
Jamais un seul soupçon, jamais la médisance
De s'exercer sur vous n'aurait pris la licence.
Si quelqu'un eût osé noircir votre vertu,
Pour punir l'insolent je me serais battu;
Je me battrais encor.

MADAME BELVAL.

Je vous suis obligée;
Mais de vous exposer je serais affligée.
Pour ma vertu, pour moi, ne vous battez jamais. *

M. DE GOUVIGNAC.

Dès lors j'étais à vous, dès lors je vous aimais.

* Voyez la variante (*m*) à la fin de la pièce.

MADAME BELVAL.

Est-ce bien sérieux? vous plaisantez peut-être?

M. DE GOUVIGNAC.

Doutez-vous d'un amour dont je ne suis pas maître?
Oui, d'un amour... enfin voilà le mot lâché.
Jamais autant que vous femme ne m'a touché;
Mon cœur garda toujours votre adorable image.
Le ciel, de sa faveur pour me donner un gage,
M'a ramené vers vous...

MADAME BELVAL.

Oh! çà, voyez un peu
Si vous êtes bien juste envers votre neveu?
Devriez-vous pour lui vous montrer si sévère?
Par vous-même jugez ce que l'amour fait faire,
Et soyez indulgent.

M. DE GOUVIGNAC.

Allez-vous maintenant
Parler pour mon neveu? pour cet extravagant?
Répondez-moi plutôt, et consentez de grace...

MADAME BELVAL.

Mais il faudrait d'abord que je me consultasse...

M. DE GOUVIGNAC.

Donnez-moi quelque espoir; il me sera bien doux...

SCÈNE IV.

M. DE GOUVIGNAC, MADAME BELVAL, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Me voilà libre enfin; je reviens près de vous.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! c'est vous, mon neveu? nous parlions de vous-même.

MADAME BELVAL.

Oui; je veux obtenir de votre oncle, s'il m'aime,
De vous laisser encore un peu de temps ici. *

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! mais...

MADAME BELVAL.

Je dois donner un concert ces jours-ci;
J'ai besoin pour cela des talents de Sainville.

M. DE GOUVIGNAC.

Allons! vous le voulez? s'il peut vous être utile,
Nous resterons tous deux.

SAINVILLE.

Ah! mon oncle est galant:
Le beau sexe eut toujours sur lui de l'ascendant.
Je n'aurais pas peut-être obtenu cette grace.

M. DE GOUVIGNAC.

Pour madame il n'est rien qu'en effet je ne fasse.

* Voyez la variante (*n*) à la fin de la pièce.

SCÈNE V.

M. DE GOUVIGNAC, MADAME BELVAL, AGATHE, SAINVILLE.

AGATHE, à madame Belval.

Madame aura changé dé dessein, par hasard?
Ellé dévait aller...

MADAME BELVAL.

Comment?... est-il si tard?

AGATHE.

Huit heures vont sonner.

MADAME BELVAL.

Allons; je sors bien vite.
Je reviendrai... major, pardon si je vous quitte;
Et j'espère, en rentrant, vous retrouver ici.

M. DE GOUVIGNAC.

Dans l'intervalle, moi, je vais sortir aussi:
Je retourne chez moi; j'ai des lettres à faire.

MADAME BELVAL.

Ecrivez-les ici; ce n'est pas une affaire.
Voilà ce qu'il vous faut.

M. DE GOUVIGNAC.

Mais je crains de gêner...

MADAME BELVAL.

Non, non: attendez-moi. Faut-il vous l'ordonner?

M. DE GOUVIGNAC.

Si vous me défendiez de sentir votre absence,

Je ne répondrais pas de mon obéissance.
Revenez donc bientôt.

MADAME BELVAL.

Dès que je le pourrai.

M. DE GOUVIGNAC.

J'attends votre réponse.

MADAME BELVAL.

Eh bien! j'y penserai.

M. DE GOUVIGNAC, en lui baisant la main.

Aurai-je le bonheur qu'elle soit favorable?

(Madame Belval sort avec Agathe.)

SCÈNE VI.

M. DE GOUVIGNAC, SAINVILLE.

M. DE GOUVIGNAC.

Voilà ce qui s'appelle une femme adorable!

SAINVILLE.

Je le sais bien, mon oncle, et conviens hautement
Qu'elle peut inspirer un tendre attachement.

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! tant qu'il vous plaira, faites semblant d'en rire.
(à part.)
De mes projets d'hymen je ne veux lui rien dire.

SAINVILLE.

Vous l'aimiez autrefois! n'êtes-vous pas tenté
De rentrer dans ses fers.... J'en serais enchanté.

M. DE GOUVIGNAC.

Dites-moi donc comment cela pourrait vous plaire.

SAINVILLE.

J'espèrerais alors, s'il faut ne rien vous taire,
Trouver en vous bien plus d'indulgence pour moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! vous l'espèreriez? je ne vois pas pourquoi. *
Sainville, savez-vous ce que vous devez faire?
A sa charmante nièce efforcez-vous de plaire.

SAINVILLE.

A sa nièce?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui, sans doute, à cet aimable enfant
Dont l'air est si modeste et le ton si décent :
Moi, j'aimerais beaucoup une nièce pareille...

SAINVILLE.

Vous me le conseillez?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui, je vous le conseille.

SAINVILLE.

Peut-être qu'avant peu vous changerez d'avis.

M. DE GOUVIGNAC.

Je n'en changerai point; c'est moi qui vous le dis.

SAINVILLE.

Mon oncle à vos bontés je dois tout dès l'enfance:
Mon cœur vous a voué respect et déférence...

* Voyez la variante (*o*) à la fin de la pièce.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! n'en parle pas tant; songe à me les prouver;
Songe à former des nœuds que je puisse approuver.
Comment peux-tu, bravant ma colère et le blâme,
Dans cet état exprès aller choisir ta femme?

SAINVILLE.

Ce n'est point son état, je vous l'ai déja dit.
Mais cet état, enfin, on l'aime, on l'applaudit;
Y réussir n'est pas une petite chose:
Que d'efforts il exige! et combien il suppose
De dons de la nature et de talents acquis!
Avec force, avec grace, avec un goût exquis,
De nos auteurs fameux embellir les ouvrages,
D'un public éclairé mériter les suffrages,
Se transformer sans cesse, et montrer tour à tour
L'ambition, la haine, et la joie, et l'amour,
Le crime et ses remords, l'innocence et ses charmes,
A son gré faire naître ou le rire ou les larmes,
Et, mêlant la leçon au divertissement,
Procurer un utile et noble amusement;
Malgré des préjugés injustes et bizarres,
Beaucoup d'estime est due à des talents si rares:
Racine, Despréaux vivaient avec Baron;
Et Roscius était l'ami de Cicéron,
D'un orateur illustre et d'un consul de Rome.

M. DE GOUVIGNAC.

Cicéron! Cicéron n'était pas gentilhomme.

* Voyez la variante (*p*) à la fin de la pièce

SAINVILLE.

Vous m'y faites penser : non, il ne l'était point;
Mais c'était un grand homme; accordez-moi ce point.
Il commença son nom; il fut son propre ouvrage,
Et sans doute on l'en doit admirer davantage.
Il naquit plébéien; mais au rang le plus haut,
Par son talent divin il s'éleva bientôt;
Et ce noble nouveau, sauvant Rome trahie,
Le premier fut nommé père de la patrie.*
Pour moi, que suis-je, enfin? un guerrier, un soldat,
Dont le bras, dont la vie appartient à l'état;
Mais mon cœur est à moi; souffrez que j'en dispose;
Faut-il qu'à mon bonheur mon cher oncle s'oppose?
De grace...

M. DE GOUVIGNAC.

Épargne-moi des discours superflus.

SAINVILLE.

Si vous me permettiez...

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne t'écoute plus :
Ton fol aveuglement et m'indigne et m'afflige.
Laisse-moi seul.

SAINVILLE.

Mon oncle?

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! laisse-moi, te dis-je.

* Voyez la variante (*q*) à la fin de la pièce.

Madame de Courmon doit bientôt revenir;
Je veux l'attendre ici. J'ai de quoi réfléchir
Sur un grave sujet dont il est inutile
De t'informer encor.

SAINVILLE.

Sans être fort habile,
Je crois le deviner, et j'ose même y voir
De quoi me confirmer dans mon plus cher espoir.

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! ne te flatte pas que jamais je consente...

SAINVILLE.

Madame de Courmon sera bien plus puissante.
Je vois qu'auprès de vous mes efforts seraient vains,
Et je laisse ma cause en de meilleures mains.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

M. DE GOUVIGNAC seul.

Que peut-il espérer? et qu'est-ce qu'il veut dire?
Madame de Courmon a sur moi grand empire,
Mais non pas jusqu'au point de m'aveugler si fort!...
Mais que dis-je?... avec moi je la verrai d'accord;
Dans tout ce qui convient elle est trop bien instruite;
C'est la raison, l'honneur, qui règlent sa conduite...

SCÈNE VIII.

M. DE GOUVIGNAC, CLÉOFILE.

CLÉOFILE.

Bonjour, monsieur. Voyez; c'est un bonheur pour moi
De vous trouver ici.

M. DE GOUVIGNAC.

Comment cela? pourquoi?

CLÉOFILE.

Pour madame Belval, je sais qu'elle est sortie.
Comme il est à peu près huit heures et demie,
J'aurais dû m'en douter; mais on m'a dit là-bas
Que vous étiez ici.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne vous connais pas.
Que voulez-vous de moi, ma belle demoiselle?

CLÉOFILE.

Moi, je vous connais bien. C'est monsieur qui s'appelle
Bourdignac... Baudignac...

M. DE GOUVIGNAC.

Non; Gouvignac.

CLÉOFILE.

Ah! oui;
C'est monsieur; et je viens pour causer avec lui.
Vous connaissez mon nom, d'abord: c'est Cléofile.

M. DE GOUVIGNAC.

A la bonne heure. En quoi puis-je vous être utile?

CLÉOFILE.

Actrice au grand théâtre, à Bordeaux; et je viens
Pour vous faire, monsieur, juger de mes moyens.
Ici, j'étais en chef pour les jeunes princesses,
Les ingénuités; il n'est guère de pièces
Où je ne sache un rôle; enfin, je tiens l'emploi.
De ne me point vanter je me fais une loi;
Mais j'ai tout ce qu'il faut pour réussir de reste;
Un organe touchant, la diction, le geste,
Une ame!... trop sensible!... enfin, sans me flatter,
Je sais bien qu'à Bordeaux on va me regretter:
J'avais de l'agrément; j'étais bien accueillie;
Mais mon talent, monsieur, m'a fait une ennemie.
Vous la connaissez bien.

M. DE GOUVIGNAC.

Moi?

CLÉOFILE.

C'est cette Lisbeth,
Cabaleuse, et si sotte!... Une voix de fausset!...
Enfin, je ne peux plus me trouver avec elle:
Vous devez le savoir; car de notre querelle
On a plus de vingt fois parlé très-longuement
Au journal de la ville et du département. *

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! qu'ai-je affaire, moi, de tout ce bavardage?

CLÉOFILE.

Mais c'est pour m'engager.

Voyez la variante (*r*) à la fin de la pièce.

M. DE GOUVIGNAC.

Moi? que je vous engage?

CLÉOFILE.

D'abord il faut m'entendre; et, si cela vous plaît,
Je m'en vais devant vous dire quelque couplet.
Par où commencerai-je? hein?... tragique ou comique?
Choisissez; vous pourrez me donner la réplique.

M. DE GOUVIGNAC.

La réplique! oui, je suis à cela bien instruit,
Allons, la comédie à présent me poursuit,
Pour me faire enrager.

CLÉOFILE.

Voudriez-vous Junie,
Atalide, Aricie, ou bien Iphigénie?

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non, non; mon dieu! non. Je ne veux rien du tout.

CLÉOFILE.

Pardonnez-moi: je dois consulter votre goût.
Prenons, en comédie, Agnès, ou la pupille,
Marianne, Henriette, Isabelle, Lucile.

M. DE GOUVIGNAC.

Mais à qui croyez-vous parler? car je suis las,
A la fin...

CLÉOFILE.

Comment donc?... à qui?... N'êtes-vous pas
Le directeur d'Angers?... un honnête et brave homme...!
N'est-ce pas Baudignac... Gouvignac qu'on vous nomme?
Et ne venez-vous pas, en secret, à Bordeaux,
A dessein d'engager quelques sujets nouveaux?

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non, non.

CLÉOFILE.

Vous chantez très-bien la basse-taille!

M. DE GOUVIGNAC.

La basse-taille!... allons... je crois qu'elle me raille.

CLÉOFILE.

Les pères nobles sont votre emploi, m'a-t-on dit?

M. DE GOUVIGNAC.

Débrouillons une fois ce quiproquo maudit:
Je suis, pour parler net et sans plaisanterie,
Bon gentilhomme, ancien major d'infanterie,
Monsieur de Gouvignac, et non pas directeur,
Ni basse-taille... Eh! mais, ai-je l'air d'un chanteur?

CLÉOFILE.

On peut bien se tromper sans vous faire une offense.
Je croyais... on m'a dit... Du moins, par complaisance,
A madame Belval, dont vous êtes l'ami,
Monsieur, parlez pour moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Parler pour vous...! A qui?

CLÉOFILE.

A Belval. De Bordeaux c'est la première actrice,
Et qui veut bien, monsieur, être ma protectrice;
Car je suis son élève, et j'ai pris ses leçons;
Et, vous trouvant chez elle...

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! parbleu, finissons.

La dame du logis est une femme aimable.

CLÉOFILE.

Très-aimable !... un talent !...

M. DE GOUVIGNAC.

Et sage, et raisonnable.
Elle n'est point actrice.

CLÉOFILE.

Eh ! mais, pardonnez-moi...

M. DE GOUVIGNAC.

Où prenez-vous cela ?

CLÉOFILE.

Je le sais bien, je croi.
Belval...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh ! ce n'est point Belval qu'elle se nomme ;
C'est madame Courmon, veuve d'un gentilhomme,
D'un très-bon officier...

CLÉOFILE.

Eh ! oui, nous y voilà,
Courmon ! elle portait autrefois ce nom-là.
Je sais bien qu'elle était veuve d'un militaire ;
Mais vous savez aussi ce qu'on fait d'ordinaire,
Quand on prend le théâtre : on quitte son vrai nom,
Et l'on s'en donne un autre alors de sa façon.
Je m'appelle Angélique, et non pas Cléofile ;
Et ma mère, Gambard ; c'est son nom par la ville.

M. DE GOUVIGNAC.

Parbleu ! mademoiselle Angélique Gambard.

Je suis fort redevable au bienheureux hasard
Qui me donne l'honneur de votre connaissance...

CLÉOFILE.

Pour madame Belval, elle a de la naissance,
De l'éducation, l'air du monde; en un mot,
Un ton que je copie, et que j'aurai bientôt:
Tout le monde le dit.

M. DE GOUVIGNAC.

Elle!... comédienne!
Madame de Courmon...! En êtes-vous certaine?

CLÉOFILE.

Certaine!... on n'en peut pas douter, assurément.
Tous les jours elle joue, et même en ce moment.

M. DE GOUVIGNAC.

En ce moemnt!

CLÉOFILE.

Eh! oui, ce soir, dans *la Gageure;*
C'est son triomphe! Elle est si parfaite! si pure!
Un diamant! Eh! mais, je fais réflexion...
Je crains d'avoir commis une indiscrétion.
Quoi!... vous ne saviez pas...? Oui, j'aurais dû me taire;
Peut-être que monsieur est son oncle, ou son père.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non; ni l'un ni l'autre.

CLÉOFILE.

Ah..! d'un si beau talent
On pourrait, en tout cas, vous faire compliment.
Vous avez l'air fâché...? Mais quelle étourderie

J'ai faite là..! Monsieur, n'allez pas, je vous prie,
Dire que c'est par moi que vous avez appris...

M. DE GOUVIGNAC.

Je n'en puis revenir, et je suis si surpris!..

CLÉOFILE.

Mon dieu..! je vous ai fait peut-être de la peine!

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! oui, beaucoup.

CLÉOFILE.

Peut-être aussi que je vous gêne...?

M. DE GOUVIGNAC.

Cela se pourrait bien.

CLÉOFILE.

Je vais donc m'en aller.
A madame Belval vous voudrez bien parler?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui, je lui parlerai; je vais ici l'attendre.

CLÉOFILE.

Ah! que j'aurai, monsieur, de graces à vous rendre!
Lorsque vous passerez par Angers, quelque jour,
J'espère avoir l'honneur de vous y voir. Bonjour;
Je vous salue.

M. DE GOUVIGNAC.

Adieu.

(Cléofile sort.)

SCÈNE IX.

M. DE GOUVIGNAC seul.

La cruelle aventure!
Moi, la revoir après une pareille injure!
Non, ne l'attendons pas... il faudrait éclater!
Car le fait est certain, et je n'en puis douter...
Mon neveu... le sait-il..? eh! oui... je me rappelle
Certains mots qu'il a dits, lorsque nous parlions d'elle.
Mais voici la suivante.

SCÈNE XX.

M. DE GOUVIGNAC; AGATHE portant un panier à robes, ou un carton, qu'elle pose sur un meuble.

AGATHE.

Ah! monsur, dans l'instant
Madamé va rentrer; jé marche un peu dévant.

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'elle vienne, ou s'en aille, il ne m'importe guère;
Je ne veux plus la voir.

AGATHE.

Êtes-vous en colère?
Qu'avez-vous? quant à moi, jé né puis déviner.

Vous étiez satisfait en sortant du dîner...!

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! je ne m'en plains pas, non plus que des convives.
Leurs manières étaient les plus récréatives.
A propos, qui sont-ils? ne les connais-tu pas?

AGATHE.

Eh! mais, monsur, cé sont des gens dé tous états,
Qué vous dirai-jé moi? cé sont des militaires,
Négociants, marins, financiers, gens d'affaires,
Tous fort honnêtés gens.

M. DE GOUVIGNAC.

Je t'entends. Va, conviens
Tout naturellement qu'ils sont comédiens.

AGATHE.

Comédiens..? Eh! quoi?

M. DE GOUVIGNAC.

Voyez la perfidie!
On s'est, à mes dépens, donné la comédie!
Mais, morbleu!... qu'en dis-tu, sais-je à quoi m'en tenir?
Adieu. Je sors d'ici, pour n'y plus revenir.

(Il va pour sortir.)

AGATHE.

Quelle vivacité!

M. DE GOUVIGNAC, revenant sur

Dis bien à ta maîtresse
Que la pièce est finie, et que l'intrigue cesse.
Elle a fort bien joué; j'en conviens avec toi.
Mais, pour le dénoûment, qu'on se passe de moi.

(Il sort)

SCÈNE XI.

AGATHE seule.

Il s'en va !... jé lé vois... la mine est éventée...!
Il mé laissé vraiment !... touté déconcertée...!
Madamé va rentrer. Quoiqu'on ait dé l'esprit,
Comment la saluer dé cé fâcheux récit ?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME BELVAL, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Voila tout le succès de ce bel artifice!
Mon oncle a découvert que vous êtes actrice;
Il veut partir.

MADAME BELVAL.

Eh bien! laissez-le s'en aller.

SAINVILLE.

Je suis au désespoir.

MADAME BELVAL.

Pourquoi vous désoler?

SAINVILLE.

C'est qu'il ne prétend pas faire seul le voyage;
A minuit j'ai reçu de sa part un message
Qui m'annonce qu'il compte être en route aujourd'hui,
Et m'enjoint d'être prêt à partir avec lui.
Ainsi jugez...

MADAME BELVAL.

J'entends. Cet ordre vous afflige.

Ne craignez rien.

SAINVILLE.

Comment?

MADAME BELVAL.

Ne craignez rien, vous dis-je.
Il ne partira pas, et je vous en réponds.

SAINVILLE.

Sur quoi le jugez-vous ?

MADAME BELVAL.

Sur de bonnes raisons.
Pensez-vous, s'il vous plaît, quand on est dans ma chaîne,
Qu'on puisse la briser avec si peu de peine ?
Vous vous trompez beaucoup ; et, sans trop me flatter,
Il faut quelques efforts, mon cher, pour me quitter.
Mais que veut Daricour ?

SCÈNE II.

DARICOUR, MADAME BELVAL, SAINVILLE.

DARICOUR.

Eh ! que viens-je d'apprendre ?
Le piége où le major s'est d'abord laissé prendre,
Il l'a donc reconnu...? Le fâcheux incident !

MADAME BELVAL.

Oui ; votre Cléofile a jasé sottement.
L'oncle, dans son courroux, veut quitter notre ville,
Et même, en s'en allant, nous enlève Sainville.

DARICOUR, à Sainville.

Dites-lui que tout seul il se mette en chemin;
Et, s'il part aujourd'hui, mariez-vous demain;
A ces oncles fâcheux il faut apprendre à vivre :
C'est mon avis, à moi.

SAINVILLE.

Que ne puis-je le suivre!
J'avais voulu d'abord, et vous le savez bien,
Former, sans son aveu, ce cher et doux lien;
Henriette et sa mère ont résisté sans cesse;
Je leur ai mille fois offert une promesse;
La voici bien signée; et voulez-vous encor
Aller la leur offrir?

DARICOUR.

Oh! non pas; j'aurais tort,
Et j'échouerais. La mère a l'esprit ferme et sage.
Ce papier-là ne peut être d'aucun usage.

SAINVILLE.

C'est mon oncle d'abord qu'il faut persuader.

DARICOUR.

Soit. Mais, comme jamais il ne voudra céder...

SAINVILLE.

Vous me désespérez; ce papier inutile
N'est bon qu'à déchirer...

(Il va pour le déchirer.)

MADAME BELVAL, le lui prenant des mains.

Que faites-vous, Sainville?
Voyons, cette promesse, il faut me la donner.

SAINVILLE.

Ah! mon oncle jamais ne voudra la signer.

MADAME BELVAL.

C'est ce que nous verrons; et, pourvu qu'il revienne,
Je suis femme d'abord, et puis comédienne; *
Il m'aime; je suis loin d'en vouloir abuser;
Pour de bonnes raisons je ne puis l'épouser;
Il ne les connaît pas.

SAINVILLE.

Il est vrai; pas encore;
Mais il peut découvrir bientôt ce qu'il ignore.

MADAME BELVAL.

Je me hâterai donc de travailler pour vous.

SAINVILLE.

Comment le ramener et vaincre son courroux?

MADAME BELVAL.

Il aime le théâtre? eh bien! j'ai quelque envie
De lui faire avec moi jouer la comédie,
Sans qu'il s'en doute encor; j'aurai bien le talent
D'arranger une scène...

* Voyez la variante (*s*) à la fin de la pièce.

SCÈNE III.

DARICOUR, MADAME BELVAL, AGATHE, SAINVILLE.

AGATHE, accourant.

Ah! madame à l'instant
Monsur dé Gouvignac arrivé. Qué lui dire?

SAINVILLE.

Mon oncle?

AGATHE.

Eh! oui, monsur.

DARICOUR, à madame Belval.

Cela vous fait sourire!

MADAME BELVAL, à Sainville.

Je vous avais bien dit qu'il ne partirait pas.

AGATHE.

Antoiné lé rétient quelqués instans là-bas;
Mais il né peut tarder.

SAINVILLE.

Eh bien! qu'allez-vous faire?

MADAME BELVAL.

Il faut nous concerter d'abord sur cette affaire,
Convenir de nos faits, de crainte d'accidents;
Allons apprendre un peu nos rôles là-dedans.
Agathe, restez-là.

AGATHE.

Moi?... mais, qué lui dirai-je?

MADAME BELVAL.

Tout ce que vous voudrez.

AGATHE.

Encor?...

MADAME BELVAL.

Dites... que sais-je?
Que madame est dehors, qu'elle vient de sortir,
Mais qu'elle va rentrer... Sachez un peu mentir.

AGATHE.

Ah! madamé sait bien commé jé ments pour éle,
Quand il en fait bésoin.

DARICOUR.

Cette fille a du zèle.

MADAME BELVAL, à Daricour.

Mauvais plaisant...! Venez.

(Ils entrent dans l'appartement de madame Belval.)

SCÈNE IV.

AGATHE seule.

Cé monsur lé major,
Chez nous dités-moi donc, qué vient-il faire encor?
Il était en courroux hier contré madame!
Sé peut-il qué déja pour elle il sé renflamme?
C'est l'effet du théâtre; oui, dès qu'elle y paraît,
Uné femme en réçoit un mérite, un attrait...!
Oh! quand débuterai-je...? Enfin, j'en vois plus d'une

Qué jé vaux bien, jé pense, et qui fait sa fortune...
Jé veux fairé la mienne... Eh! donc?... mais lé voici.
Sachons cé qu'il nous veut.

SCÈNE V.

M. DE GOUVIGNAC, AGATHE.

M. DE GOUVIGNAC, à part, sans voir Agathe.

Je prends le bon parti;
Se fâcher est folie. Eh bien! elle est actrice;
Loin de m'en plaindre, il faut que je m'en applaudisse;
Cela va m'être utile.... on pourra s'arranger...
Il est un *decorum* qu'il faudra ménager...

AGATHE, à part.

Qué dit-il là tout seul?

M. DE GOUVIGNAC, à part.

Ah! voici la suivante.

AGATHE, de même.

Jé pensé qu'il mé voit.

M. DE GOUVIGNAC, de même.

Gagnons la confidente;
Elle peut me servir.

AGATHE, toujours à part.

Approchons dé plus près.

M. DE GOUVIGNAC, de même.

Il la faut, en payant, mettre en mes intérêts.
(haut.)
Votre belle maîtresse...

AGATHE.

Ellé n'est pas chez elle.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! que m'apprenez-vous? la fâcheuse nouvelle...!
Mais, si je puis causer avec vous un moment,
Je l'attendrai, je crois, fort agréablement.

AGATHE.

Monsur est bien galant.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous êtes fort jolie.

AGATHE.

Monsur, on mé l'a dit quelquéfois dans ma vie.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous connaîtriez-vous, par hasard, en bijoux?

AGATHE.

Moi?

M. DE GOUVIGNAC.

Cette bague-ci, comment la trouvez-vous?

AGATHE.

Oh! commé céla brille!

M. DE GOUVIGNAC.

Eh bien?

AGATHE.

Elle est fort belle.

M. DE GOUVIGNAC.

Gardez-la.

AGATHE.

Vous voulez?

M. DE GOUVIGNAC.

C'est une bagatelle.
Point de remercîment.

AGATHE, à part.

Céla commencé bien.

M. DE GOUVIGNAC.

Hier, j'étais fâché; ce matin, je revien...

AGATHE, à part.

Peut-être il veut m'aimer, qué sait-on ? par vengeance.

M. DE GOUVIGNAC.

J'attends beaucoup de vous, de votre intelligence...

AGATHE.

Ah! monsur... vous avez dé si noblés façons...!

M. DE GOUVIGNAC.

Dites, puis-je espérer...?

AGATHE.

Qué vous plaît-il ?... voyons.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh bien! ma chère enfant, il faut, avec adresse,
Parler en ma faveur à ta belle maîtresse.

AGATHE, à part.

Hé donc! jé mé trompais.

M. DE GOUVIGNAC.

Je crois que, sur ses pas,
Des courtisans nombreux...

AGATHE.

Hé! nous n'en manquons pas.

M. DE GOUVIGNAC.

Parlons à cœur ouvert. Dans le nombre, ma chère,
N'est-il pas un heureux qu'en secret on préfère :
Par exemple... Mircour ?

AGATHE.

Qui ? lé financier ?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui.
Qu'en dis-tu...?

AGATHE.

Né prénez aucun soupçon dé lui ;
Jé réponds...

M. DE GOUVIGNAC.

J'ai cru voir...

AGATHE.

C'est qu'ils ont voulu rire.
Madamé vient...
(à part.)
Tant mieux ; car j'allais en trop dire.

SCÈNE VI.

M. DE GOUVIGNAC; MADAME BELVAL, comme revenant du dehors, entre sans faire semblant d'abord de voir M. de Gouvignac.

MADAME BELVAL.

Agathe, je reviens...

(Jouant la surprise.)
Ah! major, vous ici?

M. DE GOUVIGNAC.

Madame, vous voyez...

MADAME BELVAL.

Quoi!... me surprendre ainsi...!
Je rentre, et je vous trouve... Ah! je suis tout émue!

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'avez-vous?... est-ce moi?

MADAME BELVAL.

Sans être prévenue...
Quand je n'espérais plus de jamais vous revoir...
C'est un saisissement!... j'ai besoin de m'asseoir.
Vous permettez?... Agathe! un siége.

AGATHE, à part.

L'entend-elle?

M. DE GOUVIGNAC, donnant promptement un siége.

Je vais en donner un. Laissez, mademoiselle.

MADAME BELVAL, assise.

C'est bien aimable à vous d'être ainsi revenu!
Je vous reconnais là.

M. DE GOUVIGNAC.

Comment!... aviez-vous cru?...

MADAME BELVAL.

Vous aviez, m'a-t-on dit, montré tant de colère!
Vous m'avez fait bien mal...!

M. DE GOUVIGNAC.

Si j'ai pu vous déplaire,

Pardon. J'aurais besoin de causer avec vous.

MADAME BELVAL.

Soit. Donnez à monsieur un siége, et laissez-nous.

AGATHE, donne un siége au major, et dit, à part, en s'en allant

Voilà cé qui s'appelle un talent véritable!
Jé laissé lé major dans un péril notable.

SCÈNE VII.

M. DE GOUVIGNAC, MADAME BELVAL.

M. DE GOUVIGNAC.

Êtes-vous un peu mieux?

MADAME BELVAL.

Oui; ce ne sera rien.
Asseyez-vous.

M. DE GOUVIGNAC, assis et à part.

Par où commencer l'entretien?

MADAME BELVAL.

Vous allez donc partir?

M. DE GOUVIGNAC.

Voulez-vous que je reste?
Cela dépend de vous.

MADAME BELVAL.

Comment?

M. DE GOUVIGNAC.

Je vous proteste
Que vous pouvez, ma reine, ici me retenir;

L'amour chez la beauté se fixe avec plaisir.
Je formais, à l'instant, un plan sage, très-sage,
Qui m'offrait du bonheur la séduisante image.

MADAME BELVAL.

Quel est-il ?

M. DE GOUVIGNAC.

Je voudrais vous le faire adopter :
Ce serait d'être unis, de ne nous plus quitter.

MADAME BELVAL.

A de pareils discours comment croirai-je encore ?
Vous ne pouvez m'aimer.

M. DE GOUVIGNAC.

Qui ? moi ? je vous adore.

MADAME BELVAL.

Depuis que vous savez quel état est le mien...

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'importe ? à mon projet cela ne gâte rien.
Heureux de posséder une charmante amie,
Par mille attentions j'embellirais sa vie;
Je voudrais prévenir le moindre de ses vœux....

MADAME BELVAL.

Plaît-il...?

M. DE GOUVIGNAC.

Tout deviendrait commun entre nous deux;
Entre amis, entre amants, sans scrupule on partage,
Quand le cœur s'est donné.

MADAME BELVAL.

Quel est donc ce langage ?

A qui s'adresse-t-il...? est-ce à moi, s'il vous plaît?

M. DE GOUVIGNAC, un peu déconcerté.

Madame!...

MADAME BELVAL.

Vous rêvez, à ce qu'il me paraît?

M. DE GOUVIGNAC.

Quel ton!

(à part.)

Ce n'est pas là comme il fallait s'y prendre.

MADAME BELVAL, se levant

Je vous estime assez pour ne vous pas comprendre.

M. DE GOUVIGNAC, se levant aussi, et à part.

Elle refuse!... allons! c'est tout de bon, ma foi!

MADAME BELVAL, à part.

Ah! monsieur le major, vous pensez mal de moi?
Je ne l'aurais pas cru.

M. DE GOUVIGNAC.

Que dites-vous, ma chère,
Vous aurais-je fâchée? est-ce de la colère?

MADAME BELVAL.

Oh! non; je n'en ai point.

(à part.)

Mais je me vengerai.
Et vous ferez, major, tout ce que je voudrai.

(haut.)

Vous me méconnaissez; votre erreur est extrême;
On peut changer d'état; le cœur reste le même.
Auriez-vous autrefois si mal jugé le mien?

M. DE GOUVIGNAC.

De madame Belval je pense encor très-bien ;
Daignez croire...

MADAME BELVAL.

Écoutez, et rendez-moi justice.
Je suis franche, sincère, exempte d'artifice.
Mon état actuel ne m'avait fait jamais,
Jusqu'à ce moment-ci, connaître les regrets;
J'ouvre les yeux; j'y vois un malheur véritable;
J'avais cru retrouver un ami... bien aimable...
Un ami que jamais je n'avais oublié;
J'ai retrouvé l'ami, mais non pas l'amitié.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! mais, pardonnez-moi; ne doutez pas, madame....

MADAME BELVAL.

Je veux que vous lisiez jusqu'au fond de mon ame;
Vos projets de départ m'ont causé du chagrin;
J'en ai versé des larmes cette nuit, ce matin;
J'avais tort; cette fuite, à mes vœux si contraire,
Devient à mon repos désormais nécessaire;
Oui, partez, puisque ainsi vous l'avez résolu;
C'est un malheur pour moi de vous avoir revu,
Lorsqu'à fixer vos vœux je ne dois plus prétendre;
Vous m'oublîrez bientôt, et je m'y dois attendre;
Mais rien n'affaiblira pour vous... mon sentiment.

M. DE GOUVIGNAC, à part.

Oh! cette femme-là m'aime réellement.

(haut.)

Cette aimable franchise ajoute à tous vos charmes...

MADAME BELVAL, à part.

Je crois qu'il s'attendrit; c'est le moment des larmes.

(haut.)

Mon état vous révolte, et vous est odieux,
Et l'avoir pris me rend bien coupable à vos yeux;
J'eus pour m'y décider un motif respectable,
J'ose le dire... hélas! ici-bas rien n'est stable;
Nous sommes, malgré nous, malgré nos sentiments,
Jouets de la fortune et des évènements.
Ah! j'ai beaucoup souffert; ce souvenir pénible
M'arrache encor des pleurs...

M. DE GOUVIGNAC.

O ciel! est-il possible...?
Vous pleurez?... que n'étais-je alors auprès de vous...!
Que n'ai-je pu du sort vous épargner les coups...!

MADAME BELVAL.

Vous, major, qui venez, par une épreuve dure,
De me blesser dans l'ame, et de me faire injure?
Vous ne me voyez plus du même œil qu'autrefois;
A votre estime, au moins, j'aurai toujours des droits...
Partez... soyez heureux... vous m'avez mal jugée.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! par mon repentir vous êtes trop vengée;
C'est l'erreur d'un moment; je veux la réparer;
Par de tendres respects je veux vous honorer,

Rendre dignes de vous mes vœux et mon hommage :
Souffrez qu'à vos genoux...

MADAME BELVAL.

Voilà votre langage !
Oui, vous voilà, major, et je vous reconnais.
Levez-vous.

M. DE GOUVIGNAC.

Dites-moi d'abord que pour jamais
Vous oubliez mes torts, vous m'accordez ma grace.

MADAME BELVAL.

Des torts ?... n'en parlons plus; ce retour les efface.

M. DE GOUVIGNAC.

Je reconnais aussi madame de Courmon...
Mon amie...

MADAME BELVAL.

Ah ! laissez; ce n'est plus là mon nom.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh ! quoi ?...

MADAME BELVAL.

Je suis Belval, je suis comédienne;
Je vous le dis encor; que rien ne vous retienne;
Adieu. Séparons-nous.

M. DE GOUVIGNAC.

Cela ne se peut plus.
Vous quitter ? j'y ferais des efforts superflus.
Je reste auprès de vous; j'y veux passer ma vie.

MADAME BELVAL.

Non; pour y consentir je suis trop votre amie.

Ce conseil à donner me coûte, croyez-moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Quelle sagesse en vous!... et quelle bonne foi!
J'admire en vos discours le plus beau caractère,
La raison, la vertu; je vous aime et révère;
Je vous ai dit, hier, quel était mon dessein:
J'y tiens plus que jamais.

MADAME BELVAL.

Vous! m'offrir votre main,
Major? pour mon état je connais votre haine...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! mais, ... en m'épousant, vous quitteriez la scène...!
Vous trouveriez, je pense, un dédommagement...

MADAME BELVAL.

Moi, quitter mon état... et perdre mon talent!
Quelque sort qu'on m'offrît, j'en serais bien fâchée;
Par goût et par honneur j'y suis trop attachée;
A force de travaux, quand on s'est fait un nom...

M. DE GOUVIGNAC.

Nous pourrions nous y prendre alors d'autre façon.
Ce nom que vos talents, votre conduite honore,
Vous le conserveriez pour l'illustrer encore:
Soyons ensemble unis par un hymen secret,
Et gardez votre état.

MADAME BELVAL.

Dans ce nouveau projet
J'entrevois des motifs que vous savez me taire.
Croyez-vous que je puisse approuver ce mystère?

Accepter un époux qui rougirait de moi,
Qui craindrait en public de m'engager sa foi...?
Tenez, il faut vous dire, en grande confidence,
Un fait des plus secrets... Je sais votre prudence.

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'est-ce donc?

MADAME BELVAL.

L'an dernier, quelqu'un s'est proposé
Pour être mon époux; c'était un homme aisé,
Ayant un nom, un rang: il insistait, de même,
Pour me faire quitter le théâtre, que j'aime...

M. DE GOUVIGNAC.

Mais lui... vous plaisait-il?

MADAME BELVAL.

J'en faisais un grand cas;
Mais je vous dirai vrai: non, je ne l'aimais pas.

M. DE GOUVIGNAC, tendrement.

M'aimez-vous?

MADAME BELVAL, avec un soupir.

Ah! laissez; j'en ai trop dit, peut-être.
Ce que je sens pour vous, je l'ai trop fait connaître;
Mais n'en abusez pas.

M. DE GOUVIGNAC.

Je suis donc décidé.
Par la raison autant que par l'amour guidé...

MADAME BELVAL.

Mon cher major, malgré ce feu qui vous égare,
Un obstacle trop fort vous et moi nous sépare...

M. DE GOUVIGNAC.

Non; puisque vous m'aimez, plus d'obstacle entre nous:
Faut-il encor, faut-il vous prier à genoux?
Tout ce que vous voudrez, je consens à le faire;
Je sens qu'à mon bonheur vous êtes nécessaire;
De mes vains préjugés l'amour m'a bien guéri:
Je les abjure tous.

MADAME BELVAL.

Eh bien! s'il est ainsi,
D'un si grand changement donnez-moi donc la preuve.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! comment?...

MADAME BELVAL.

Je vous offre une facile épreuve.
Ne vous opposez plus à l'hymen recherché
Par votre cher neveu: vous l'avez empêché;
Vous avez repoussé loin de votre famille
Une personne honnête, une charmante fille.

M. DE GOUVIGNAC.

Pardon; devriez-vous me parler de cela?
Je viens pour prévenir ce mariage-là:
J'ai, par ce seul motif, entrepris mon voyage;
J'ai dit partout combien Sainville était peu sage...*

* Voyez la variante (*t*) à la fin de la pièce.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Mon oncle, je me rends à vos ordres exprès.
Mais quoi! pour le départ je n'ai point vu d'apprêts.
Je viens de votre hôtel, où vos gens m'ont su dire
Que vous étiez sorti, mais sans leur rien prescrire;
Auriez-vous donc changé vos dispositions?

M. DE GOUVIGNAC.

Non pas à ton égard; car mes intentions
Sont toujours qu'au plus tôt tu quittes cette ville.

SAINVILLE.

Eh bien! mon oncle, soit. Je veux être docile.

M. DE GOUVIGNAC.

Est-il vrai?

SAINVILLE.

Sûrement; je dois vous obéir.
D'un séjour dangereux je brûle de partir:
La raison sur mon ame a repris son empire.
(à part.)
Mon rôle est convenu; je sais ce qu'il faut dire.

M. DE GOUVIGNAC.

Tu prends le bon parti; c'est très-bien, mon neveu;
Je t'en fais compliment.

SAINVILLE.

Eh bien?

M. DE GOUVIGNAC.

Eh bien! adieu.
Bon voyage. Veux-tu m'embrasser?

SAINVILLE.

Il me semble
Que votre ordre, mon oncle, est de partir ensemble.
Ne m'avez-vous pas fait, cette nuit, prévenir?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui; mais je ne pars plus.

SAINVILLE.

Qui peut vous retenir?

M. DE GOUVIGNAC.

Madame pourrait bien t'en dire quelque chose.

MADAME BELVAL.

Moi? comment?

M. DE GOUVIGNAC.

Si je reste, elle seule en est cause.

SAINVILLE.

Quoi! mon oncle, serait-ce?... Ah! je l'avais prévu.

M. DE GOUVIGNAC.

Enfin à l'épouser tu me vois résolu.

SAINVILLE.

A l'épouser? eh! mais, cela ne peut pas être.

M. DE GOUVIGNAC.

Tu te moques de moi... ne suis-je pas le maître?

MADAME BELVAL.

Pour vous en empêcher, il suffit bien, je croi,
De mon état...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non...

SAINVILLE, prenant à part M. de Gouvignac, et lui parlant bas.

Mon oncle, écoutez-moi:
Vous faites cent fois pis que je ne voulais faire.

M. DE GOUVIGNAC.

Si je fais pis ou mieux, ce n'est pas ton affaire.

SAINVILLE.

Je veux vous emmener.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne partirai pas.

MADAME BELVAL.

Qu'avez-vous donc, messieurs? vous querellez tout bas?

M. DE GOUVIGNAC.

C'est qu'il perd la raison; croiriez-vous qu'il me donne
Des conseils contre vous?

MADAME BELVAL.

Oh! je le lui pardonne.
Vous comptez m'épouser; votre neveu peut bien
Blâmer votre projet, quand il renonce au sien.*

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! ma position n'est point du tout la sienne.

SAINVILLE.

Vous m'avez fait sentir les dangers de la mienne.
Henriette est pourtant charmante, sans détour;
Vous-même la jugiez digne de mon amour.

* Voyez la variante (*u*) à la fin de la pièce.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne la connais pas.

SAINVILLE.

Pardon, vous l'avez vue.
Cette jeune beauté, douce, aimable, ingénue,
Que vous vîtes hier, qui vous parut si bien,
Dont vous fîtes l'éloge...

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! oui; je m'en souvien.

MADAME BELVAL.

Elle n'est point ma nièce.

M. DE GOUVIGNAC.

En voici bien d'un autre!

MADAME BELVAL.

Mais je voudrais beaucoup qu'elle devînt la vôtre.
Hier, en la voyant, vous formiez ce désir.

M. DE GOUVIGNAC.

Pourvu qu'à m'épouser vous vouliez consentir...

MADAME BELVAL.

De mes conditions vous savez la première.

M. DE GOUVIGNAC.

Mais Sainville, à présent, pense d'autre manière;
Il veut partir.

SAINVILLE.

Non, non. D'après ce que je voi,
Je change aussi d'avis; votre exemple est ma loi.

MADAME BELVAL.

Sainville avait écrit d'avance une promesse.

Approuvez-la. Signez.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous êtes la maîtresse.
Il faut bien se soumettre; et je suis trop heureux
Pour vous rien refuser.

SAINVILLE.

Ah! vous comblez mes vœux.

(M. de Gouvignac signe la promesse.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HENRIETTE, DARICOUR.

SAINVILLE, voyant entrer Henriette et Daricour.

Henriette, venez; mon oncle, qui vous aime,
Consent à mon bonheur; il le signe lui-même.

HENRIETTE.

Est-il vrai? quoi! monsieur d'avis a donc changé?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui, ma très-belle enfant; oui, tout est arrangé.
Appelez-moi votre oncle.

HENRIETTE.

Ah! que je vous rends grace,
Mon cher oncle!

M. DE GOUVIGNAC.

Et souffrez qu'ici je vous embrasse.

(Il embrasse Henriette.)

MADAME BELVAL.

Cher major, à présent n'allez pas m'en vouloir;

De l'amour j'ai voulu vous montrer le pouvoir;
D'une ruse innocente il faut que je m'accuse.

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'est-ce donc?

MADAME BELVAL.

Mon motif me servira d'excuse.

M. DE GOUVIGNAC.

Parlez.

MADAME BELVAL.

De ces enfants je voulais le bonheur,
Et je songeais au vôtre en travaillant au leur.
Je serai, près de vous, par là justifiée;
Mais vous me croyez libre, et je suis... mariée.

M. DE GOUVIGNAC.

Mariée! est-il vrai?

MADAME BELVAL.

Très-mariée, hélas!
(en montrant Daricour.)
Monsieur en fut témoin; je ne vous trompe pas;
Il est mon directeur...

M. DE GOUVIGNAC.

Comment? que signifie?...
Monsieur est directeur?...

DARICOUR.

Eh! oui, de comédie.
Par mes soins, à Bordeaux, le théâtre va bien.
L'emploi des financiers, dans la troupe, est le mien.
Mon nom est Daricour. Agréez mon hommage.

M. DE GOUVIGNAC.

J'ai fait, sans le savoir, un joli personnage!

MADAME BELVAL.

Celui d'un amoureux; et je me suis permis
D'employer mon talent à servir mes amis.
D'intérêt personnel ma conduite est exempte.
Je vous donne, major, une nièce charmante,
Qui de votre château fera bien les honneurs,
Embellira vos jours, les sèmera de fleurs.
Au défaut de l'amour, que l'amitié nous lie;
Elle a des plaisirs vrais, sans trouble et sans folie:
Voilà le sentiment qui convient entre nous;
Plus pur, il en sera plus durable et plus doux.

M. DE GOUVIGNAC.

Le tour est un peu fort...! le meilleur est d'en rire;
Au beau titre d'ami puisqu'il faut me réduire,
J'y souscris; mais croyez qu'avec empressement,
L'ami, quand vous voudrez, redeviendra l'amant.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DE LA COMÉDIENNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

(*a*) Jé sais cé qui vous est contraire.
Vous dévez épouser un aimable avocat;
Mais son onclé répugne à signer lé contrat.
Monsur dé Gouvignac, etc.

SCÈNE III.

(*b*) J'ai déja trop souffert de son refus barbare,
Et, sans vouloir manquer à ce que je lui dois...

HENRIETTE.

Ce que vous lui devez, c'est de suivre ses lois.

SAINVILLE.

Laissez-moi me flatter que ma persévérance
Saura le vaincre enfin; j'en garde l'espérance.

HENRIETTE.

Je ne puis m'aveugler; vous avez à Bordeaux
Un état honorable, acquis par vos travaux;

Parmi nos avocats on vous vante, on vous cite.

SAINVILLE.

Oh! n'exagérez pas mon trop faible mérite.

HENRIETTE.

Votre oncle riche, et fier d'un nom qu'il croit très-beau,
Ancien militaire, et seigneur de château,
Dans ses vieux préjugés d'ailleurs opiniâtre...

SAINVILLE.

Je saurai les détruire; enfin, sur le théâtre
Votre mère ni vous ne parûtes jamais;
La vertu la plus pure embellit vos attraits;
De s'allier à vous, etc.

SCÈNE IV.

(*c*) Le major entreprit ma consolation;
Il y mettait un zèle!... entre nous, je me vante
Qu'il n'eût tenu qu'à moi d'être un peu votre tante.

SAINVILLE.

Oh! que ne l'êtes-vous!

MADAME BELVAL.

(*d*) L'oncle n'est point changé.

SAINVILLE.

A ses vieux préjugés vous avez fait la guerre?

MADAME BELVAL.

Non; j'ai pris le parti d'écouter, de me taire.
Je n'ai point contredit ses déclamations.
Combien il a donné de malédictions

Au théâtre, aux acteurs, et surtout aux actrices!
Il faut qu'il ait un peu vécu dans les coulisses;
Il n'est pas mal instruit: je trouvais amusant
Que, ne se doutant pas, etc.

HENRIETTE.

(*e*) Non, je vous ai fâché; j'aurais dû me contraindre.

SAINVILLE, à madame Belval.

Il nous faut votre appui, daignez nous l'accorder.

MADAME BELVAL.

Vous commencerez donc par vous raccommoder.

SAINVILLE, à Henriette.

Faites grace à l'excès d'une ardeur inquiète;
Rassurez-moi d'un mot: m'aimez-vous, Henriette?

HENRIETTE.

Je crains bien que jamais nous ne soyons époux;
Mais je promets de n'être à personne qu'à vous.

SAINVILLE.

Mon oncle m'entendra; j'en attends toute chose;
Quand serais-je éloquent, si ce n'est dans ma cause?

MADAME BELVAL.

Allons, fort bien, etc.

SCÈNE V.

(*f*) Moi-même, que dirai-je? et s'il veut que j'explique...

MADAME BELVAL.

Un avocat peut-il manquer à la réplique?
Craint-il d'être muet? Je vous seconderai.
Du courage!

SCÈNE VI.

(g) Pourquoi ! Vous devez le comprendre.
(à madame Belval.)
Mais, mon neveu, comment a-t-il l'honneur ?...

MADAME BELVAL.

Comment?
Monsieur est avocat.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh ! bien ?

MADAME BELVAL.

Eh bien ! vraiment,
C'est lui qui me défend au procès qu'on m'intente
Pour un assez grand bien qui me vient d'une tante.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous avez un procès ?

MADAME BELVAL.

Même assez délicat.
Mais je le gagnerai ; voici mon avocat.

M. DE GOUVIGNAC.

Je lui fais compliment de cette clientèle.

MADAME BELVAL.

Recommandez-moi bien à ses soins, à son zèle.

M. DE GOUVIGNAC.

Puisqu'il défend vos droits, il sont en bonnes mains.
Ce n'est pas son talent qui fait que je m'en plains.

MADAME BELVAL.

Vous vous en plaignez ?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui. Ce neveu peu docile
Dont je vous ai parlé, etc.

SCÈNE VI.

MADAME BELVAL.

(*h*) Et vous faites fort bien.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous saurez, mon neveu,
Qu'à Bordeaux mon dessein est de rester fort peu,
Et que je vous emmène...

MADAME BELVAL.

Ah! que voulez-vous faire?
Il faut auparavant qu'il gagne mon affaire;
Moi, de mon avocat je ne puis me passer.

M. DE GOUVIGNAC.

Fort bien. Mais à Bordeaux si je vais le laisser,
Vous sentez le péril!... il ferait la folie!
De chimères d'amour, etc...

MADAME BELVAL.

(*i*) Vraiment! sans chercher loin, je saurais bien qu'en dire,
Et la matière prête assez à la satire:
Mais laissons ce sujet qui vous met en souci;
Je veux vous présenter ma nièce que voici.
(à Henriette.)
Approchez, Rosalie.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! ah! mademoiselle

Est votre nièce?

MADAME BELVAL.

Eh! oui. Je vous ai parlé d'elle
Hier, je pense?

M. DE GOUVIGNAC.

Non: dans tout notre entretien
Vous n'en avez rien dit, et je m'en souviens bien.
Oh! comme dans ses traits on voit l'air de famille!

MADAME BELVAL.

D'une sœur que j'aimais elle est la seule fille.

M. DE GOUVIGNAC.

On ne peut pas la voir sans y prendre intérêt.

MADAME BELVAL.

Répondez donc, ma nièce.

HENRIETTE, en tremblant.

Ah! si monsieur promet, etc.

MADAME BELVAL.

(*k*) Vous nous ferez plaisir.

SAINVILLE.

L'aimable compagnie
Que je me plais à voir en ces lieux réunie...

M. DE GOUVIGNAC.

Est celle qu'il vous faut.

SAINVILLE.

J'en suis persuadé.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous savez le proverbe; il est très-bien fondé.
On ne peut apporter trop de délicatesse

Au choix de ses amis.

(bas à madame Belval.)

A votre aimable nièce, etc.

ACTE SECOND.

SCÈNE II.

(*l*) Toute votre assemblée
S'est, après le dîner, promptement écoulée,
Mon neveu, pour affaire, avait un rendez-vous.

MADAME BELVAL.

Oh! vraiment; les plaideurs à lui s'adressent tous.
Il n'a pas un instant, il ne peut y suffire.

M. DE GOUVIGNAC.

Ce dîner m'a charmé plus que je ne puis dire;
Je n'avais qu'un regret, etc.

SCÈNE III.

(*m*) Mais de vous exposer je serais affligée.
Mon cher major, pour moi ne vous battez jamais.

SCÈNE IV.

MADAME BELVAL.

(*n*) Oui; je veux obtenir de votre oncle, s'il m'aime,

De vous laisser ici, jusqu'à ce qu'au procès
Où vous plaidez pour moi, nous ayons plein succès,
Je tiens à conserver un défenseur habile.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh bien! vous le voulez? je reste en cette ville
Pour quelque temps encore.

SAINVILLE.

Ah! mon oncle est galant.

SCÈNE VI.

(*o*) Trouver en vous bien plus d'indulgence pour moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Vraiment! la différence est bien grande, je croi.
Madame de Courmon porte un nom honorable.
Son état, dans le monde, est un état louable.

SAINVILLE.

Même elle y peut paraître en un rang élevé.

M. DE GOUVIGNAC.

Un pareil choix partout devrait être approuvé.
Mais le vôtre?... Tenez, Sainville, pour bien faire,
A sa charmante nièce efforcez-vous de plaire.

(*p*) Songe à former des nœuds que je puisse approuver;
Ne me fais point rougir d'un amour de coulisse,
D'une personne...

SAINVILLE.

Eh! mais, elle n'est point actrice,
Ne le sera jamais, et ne l'a point été.

M. DE GOUVIGNAC.

Son père était acteur; belle subtilité!
Écoute-moi. Déja je ne t'approuvai guères
Lorsqu'au lieu de prétendre aux honneurs militaires,
D'imiter nos aïeux, qui tous furent soldats,
Tu voulus prendre place au banc des avocats;
Mais aujourd'hui, bravant ma colère et le blâme,
Dans quel état, dis-moi, vas-tu choisir ta femme?

SAINVILLE.

Ce n'est pas son état; je vous l'ai déja dit, etc.

(q) Le premier fut nommé père de la patrie.

M. DE GOUVIGNAC.

Tais-toi. Cours à ta perte, et comble ma douleur;
Il ne te manque plus que de te faire auteur.

SAINVILLE.

Ne m'en défiez pas; car j'en serais capable.

M. DE GOUVIGNAC.

Le malheureux!... Déja tu n'es que trop coupable.

SAINVILLE.

Mon oncle...

M. DE GOUVIGNAC.

Épargne-moi des discours superflus.

SAINVILLE.

Si vous me permettiez...

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne t'écoute plus.
Ton fol aveuglement et m'indigne et m'afflige.
Laisse-moi seul.

SAINVILLE.

De grace...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! laisse-moi, te dis-je.

SCÈNE VIII.

(*r*) Au journal de la ville et du département.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne le lis jamais.

CLÉOFILE.

Par malheur, les artistes
Sont obligés d'avoir pour eux les journalistes.
J'avais au rédacteur fait d'assez beaux présents;
Mais il les a trouvés peut-être insuffisants;
Ma rivale sur moi, sans doute, a mis l'enchère;
Et puis elle a fait plus...., ce n'est pas un mystère;
Tout le monde le sait... Vous m'entendez, je croi?
Mais de pareils moyens ne sont pas faits pour moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! qu'ai-je affaire, moi, etc.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE II.

(*s*) Je suis femme d'abord, et puis comédienne;
Donner à ce qu'on dit un air de vérité,

Prendre et quitter un masque avec facilité,
N'est-ce pas là notre art et notre unique étude ?
Se contrefaire...? eh ! mais, chez nous, c'est habitude.
Il m'aime; je suis loin d'en vouloir abuser, etc.

SCÈNE VII.

(*t*) J'ai dit partout combien Sainville était peu sage...

MADAME BELVAL.

Mais ce langage-là siérait mal aujourd'hui,
Et vous n'avez plus droit de vous plaindre de lui;
Vous lui donnez l'exemple...

M. DE GOUVIGNAC.

Oh ! quelle différence !
Je n'attends rien de lui, ni d'autres; mon aisance
Me rend indépendant; je le suis pour toujours,
Et je puis me moquer de tous les sots discours;
Mais mon neveu, madame, a son état à faire;
Il est jeune; il dépend des propos du vulgaire,
Et de l'opinion; il doit la ménager,
Et ne la braverait qu'avec un grand danger.
Vous m'avoûrez qu'il a besoin de tout le monde.

MADAME BELVAL.

Point du tout; car je vois que son état se fonde
Sur d'éternels travers: médecins, avocats,
Ne manqueront jamais de pratique ici-bas;
Et comme on le connaît honnête autant qu'habile,
Tout le monde, au contraire, a besoin de Sainville.

SCÈNE VIII.

SAINVILLE.

Mon oncle, je me rends à vos ordres exprès.

(*u*) Blâmer votre projet, quand il renonce au sien.

M. DE GOUVIGNAC.

Voilà mes avocats, prêts, en toute rencontre,
A plaider hardiment ou le pour ou le contre;
Hier, que disais-tu?

SAINVILLE.

Que disiez-vous hier?
Je puis vous rétorquer vos arguments; c'est clair.

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! ma position n'est point du tout la tienne.

SAINVILLE.

Vous m'avez fait sentir les dangers de la mienne.

FIN DES VARIANTES.

QUELQUES
SCÈNES IMPROMPTU,

OU

LA MATINÉE DU JOUR DE L'AN,

PROLOGUE

POUR L'OUVERTURE DU THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON
SOUS LA DIRECTION DE M. PICARD.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre royal de l'Odéon, le 1er janvier 1816.

AVERTISSEMENT.

Cet opuscule a été entrepris par le seul motif de faire plaisir à mon ami M. Picard, qui m'avait demandé, pour le théâtre de l'Odéon, une petite pièce d'ouverture.

Il y avait à faire les annonces, les promesses et les compliments d'usage; il fallait amener une scène de valet, une scène de jeune personne, et une scène de soubrette pour trois acteurs nouveaux qu'on voulait faire remarquer. Le cadre était à mon choix.

Cette fois, j'employai les vers *libres* comme une manière d'écrire plus ornée que la prose, mais plus expéditive et moins difficile que les vers d'un rhythme uniforme. J'étais pressé par le temps, car la pièce me fut demandée le 4 décembre; elle devait être représentée, et elle le fut en effet, le 1er janvier suivant; encore n'y consacrais-je que des heures de loisir.

Le public daigna faire un aimable accueil à ce compliment de bonne année, qui eut une douzaine de représentations.

PERSONNAGES.

LE DIRECTEUR DU THÉATRE.
DERCOUR, ancien comédien.
UN VALET.
UNE JEUNE PERSONNE.
UNE SOUBRETTE.

M. ARMAND.
M. CLOZEL.
Mademoiselle DÉLIA.
TOUS LES ACTEURS ET ACTRICES DU THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON.

La scène est sur le théâtre.

QUELQUES
SCÈNES IMPROMPTU,

OU

LA MATINÉE DU JOUR DE L'AN,

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DIRECTEUR seul.

Au théâtre je viens passer ma matinée.
Et c'est pour m'y réfugier,
Pour échapper à la foule acharnée
Des souhaiteurs de bonne année.
Que c'est un cruel jour que le premier janvier!
C'est qu'il est ruineux!... en cadeaux, en étrennes,
En bonbons, dont il faut avoir les poches pleines;
Cela ne finit pas...! On vous fait essuyer
Un tas de compliments et de paroles vaines.
Tel vous serre la main, et vous jure amitié,
Par qui, l'instant d'après, vous êtes oublié.
J'ai grand besoin pourtant qu'à moi l'on s'intéresse,

Qu'on prenne un peu de part à mon fâcheux état;
J'ai pris un lourd fardeau; vraiment je le confesse:
Directeur de théâtre!... oh! quelle hardiesse!
Je connais le métier; il est pénible, ingrat!
Ah! que je voudrais être à la fin de décembre,
Ou même à l'an prochain, en octobre ou novembre,
Pour savoir quel sera le succès qui m'attend!
S'il suffisait du zèle et du travail constant!..
Le public à nos vœux daignera-t-il sourire?
Oui; nous l'aurons pour nous: tout me le garantit.
Je suppose qu'il m'entendît;
Voici ce que j'aurais, ce me semble, à lui dire:
Protégez nos efforts; vos bienveillants regards
Font naître les talents, encouragent les arts;
A nos succès, qui de vous vont dépendre,
Vous-même êtes intéressés:
A vous bien divertir nous serons empressés;
Soyez-le, chaque jour, à venir nous entendre.
Des Grandval, des Molé, des Préville, autrefois
Le faubourg Saint-Germain connaissait bien la voix.
Thalie, aujourd'hui, recommence
En ces lieux un destin nouveau;
Elle revient à son berceau;
Protégez sa seconde enfance.

SCÈNE II.

LE DIRECTEUR, DERCOUR.

DERCOUR, en entrant, à la cantonnade.

Laissez-donc. De me voir il sera bien content.

LE DIRECTEUR, le voyant entrer.

Allons; on ne peut pas être libre un instant.
Quand je me fâcherais, c'est une chose faite.

DERCOUR.

Mon ami, je vous la souhaite.

(Il l'embrasse.)

On m'a bien dit chez vous que vous étiez sorti;
Mais je me suis douté que vous seriez ici,
Et je vous trouve... Allons, encore une embrassade.

(Il l'embrasse encore.)

LE DIRECTEUR.

Monsieur, assurément...

(à part.)

Quel contre-temps mausade!

DERCOUR.

Eh bien! mon cher ami, comment nous portons-nous?

LE DIRECTEUR.

Eh bien! mon cher ami, comment vous nommez-vous?

DERCOUR.

Vous ne remettez pas un ancien camarade?...
Dercour?

LE DIRECTEUR.

C'est vous? Eh! oui, je me souviens, je croi...
C'est de long-temps.

DERCOUR.

Depuis vingt ans, ma foi!
Nous ne nous sommes vus; mais, dans notre jeune âge,
Nous étions bons amis...

LE DIRECTEUR.

Il est vrai.

DERCOUR.

Tous les deux,
Nous aimions le théâtre... oh! j'en avais la rage....!
Devant des spectateurs complaisants, peu nombreux,
En costume modeste, en fort mince équipage,
Nous jouions le tragique en un troisième étage.

LE DIRECTEUR.

Vraiment, oui! nous avions des talents merveilleux.

DERCOUR.

Nous n'étions pas mauvais.

LE DIRECTEUR.

Dites-moi, je vous prie,
N'avez-vous pas depuis joué la comédie?

DERCOUR.

Oui, c'est le parti que j'ai pris:
A cet art, que j'aimais, j'ai consacré ma vie.
Je n'ai jamais voulu débuter à Paris.
Ma réputation n'est pas moins établie.
J'ai couru la province, et même l'étranger;

Trois ans en Allemagne, et dix ans en Russie.
Mais je suis de retour pour ne plus voyager;
Car j'aime mon pays, et souvent je m'écrie :
« Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie. »

LE DIRECTEUR.

Vous savez vos auteurs.

DERCOUR.

Ah ! parbleu !

LE DIRECTEUR.

J'entrevoi,
Mon cher Dercour, je le parie,
Quel sujet aujourd'hui t'amène près de moi.
Je reprends l'ancien style.

DERCOUR.

Eh bien ! oui, disons : *Toi*,
Comme dans les beaux jours que ce ton nous rappelle.
Ta franchise me charme, et j'en suis tout ému.

LE DIRECTEUR.

Eh ! mon ami, la chose est toute naturelle.
Jusqu'à moi ton renom était déja venu;
Tes talents se sont fait connaître.
Aujourd'hui que désires-tu ?
Avec nous tu voudrais te rengager peut-être ?

DERCOUR.

Avec toi ? non, vraiment, et tu te trompes fort.

LE DIRECTEUR.

Que veux-tu dire ?

DERCOUR.

Non; je sais que j'aurais tort.
Je viens te voir, mon cher, par amitié, par zèle,
Et rien de personnel à cela ne se mêle.

LE DIRECTEUR.

Je te suis obligé.

DERCOUR.

Je viens pour t'avertir.
Ta situation, mon, ami, me désole;
Car je vois que tu fais une entreprise folle,
Et que tu n'y peux réussir.
S'il en est encor temps, retire ta parole;
Dégage-toi bien vite, et laisse tout cela.
Je te parle en ami qui s'y connaît...

LE DIRECTEUR.

Holà!
Tu prends bien ton moment.... Quelle est donc cette rage,
De venir, sans savoir, ainsi mal augurer?....
Au reste, bien des gens m'ont tenu ce langage.
On me tourmente, on cherche à me désespérer,
Quand j'aurais besoin de courage.

DERCOUR.

Du calme, mon ami, du sang-froid; mais convien
Seulement, avec moi, que tu n'as rien, mais rien
Qui ne soit contre toi; la chose est trop certaine,
Et vraiment cela me fait peine.

LE DIRECTEUR.

Je veux te convertir.

DERCOUR.

Toi! mais par quel moyen?

LE DIRECTEUR.

Je n'ai rien? ce n'est rien d'abord que cette salle
Où, d'une façon libérale,
Un corps illustre dans l'état
Permet qu'aujourd'hui je m'installe?
Sa générosité ne fait point un ingrat.
Animés d'une ardeur égale,
Mes camarades vont répondre à ses bienfaits,
Et nous acquitterons le loyer en succès.

DERCOUR.

C'est fort bien fait de reconnaître...
Mais la salle pour vous est trop grande...

LE DIRECTEUR.

Oui, peut-être,
Peut-être aussi trop belle; et nos faibles talents
Avec désavantage y pourront bien paraître;
Comme un tableau, qui n'est pas d'un bon maître,
Redoute avec raison les cadres trop brillants.
Mais le travail amène enfin la réussite.
Cette salle est trop grande à présent; par la suite,
Pour les spectateurs bienveillants,
Si chez nous, chaque soir, le plaisir les invite,
Nous pourrons, que sait-on? la rendre trop petite.
Nous l'espérons, du moins.

DERCOUR.

Eh! mais, mon pauvre ami,

Cette salle si belle est dans ce quartier-ci...
Le faubourg Saint-Germain...

LE DIRECTEUR.

Voilà ce qu'on répète!
Et cette objection m'a vingt fois été faite.
Le faubourg Saint-Germain est-il donc un désert?
N'est-ce pas une ville entière?
Une très-grande ville? et ce spectacle offert
Dans ce même quartier où commença Molière,
Par tous ses habitants sera-t-il rebuté?
Sur cette rive de la Seine
Ce spectacle est le seul: nous avons pour domaine
La plus belle moitié de la grande cité.

DERCOUR.

Oh! la plus belle!

LE DIRECTEUR.

Et la plus favorable
Pour notre art. Songe un peu comment est habité
Ce faubourg qui pour nous te paraît redoutable.
De l'étude et des arts c'est l'asyle honorable:
J'y trouve l'Institut et l'Université,
Et plus d'une école fameuse
Où court une jeunesse ardente et studieuse.
C'est ici le pays latin;
Paris a son Parnasse au faubourg Saint-Germain.

DERCOUR.

Oh! je suis du quartier; je demeure à la porte...

LE DIRECTEUR.

A des spectateurs de la sorte
Nous desirons d'offrir nos modestes essais.
Nous trouverons chez eux un goût sévère et sage,
Et l'indulgence aussi, qui double le courage;
L'amour de la gaîté, ce besoin des Français.
Nous tâcherons de faire rire...

DERCOUR.

Ah! c'est où je t'attends. Permets-moi de te dire
Que tu n'as pas encor de pièces ni d'auteurs.

LE DIRECTEUR.

Oh! tiens, pour des auteurs, ne te mets pas en peine:
L'espèce en est commune, et la ville en est pleine;
Et, sans aller bien loin...

DERCOUR.

De plus, en fait d'acteurs,
Il te manque...

LE DIRECTEUR.

Eh! mon Dieu! quelle rage est la tienne!
Dis bien ce qui me manque!... Eh! parbleu, je le sai:
Mais, toi, tu ne sais pas, mon ami, ce que j'ai.

DERCOUR.

Oh! si fait. Le théâtre est dans mon voisinage,
Et j'y suis venu quelquefois...
J'estime les talents, et plusieurs que je vois
Dans ta société, méritent mon suffrage:
Mais il faudrait encore...

LE DIRECTEUR.

Il faudrait!... il faudrait!
Nous aurons ce qu'il faut. Tu seras satisfait,
Si tu n'es pas trop difficile.
(à part.)
Mon pauvre ami Dercour veut faire l'homme habile;
Mais je veux lui prouver... bon! excellent moyen!
Armand vient à propos...

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. ARMAND.

M. ARMAND.

En ce beau jour, je vien
Pour vous la souhaiter...

LE DIRECTEUR, l'interrompant.

C'est bon, François.

M. ARMAND.

Qu'entends-je?

LE DIRECTEUR.

Oui, François, écoute-moi bien,
Et ne va pas prendre le change.
(à Dercour.)
Tu permets, mon ami? J'ai quelque ordre à donner
A notre garçon de théâtre.

DERCOUR.

Oh! je ne veux pas te gêner.

LE DIRECTEUR, à voix basse à M. Armand.

Mon cher Armand, cet homme est un opiniâtre
Prévenu contre nous, prophétisant malheur,
Et qu'il faut corriger.

M. ARMAND, de même.

Eh bien! cher Directeur,
Quel ordre pour cela prétends-tu que je suive?

LE DIRECTEUR.

Je veux lui faire voir nos trois acteurs nouveaux,
Sans qu'il s'en doute... Ainsi, que chacun d'eux arrive
Sous un nom emprunté; cherchez quelque à propos;
Mettez en mouvement votre imaginative.

M. ARMAND.

Des scènes impromptu! Ce ne sont pas des sots;
Cela va s'arranger.

LE DIRECTEUR.

Écoute, encor deux mots.

(Il lui parle à l'oreille, et l'on entend seulement.)

Il s'appelle Dercour.

M. ARMAND.

Il suffit; je m'esquive.

DERCOUR.

Ce garçon de théâtre a la mine naïve.

M. ARMAND, revenant sur ses pas.

Monsieur parle de moi.

DERCOUR.

Je l'ai vu quelque part.

M. ARMAND.

Moi, je connais monsieur.

DERCOUR.

Comment?.. Par quel hasard?

M. ARMAND.

Au Luxembourg monsieur va souvent se distraire.

DERCOUR.

Oh! oui.

M. ARMAND.

Ma femme y tient cabinet littéraire
En plein vent.

LE DIRECTEUR.

Allons donc; t'en iras-tu, bavard?

M. ARMAND.

Eh! ne vous fâchez pas, monsieur. Pardine! on cause.

LE DIRECTEUR.

Oui; mais dans ce moment tu dois faire autre chose.
Va donc, François.

M. ARMAND.

Je vais... Adieu, monsieur Dercour.

SCÈNE IV.

DERCOUR, LE DIRECTEUR.

DERCOUR.

Comment sait-il mon nom?

LE DIRECTEUR.

Il l'aura, je suppose.

Entendu dire au Luxembourg.

DERCOUR.

Pour revenir à notre thèse,
Je te vois, mon ami, coiffé de ton projet.
Je suis enchanté qu'il te plaise;
Mais tu ne m'as rien dit de l'article : *intérêt.*
Tu parles de beaux arts et de littérature,
De gloire, de succès; tout cela ne promet
Rien de solide, et chacun sait
Qu'il faut pour exister une autre nourriture.
Hélas! c'est un fait affligeant,
Mais aussi c'est un fait notoire,
Que le quartier des arts et de la gloire
N'est jamais, mon ami, le quartier de l'argent.

LE DIRECTEUR.

Tout cela vient ensemble; et, sans m'en faire accroire...

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, s'adressant à Dercour.

Monsieur le directeur de l'Odéon?

LE DIRECTEUR.

C'est moi.

LE VALET.

Je vous fais bien ma révérence;
Fort enchanté de faire avec vous connaissance.

LE DIRECTEUR.

Puis-je vous demander pourquoi
Vous venez me trouver?

LE VALET.

Quand janvier recommence,
De sa loge chacun renouvelle le bail,
Ou tel qui n'en a point s'abonne:
Chez mon maître je suis chargé de ce détail.
Je sers un magistrat, respectable personne;
Son hôtel est dans ce faubourg,
Il m'a dit ce matin: Dubourg,
Vous passerez dans la journée,
Au théâtre de l'Odéon
(Car de monsieur je suis le factoton);
Vous saurez ce qu'on paie une loge à l'année;
Je veux à mes enfants faire ce cadeau-là.
En conséquence me voilà,
Et l'affaire en deux mots peut être terminée.

LE DIRECTEUR, à Dercour.

Tu vois que l'argent vient.

DERCOUR.

Allons, tant mieux.

LE DIRECTEUR, au Valet.

Monsieur,
Ce digne magistrat nous fait bien de l'honneur.
Le prix, que chacun peut connaître,
Est de deux mille francs.

LE VALET.

C'est le prix pour mon maître;
Mais, à présent, pour moi? là... parlez net...

LE DIRECTEUR.

Comment?

LE VALET.

A la tête d'une entreprise,
Vous devez bien savoir, sans que je vous le dise,
Comme on entre en arrangement.
Ne me ferez-vous pas la petite remise,
Pour mon compte?

LE DIRECTEUR.

Eh! mais, non, vraiment.

LE VALET.

Combien me donnez-vous? cinq cents francs? au moins quatre?
Pour mon droit de commission?

LE DIRECTEUR.

Sur la somme fixée il n'est rien à rabattre.

LE VALET.

Cela se fait pourtant. Si votre intention
Est de ne rien ôter pour moi de cette somme,
Augmentons pour mon maître. Hein? n'est-ce pas, brave homme?
Monsieur paiera fort bien sa loge mille écus:
C'est mille francs pour moi. Répondez là-dessus;
Car il faut bien que j'aie un petit bénéfice.

DERCOUR, à part.

Il ne se gêne pas; c'est un grand impudent.

LE VALET.

Oh! si jamais un jour je deviens intendant,
Je pourrai faire mieux. Je ne suis qu'un novice:
J'espère moissonner; je glane en attendant.

LE DIRECTEUR.

Je ne saurais, monsieur, vous rendre ce service.

LE VALET.

Vous êtes bien de l'ancien temps.
J'ajoute encor deux mots; mais ils sont importants.
Oui, je veux vous donner un conseil salutaire.
Des pièces de théâtre ôtez-moi, pour bien faire,
Ces valets scandaleux, ces Crispins, ces Frontins,
Tous fort mauvais sujets, ivrognes, libertins,
Très-malhonnêtes gens... Ces coquins-là font rire...!
La morale, monsieur, doit les faire proscrire;
La morale!... ah!... le cœur!... ah!... c'est là ce qu'il faut;
Le rire en comédie est un très-grand défaut.
Prenez-moi le bon ton, soit en vers, soit en prose;
Donnez-nous des valets musqués, couleur de rose,
Froids et spirituels, pleins de petits bons mots
Qui ne fassent point rire... Ah! voilà mes héros!
Jamais, en les voyant paraître sur la scène,
Monsieur ne peut songer un instant à Dubourg;
Mais, s'il voit des fripons, je craindrais quelque jour,
Malgré ma probité constante et bien certaine,
Qu'en rentrant du spectacle il ne vînt à penser

Que Dubourg est Frontin, et qu'il faut le chasser.
Ma place est lucrative, et me plaît; je la garde.

LE DIRECTEUR.

Vous la remplissez bien : ainsi nous prendrons garde....

LE VALET.

De plus, vous n'allez pas, monsieur, me refuser
Des billets de spectacle...?

LE DIRECTEUR.

Oh! cela!....

LE VALET.

Pour ma fille,
Pour ma femme et ma sœur. Nous viendrons en famille.
J'ose librement en user.

LE DIRECTEUR.

Vous faites bien : voici pour ce soir une loge
Du cintre...

LE VALET.

Je vais faire en tous lieux votre éloge.
Et puis j'ai des amis... je vous les enverrai...
Ou plutôt avec moi je les amènerai...
Vous me donnerez bien des billets de parterre,
N'est-ce pas...?

LE DIRECTEUR.

Quelquefois.

LE VALET.

Tenez, il faut cela.
Aux auteurs, aux acteurs on fait souvent la guerre :
Il faut les soutenir. Ces petits moyens-là

Ne laissent pas d'aider... ne font mal à personne.
Mais je vais au bureau... car c'est là qu'on s'abonne.
J'ai dû vous voir d'abord.

LE DIRECTEUR.

Vous m'avez fait plaisir.

LE VALET.

Puisse votre entreprise aussi bien réussir
Que mon cœur le souhaite! Oui, j'aurais grande envie
D'entendre incessamment le public applaudir!
Souvenez-vous de moi... Dubourg, pour vour servir,
Qui s'intéresse à vous, et qui vous remercie.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DERCOUR, LE DIRECTEUR.

DERCOUR.

Il est, plus qu'il ne croit, valet de comédie...

LE DIRECTEUR.

Je crois qu'il en jouerait les rôles au besoin.

DERCOUR.

Oui ma foi, s'il voulait...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UNE JEUNE PERSONNE.

LA JEUNE PERSONNE, entre en regardant de tous côtés, et dit à part.

Il est peut-être loin...!

DERCOUR, au Directeur.

Regarde donc; quelle est cette jeune personne?

LE DIRECTEUR, à part.

Bon! c'est ce que j'attends.

(à Dercour.)

Je ne sais... je soupçonne...

LA JEUNE PERSONNE.

Je cherche ici quelqu'un.

DERCOUR.

Qui donc?

LA JEUNE PERSONNE.

Ce n'est pas vous,

Soyez-en sûr.

LE DIRECTEUR.

C'est moi peut-être?

LA JEUNE PERSONNE.

Ni vous non plus. Sans doute il n'a pas été maître
De venir me trouver.

LE DIRECTEUR.

Ah! c'est un rendez-vous...!

LA JEUNE PERSONNE.

Eh! mais, vous pouvez le connaître;
C'est mon petit cousin.

LE DIRECTEUR.

J'entends.
(à Dercour.)
Dans nos foyers je crois que je l'ai déja vue:
Sa visite regarde un de nos jeunes gens.

DERCOUR.

Elle paraît bien ingénue;
Elle est bien, mon ami, mais très-bien.

LE DIRECTEUR.

Trouves-tu.
(à la Jeune Personne.)
Votre petit cousin n'est pas encor venu;
Il ne saurait tarder, à ce que j'imagine.
Si vous voulez l'attendre...

LA JEUNE PERSONNE.

Il le faut bien, hélas!
Mais je vous avoûrai que cela me chagrine.

DERCOUR.

Le cousin a grand tort, je ne le cache pas,
De faire attendre ainsi son aimable cousine.

LA JEUNE PERSONNE.

Monsieur n'est-il pas un auteur?

LE DIRECTEUR.

C'est un homme d'esprit.

LA JEUNE PERSONNE.

On le voit à sa mine.

DERCOUR.

Oui, s'il vous plaît, mon enfant, de bon cœur,
Je suis auteur. Voyons ce qu'elle veut nous dire.

LA JEUNE PERSONNE.

Ah! je crains de vous faire rire.
Mais j'aurais une idée à vous communiquer.

DERCOUR.

Eh bien! voyons donc cette idée.
Elle sera fort bonne; il faut nous l'expliquer.

LA JEUNE PERSONNE.

Par la nature seule, hélas! je suis guidée.
Moi, je n'ai point d'esprit; j'en conviens franchement.

DERCOUR.

C'est avoir trop de modestie;
Et votre physionomie
Dit le contraire, et vous dément.

LA JEUNE PERSONNE.

Pour la première comédie
Que vous ferez, je veux, si vous le permettez,
Vous donner une scène attachante... Écoutez.

DERCOUR.

Je vous promets d'en faire usage,
Si je donne jamais au théâtre un ouvrage.

(au Directeur.)

Elle me divertit.

LE DIRECTEUR.

Je le vois, cher Dercour.

DERCOUR.

Oui, vous m'intéressez on ne peut davantage.

LA JEUNE PERSONNE.

Ce serait une scène... une scène... d'amour.
J'aimerais au théâtre à la voir reproduire.
En la jouant moi-même, l'autre jour,
Elle me plut beaucoup...

DERCOUR.

Eh bien! daignez m'instruire;
Nous pourrons l'ajuster au théâtre.

LA JEUNE PERSONNE.

Oh! vraiment,
Ce n'est rien dans le fond... mais je la crois touchante,
Et naturelle assurément;
Car, entre mon cousin et moi, dernièrement,
Cette scène, le soir, se passa chez ma tante.
Nous étions tous deux seuls: assis à mon côté,
Il me lisait des vers charmants, en vérité!
Je l'écoutais de toutes mes oreilles.
Ils étaient de Parny, ces vers délicieux,
Si pleins de sentiments! si doux! si gracieux!
J'avais tant de plaisir! c'est qu'il lit à merveilles!
Chaque mot de sa bouche allait jusqu'à mon cœur.
Tout-à-coup, au milieu d'un passage bien tendre,
Je ne sais pas pourquoi, la voix manque au lecteur;
De verser quelques pleurs il ne peut se défendre;
Il me parlait des yeux, les miens lui répondaient;
Doucement dans ses mains mes mains furent pressées.

Et nous sentions tous deux que nos cœurs s'entendaient.
Nous restâmes long-temps livrés à nos pensées,
Et nous taisant toujours... Quel langage rendrait
Tout ce qu'un tel silence exprime!

DERCOUR.

En amour, à ce qu'il paraît,
Vous préférez la pantomime.

LA JEUNE PERSONNE.

J'aime la vérité : faut-il qu'aux amoureux
Qu'on produit sur la scène, on ait pris pour système
De prêter un jargon ou fade ou précieux?
Ah! si jamais, au lieu de son désordre extrême,
Au lieu de ses regards que j'ai bien entendus,
Mon cousin dit, comme eux, galamment : Je vous aime,
Je penserai qu'il ne m'aimera plus.

DERCOUR.

Ah! sa naïveté m'enchante.
Il est heureux, votre petit cousin!
Mais nous conterez-vous la fin
De cette scène si touchante!

LA JEUNE PERSONNE.

Oh! la voici : c'est que ma tante
Rentra, ne s'aperçut de rien,
Et nous reprîmes l'entretien
Sur une chose indifférente.

LE DIRECTEUR.

Ma belle enfant, c'est fort bien;
Mais, pour moi, je vous conseille

De ne pas jouer souvent
Avec votre cousin une scène pareille;
Car j'en craindrais un peu pour vous le dénoûment.
Au reste, vous l'avez racontée à merveille...

LA JEUNE PERSONNE, tournant la tête vers la coulisse.

Ah! c'est lui que je vois. Recevez mes adieux,
Et tous deux n'allez pas trahir ma confiance;
Pour obtenir de vous un peu de bienveillance,
Messieurs, croyez surtout que j'ai fait de mon mieux.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

DERCOUR, LE DIRECTEUR.

DERCOUR.

L'aimable enfant! quel ton, et quel air d'innocence!
Tu devrais l'enrôler dans ta société:
Elle jouirait fort bien une ingénuité.
En parlant du cousin, comme elle était émue!

LE DIRECTEUR.

Oui; mais, si cela continue,
La pauvre enfant, en vérité,
N'a pas long-temps encore à rester ingénue.

SCÈNE IX.

DERCOUR, LE DIRECTEUR,
UNE SOUBRETTE.

LA SOUBRETTE.

C'est à monsieur Dercour que je voudrais parler.

DERCOUR.

Ah ! quelle est celle-ci ?

LE DIRECTEUR.

Je ne sais.
(à part.)
Bien : c'est elle.

DERCOUR.

C'est moi qui suis Dercour : que veut mademoiselle ?

LA SOUBRETTE.

Monsieur, j'ai bien l'honneur... je dois un peu trembler :
La chose est assez naturelle ;
Car, lorsqu'on vient se présenter,
On craint... Chez vous d'abord j'ai pris soin de monter.
J'ai voulu commencer par parler à madame.

DERCOUR.

Eh bien ! que vous a dit ma femme ?

LA SOUBRETTE.

Elle était hors de la maison,
Et je ne l'ai pas vue. Il lui manque, dit-on,
Une femme de chambre, et si, pour cette place
Je pouvais convenir...

DERCOUR.

Ah! ah! j'entends... mais, non;
Ma femme n'a besoin de personne... Qui donc
Vous a fait cette histoire?

LE DIRECTEUR.

On bavarde, on tracasse;
Quelques gazettes du quartier...

LA SOUBRETTE, à Dercour.

Si cela ne doit pas encor se publier,
Je suis on ne peut plus discrète;
Monsieur peut à moi se fier.

DERCOUR.

Eh! non; il n'en est rien, et je vous le répète.

LA SOUBRETTE.

Regardez-moi, monsieur; et, si je vous convien
Pour la figure et le maintien...

DERCOUR.

Vous êtes jolie et bien faite;
Mais vous ne seriez pas ce qu'il faudrait chez moi.

LA SOUBRETTE.

Pourquoi cela, monsieur?

DERCOUR.

Pourquoi?
Je connais un peu mon épouse;
Elle ne prend jamais, pour elle et ses enfants,
Une femme qui n'ait par-delà quarante ans.

LE DIRECTEUR.

Oui!... madame Dercour est donc un peu jalouse,

Et toi, galant parfois?...

DERCOUR.

Eh! mais, par-ci par-là:
On n'a pas renoncé tout-à-fait à cela.
Or, pour plaire à ma femme, il faudrait me déplaire.
Eh! mais... attendez donc: oui, depuis quelque temps,
De la bonne de ses enfants
Je crois qu'elle veut se défaire,
Et qu'elle en cherche une autre... elle m'en a parlé.

LA SOUBRETTE.

Eh bien! monsieur, voilà justement mon affaire.

DERCOUR.

Qui? vous? avec cet air élégant, éveillé,
Gouvernante d'enfants...? Rien que votre parure...

LA SOUBRETTE.

Je suis ce qu'il vous faut, monsieur, je vous assure;
Vos demoiselles sont grandes?

DERCOUR.

Douze à quinze ans.

LA SOUBRETTE.

Ce ne sont plus là des enfants.
On m'a dit qu'elles sont belles comme des anges,
Et qu'elles vous ressemblent fort.

DERCOUR.

On le dit pour me plaire, et j'en tombe d'accord.

LA SOUBRETTE.

Je suis loin de vouloir me donner des louanges:
Mais, quand on a reçu de l'éducation,

Et qu'on possède un fonds d'instruction,
On peut se présenter avec quelque avantage.

DERCOUR.

Vous sauriez les former aux détails du ménage?

LA SOUBRETTE.

Assurément, monsieur, à chanter, à danser,
A broder quelquefois, à parler sans penser,
A se donner des airs de langueur, de folie,
Pour faire voir qu'on est jolie.
Je puis aussi leur enseigner
A débiter des vers et de la comédie,
Ce qui n'est point à dédaigner;
Quelque peu de dessin, et même de musique;
A causer joliment modes et politique,
A se montrer partout, à paraître, à briller,
A dépenser beaucoup, à médire, à railler:
N'est-ce pas là, monsieur, à peu près la méthode
Que suivent aujourd'hui nos dames à la mode?

DERCOUR.

Vos talents sont pour nous beaucoup trop élevés.
Si ce sont là tous ceux que vous avez...

LA SOUBRETTE.

Ah! j'en oubliais un d'une grande importance:
Je sais fort bien tirer les cartes.

DERCOUR.

En ce cas,
Vous n'avez pas besoin, je pense,
De chercher une place. Eh! ne trouvez-vous pas

Dans votre art merveilleux une ressource utile?

LA SOUBRETTE.

Sans vanité, monsieur, j'y suis assez habile;
Je sais de l'avenir percer l'obscurité;
Mais j'ai, pour mon malheur, trop de sincérité.
On vient nous consulter pour avoir l'assurance
Des projets qu'en soi-même on a formés d'avance.
L'avare, le joueur, demandent des trésors;
L'ambitieux veut voir couronner ses efforts;
L'auteur croit de son nom remplir la France entière;
Le jeune homme poursuit une riche héritière;
La vieille s'est promis d'avoir un jeune époux;
Tel mari de son sort cherche la triste preuve;
Sa femme veut savoir quand elle sera veuve...
Il faut les flatter tous; mais moi, monsieur, mais moi,
Qui de ne point mentir me suis fait une loi,
Je n'ai dans le métier gagné que de la gloire.

DERCOUR.

Eh bien! nous voici deux disposés à vous croire:
Nous parler franchement, c'est nous faire plaisir.
Consultez pour nous le grimoire.
Sur un fait qui nous touche il faut nous éclaircir.
Aujourd'hui mon ami commence une carrière...

LA SOUBRETTE.

Oui, je sais ce que c'est.

DERCOUR.

Or, de quelle manière
Doit tourner son projet? qu'en peut-on augurer?

Doit-il s'en repentir ? doit-il y prospérer ?
Répondez là-dessus, madame la sorcière.

LA SOUBRETTE.

Savez-vous bien, monsieur, ce que vous demandez ?
Les diables, qui me sont la plupart affidés,
Me font voir, chaque jour, l'avenir sans nuage.
Je puis, sans me flatter, en termes clairs et nets,
Annoncer une mort, promettre un héritage,
D'un divorce fâcheux dévoiler le présage,
Deviner les revers, et prévoir les succès
En fait de jeu, d'amour, et même de procès;
Mais, des fortunes du théâtre
Jamais, jamais d'avance on ne peut rien savoir.
Le diable qui s'en mêle est un diable fort noir,
Taciturne, jaloux, quinteux, opiniâtre :
En vain on l'interroge, et toujours sur ce point
Il fait la sourde oreille, et ne vous répond point.

DERCOUR, au Directeur.

Elle a bien le babil d'une devineresse.

LA SOUBRETTE.

Mais, monsieur ? en définitif,
M'arrêtez-vous, ou non ?

DERCOUR.

Nous verrons; rien ne presse.

LA SOUBRETTE.

Le refus n'a rien qui me blesse,
Et j'en devine le motif.
Je comprends aisément que monsieur craint madame;

Je ne l'en blâme pas : il faut avoir la paix.
Je prends donc mon parti sans rien dire; et je vais,
Souhaitant à monsieur plus de force dans l'ame,
Tâcher, pour me placer, de trouver aujourd'hui
La maison d'un mari qui soit maître chez lui.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LE DIRECTEUR, DERCOUR.

LE DIRECTEUR.

Elle te lâche une épigramme
En s'en allant.

DERCOUR.

Je le vois bien.
Elle est leste et fort décidée.

LE DIRECTEUR.

Elle m'a fait venir une plaisante idée;
Il ne s'en est fallu de rien
Que je ne proposasse à la belle indiscrète
D'essayer de jouer des rôles de soubrette.

DERCOUR.

Il faudrait qu'elle apprît l'emploi.
Elle en a bien l'allure et le ton, sur ma foi.

LE DIRECTEUR.

Tu vois que des acteurs ne sont pas introuvables.

DERCOUR.

Oh! le talent n'est pas commun.

LE DIRECTEUR.

Mais on peut réunir quelques sujets capables.
Tu m'as parlé d'auteurs... eh bien! j'en attends un
A dîner aujourd'hui... Si tu veux, sois des nôtres,
Et tu m'en diras ton avis.

DERCOUR.

Bon! tu vas me lancer parmi les beaux esprits?
J'irai.

LE DIRECTEUR.

Je t'en ferai connaître plusieurs autres,
Qui sont aussi de mes amis.

DERCOUR.

A leur égard je vois le plan que tu veux suivre:
A ton théâtre ainsi tu dois les attirer.

LE DIRECTEUR.

Mon cher, les Muses nous font vivre;
C'est à nous de les honorer.

DERCOUR.

Mais quel genre allez-vous adopter, je te prie?
Car on fait courir des bruits...
Vous jouerez, a-t-on dit, opéra, tragédie,
Et mélodrame, et parodie,
Vaudeville...

LE DIRECTEUR.

Quelle folie!
Ces gens-là sont bien mal instruits.
Nous comptons nous borner, et c'est assez, sans doute,
Au bon genre, au comique vrai,

Qui satisfait l'esprit, et que la raison goûte :
Nous allons commencer par en faire un essai.
Quand nous entrons dans la carrière,
Nous arborons pour étendard
Le nom du grand maître de l'art,
Et notre mot d'ordre est : *Molière.*
Il pare notre affiche ; et nous jouons, ce soir,
Le Dépit amoureux. Il faut venir le voir.

DERCOUR.

Je n'y manquerai pas. Tu t'y prends de manière !...
On te connaît du zèle et de l'activité...

LE DIRECTEUR.

Ici chacun est plein de bonne volonté.

DERCOUR.

Tu pourras réussir ; je commence à le croire.

LE DIRECTEUR.

Vraiment ! c'est remporter une grande victoire,
Que de te faire ainsi changer d'avis !

DERCOUR.

Mais qu'est-ce que j'entends ?

LE DIRECTEUR.

Ce sont tous nos amis.
Oh ! quel air de cérémonie !
Que diantre veulent-ils ?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, tous les acteurs et actrices, ayant M. CLOZEL et mademoiselle DÉLIA à leur tête.

M. CLOZEL.

Nous sommes réunis
Pour venir tous, de compagnie,
Offrir à notre directeur
Nos compliments, nos vœux, notre reconnaissance;
Et nous avons fait choix d'un aimable orateur
Dont la grace et l'air enchanteur
Vont nous tenir lieu d'éloquence.

(à mademoiselle Délia.)

Mademoiselle, allons, parlez.

MADEMOISELLE DÉLIA.

Je l'essaierai, puisque vous le voulez;
Mais c'est une grande entreprise;
J'aurais bon besoin de secours,
Et ne me pique pas de bien faire un discours.
Notre cher directeur permettra qu'on lui dise
Tout simplement et de bon cœur,
Avec l'accent de la franchise,
De l'amitié, qu'on fait des vœux pour son bonheur :
C'est en faire aussi pour le nôtre;
Car l'un ne peut aller sans l'autre.
Réunis sous ses lois, sujets anciens, nouveaux.

Nous mettrons en commun nos efforts, nos travaux,
Pour attirer sur nous les yeux, la bienveillance
D'un public dont le goût éclaire nos progrès,
Dont les bontés sont notre récompense.
L'union fait la force, et produit les succès...
Tenez, dans son discours l'orateur s'embarrasse :
Je cherchais, pour finir, un trait de sentiment;
Mon directeur, tout uniment,
Trouvez bon que je vous embrasse.

M. CLOZEL.

Bien : embrassez-la pour nous tous.

LE DIRECTEUR, l'embrassant.

Je l'embrasse pour moi.

(l'embrassant une seconde fois.)

Je l'embrasse pour vous.

DERCOUR.

C'est une scène de famille

LE DIRECTEUR.

Tu vois, Dercour, comme entre nous
La bonne intelligence brille.

DERCOUR.

Mais, qu'aperçois-je...? eh! mais, voilà notre valet,
Et l'ingénue, et la soubrette :
Est-ce une pièce qu'on m'a faite?

LE DIRECTEUR.

Qu'en penses-tu, mon cher?

LE VALET, au Directeur.

Je vous rends le billet

Pour la loge du cintre, et n'en ai plus que faire.

LA JEUNE PERSONNE, à Dercour.

Je n'ai pas de cousin.

DERCOUR.

Je comprends ce que c'est.

LA SOUBRETTE, à Dercour.

Une place chez vous ne m'est plus nécessaire;
Je crois que j'ai trouvé mon fait.

DERCOUR.

Vous jouiez tous la comédie;
Vous m'avez su tromper, j'en conviens franchement.

M. ARMAND.

A son tour, François vous supplie
De reconnaître en lui...

LE DIRECTEUR, à Dercour.

C'est un de nous... Armand.

DERCOUR, le reconnaissant.

Eh! c'est vrai.

(au Directeur.)

Mon ami, je change entièrement
D'opinion; et de ta réussite
J'augure si bien maintenant
Que je vais avec toi m'engager tout de suite,
Si j'obtiens ton consentement.
N'est-il pas encore une place
Pour moi dans la société?

LE DIRECTEUR.

Il faudra bien qu'on te la fasse.

Il n'est, pour un ami, point de difficulté
Dont on ne vienne à bout. J'accepte tes services.

(à la société.)

C'est un homme à talent; je vous réponds de lui.
Allons, mes chers amis, nous allons aujourd'hui
Commencer sous d'heureux auspices.

MADEMOISELLE DÉLIA, au public.

Messieurs, que cette année où nous allons entrer
Voie en tous vos projets et vos vœux prospérer!
Puissiez-vous tous, messieurs, l'avoir heureuse et bonne!
Nous l'attendons de vous. Puissions-nous mériter
Qu'ici votre faveur toujours nous environne!
Et souvent, grace à vous, puissions-nous répéter:
Nous n'avons au public fait que la souhaiter;
Mais généreusement sa bonté nous la donne!

FIN DES SCÈNES IMPROMPTU.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Page

LE VIEUX FAT, ou *les Deux Vieillards*, comédie en trois actes et en vers, 5

LA COMÉDIENNE, comédie en trois actes et en vers, 119

QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU, ou *la Matinée du Jour de l'an*, prologue. 235

FIN DE LA TABLE.